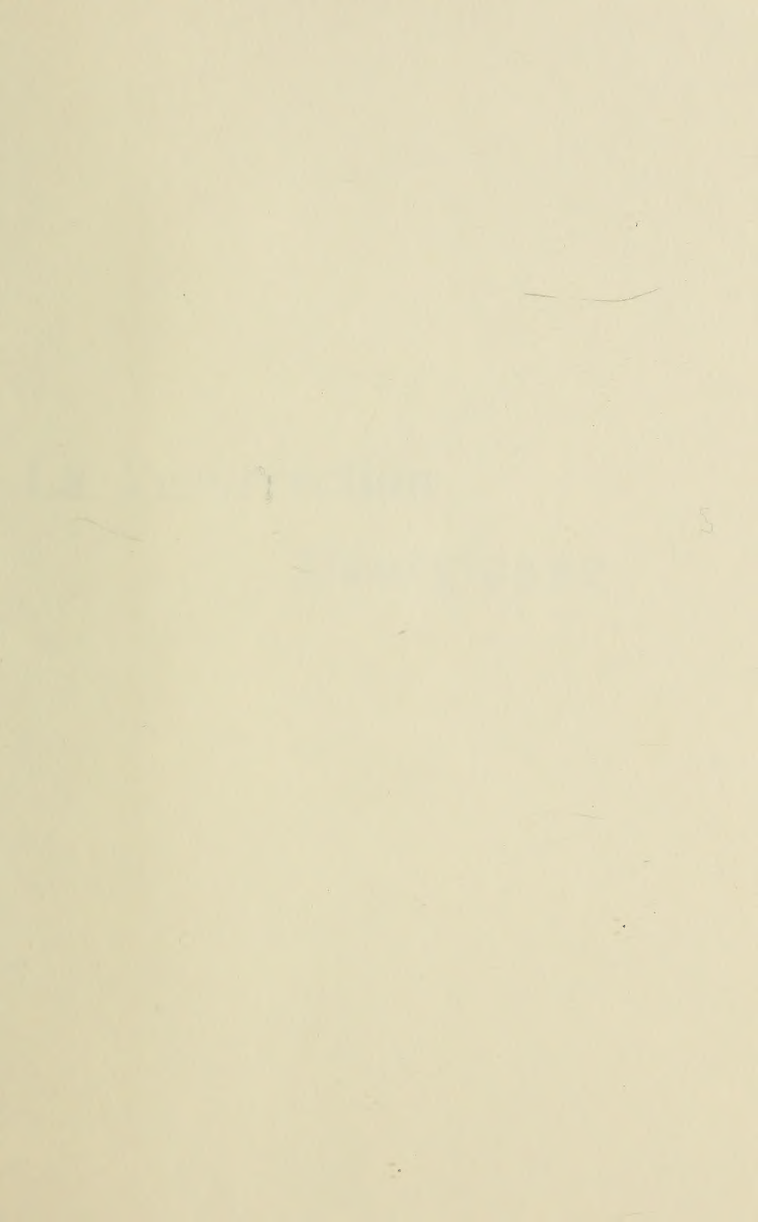




La Résurrection Géorgienne

A l'Ecole Gerson de Paris. le 7/V/923.

DU MÊME AUTEUR

La Révolution allemande. PAYOT et Cie, Paris.

L'Armée allemande après la défaite. PAYOT et Cie, Paris.

L'Allemagne en république. PAYOT et Cie, Paris.

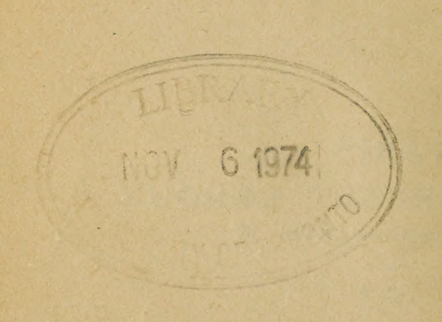
PAUL GENTIZON
ENVOYÉ SPÉCIAL DU « TEMPS »

La Résurrection Géorgienne

EN MER NOIRE. — BATOUM. — UN PAYS QUI SE RÉVEILLE. — LA FRANCE ET LE CAUCASE. — TIFLIS ET LA SOCIÉTÉ GÉORGIENNE. — L'ORGANISATION DE L'ÉTAT. — LE COMPLOT TURCO-BOLCHEVISTE. — UNE AVENTURE DE PIRATES.

Préface de M. F. DE JESSEN

PARIS
ÉDITIONS ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, 28
—
1921


NOV 6 1974

PRÉFACE

L'auteur du récit de voyage publié sous le titre « La Résurrection géorgienne », est un jeune journaliste que la Suisse romande a cédé à la France. Après de fortes études et un service actif dans l'armée helvétique, après un long séjour en Russie, M. Paul Gentizon a embrassé la carrière journalistique, d'abord en qualité de correspondant de la Gazette de Lauzanne, *ensuite comme rédacteur au* Temps. *Son talent incontestable, son esprit d'initiative, la sûreté de son jugement et la solidité de ses méthodes l'ont vite fait remarquer et justement apprécier, et le grand journal parisien, qui se l'était attaché pendant la guerre mondiale, lui a donc confié la mission de faire une enquête sur l'état de l'Al-*

lemagne, au moment même où, après l'armistice du 11 novembre 1918, le vieux système prussien s'était lamentablement effondré et où la société allemande cherchait, en tâtonnant, ses nouvelles directives. Déjà, au cours des hostilités, M. Gentizon avait, pour le Temps *parcouru une grande partie de l'Allemagne et les lettres qu'il avait envoyées à son journal avaient révélé, avec l'effort d'impartialité, ses qualités d'observateur fidèle et attentif.*

Le succès de sa grande enquête dans l'Allemagne républicaine l'ayant placé au tout premier rang de la presse française, le Temps, *tout naturellement, songea à lui lorsqu'il s'agit de renseigner ses lecteurs sur les événements dont le Caucase était alors le théâtre, après l'établissement des nouveaux Etats issus de l'ancien empire des Tsars. Partout, sur les confins de la vieille Russie, les peuples allogènes s'étaient constitués en républiques indépendantes, se séparant de l'immense bloc auquel ils avaient appartenu, quelques-uns pendant des siècles, d'autres, comme précisément la Géorgie, par suite de conquêtes ou d'accords relativement récents ; et, tout en dépensant des efforts sagaces pour l'organisation de ces*

nouvelles sociétés, ils avaient eu à se défendre contre les projets envahissants d'un nouvel impérialisme russe, plus impitoyable que l'ancien : le bolchevisme.

Parmi les nations ressuscitées et ayant pris en main leur propre sort, aucune ne réclamait avec plus de justice son droit à la liberté que la Géorgie. Son union avec la Russie était assez nouvelle ; elle avait derrière elle des siècles d'indépendance ; elle possédait une civilisation nationale fortement enracinée ; elle offrait des richesses naturelles abondantes et variées, encore à peine exploitées ; mais avant tout elle était en état de mettre en ligne une équipe d'hommes animés du plus pur patriotisme, remarquablement doués, ayant déjà fait leurs preuves sur l'arène de la politique russe et fermement décidés à établir la société géorgienne sur les bases d'une démocratie sincèrement libérale, également éloignée de l'autocratie moscovite et de l'anarchie bolcheviste.

A l'intérêt de cette évolution d'une vieille nation reprenant conscience d'elle-même, s'ajoutait, pour un observateur de la valeur de M. Paul Gentizon, l'importance politique et

stratégique qui, en raison de sa position géographique même, s'attachait à la création et au développement de la république en Géorgie. En lisant le livre si vivant et si documenté de mon jeune confrère, on constatera qu'aucun de ces éléments d'intérêt ne lui ont échappé. Son récit décrit gracieusement le pittoresque d'un pays lointain, baigné par le soleil, aux abords de l'Asie, mais obstinément penché vers la civilisation occidentale. Il nous conduit, d'une main légère et experte, au milieu d'une société nouvelle et pourtant riche en traditions se perdant dans la nuit des siècles. Il nous fait assister aux difficultés intérieures et extérieures dans lesquelles se débattent un Etat et une nation dont les chefs doivent créer, souvent même improviser, toute l'organisation. Enfin, saisi lui-même par l'ambiance, il force ses lecteurs à partager l'espoir d'avenir qui anime toutes les classes de ce peuple, aussi bien celles qui ont fourni les membres du gouvernement et la majorité du Parlement que celles qui ont dû sacrifier d'anciens privilèges et renoncer à leurs propriétés héréditaires.

Au moment où paraît ce livre, le malheur s'est abattu sur le pays dont M. Gentizon

a fait un tableau aussi sympathique que saisissant de vérité — sur cette Géorgie à peine arrivée à l'indépendance et reconnue de facto *et* de jure *par les grandes puissances. L'impérialisme bolcheviste ayant envahi la jeune République, son gouvernement a dû demander refuge à la France hospitalière.*

Toutefois, les pages de ce livre sont comme la justification de l'espoir ancré au cœur des Géorgiens. L'infortune actuelle ne peut être que momentanée et le titre donné à son ouvrage par M. Paul Gentizon restera vrai et exact : il se produira plus tôt ou plus tard, mais définitivement, une « Résurrection géorgienne ».

Paris, Mai 1921

F. DE JESSEN.

AVANT-PROPOS

Il est au pied du Caucase, un petit pays, la Géorgie, qui de tous temps s'est efforcé de s'affranchir de la culture asiatique pour acquérir la civilisation occidentale. Cependant au cours des siècles son élan vers l'Europe a toujours été contrecarré par des invasions successives ; Mongols, Arabes, Persans, Turcs, Russes, tour à tour l'asservirent. Et c'est un fait digne d'étonnement que ce petit peuple, au milieu de troubles presque continuels et parfois sous une oppression tendant rien moins qu'à étouffer son âme ait conservé, non seulement sa littérature et sa langue, mais son individualité nationale et sa foi en ses destinées. A ses côtés, de puissants empires se sont effondré; lui, subsiste toujours et la révolution enfin lui a apporté la liberté.

Je suis allé en Géorgie ; j'ai parlé à ses hommes d'Etat ; j'ai vu son peuple tout entier travaillant avec une ardeur juvénile et splendide, avec une foi qui devait être celle de nos constructeurs de cathédrales, à cette œuvre de rénovation, de régénération, de reconstruction nationale, qui est en elle-même par sa force, son élan, son brusque épanouissement, *une résurrection*.

J'ai compris ce peuple. Je l'ai aimé.

C'est pourquoi, en dehors des quelques articles parus dans le *Temps*, j'ai tenu de mettre davantage encore en lumière les qualités de cette nation que nous connaissons si peu en France, que la Russie avait réduite au rang de simple circonscription administrative et que l'Allemagne regardait, au point de vue scientifique, comme son propre domaine.

De ce désir est né ce livre. Puisse-t-il changer chez nous cette idée préconçue que dans ces contrées que baigne l'orient de la mer Noire, ne vivent que des populations fatalistes, indolentes, rêveuses et toutes satisfaites d'une domination qui leur donnait l'ordre et la sécurité. Puisse-t-il enfin faire comprendre que la guerre a profondément remué l'âme

des peuples d'Orient et que notre politique doit s'adopter à ce fait nouveau.

Qu'on le sache bien en France ! De cœur, de raison, les Géorgiens sont avec nous. Ils nous connaissent, nous lisent, nous estiment et nous aiment.

— Nous, par contre les ignorons presque. Ce livre permettra à la France de faire leur connaissance, et mon but sera d'autant mieux atteint si au cours de ces pages un peu d'intérêt, de sympathie se manifeste dans l'âme de mon lecteur pour cette ancienne nation, qui n'a jamais été notre ennemie et qui vient de ressusciter au souffle de la liberté.

P. GENTIZON.

Janvier 1921.

La Résurrection Géorgienne

CHAPITRE PREMIER

EN MER NOIRE

Été 1920.

Lorsque la *Circassie*, au sortir du Bosphore, calme et plat comme un lac, pénétra dans la mer Noire à la tombée de la nuit, le repas du soir qui réunissait quelques dizaines de passagers, la plupart commerçants levantins, juifs, grecs ou arméniens, fut brusquement interrompu. Une montée rapide de tout le bateau, comme s'il eût voulu, du sommet d'une vague, sauter un obstacle, fut instantanément suivie d'une descente non moins vertigineuse, à ce point que l'eau glauque parut aux hublots de la salle à manger, comme en un aquarium. Une seconde après,

une inclinaison à bâbord fit chavirer plats et bouteilles ; une autre envoya sur le flanc, au milieu des rires... et des premiers hoquets... un paquet de vieux juifs qui tentaient, par une fuite hésitante et cahotante, de regagner leurs cabines. La mer Noire — noire de méchanceté — dansait un de ses pas habituels. Tango, foxtrott, polka et valse chaloupée... nous roulâmes toute la nuit en des cadences folles qui nous faisaient arcbouter nos jambes au hasard de quelque point d'appui pour ne point trop donner de la tête contre les parois de la cabine. « Heureux ceux qui plantent choux », pensions-nous comme Panurge monologuant dans la tempête...

Neptune, cependant, nous fut favorable. A l'aube, la mer tomba et la *Circassie* put bientôt reposer ses cales fatiguées dans des eaux plus calmes. Elle le méritait d'ailleurs bien. N'a-t-elle pas, au cours de la guerre, gaillardement coulé un sous-marin allemand en face d'un espagnol ! Il faut entendre son capitaine, un vieux loup de mer marseillais,

raconter l'aventure avec les éclats sonores d'une voix grasseyante et vanter son bateau... Bagasse et troun de l'air... Et cependant la *Circassie* est le plus vieux bâtiment de la flotte de la compagnie *Paquet* ; après avoir connu jadis tous les océans de la terre, elle ne dessert plus maintenant que la ligne Marseille-Batoum, comme ces vieux chevaux auxquels on ne demande plus, pour prolonger leur vieillesse, qu'un effort restreint. Certes, vous n'y trouverez pas le confort des *Cunard*, ni l'élégance du *Lloyd* autrichien ; aucun luxe de boiseries, de marbre ou de ripolin... mais une simplicité de bon aloi qui assure à tous les passagers une vie tranquille, exempte de tout souci mondain. Ajoutez à cela l'aimable liberté qui règne à bord et qui mélange en une même famille équipage et passagers. C'est le bateau rêvé des croisières lentes, paisibles et fructueuses.

Vers midi nous approchons de terre. Car au lieu de piquer d'un seul trait jusqu'à Batoum, la *Circassie* a comme fonction de faire du cabotage dans tous les ports importants

de la côte d'Asie-Mineure transportant d'une ville à l'autre des monceaux de dattes ou des caisses de noisettes. Nous toucherons ainsi l'une après l'autre toutes ces villes des Mille et une Nuits, Samsoun, Kerrasonde, Trébizonde. Aujourd'hui, c'est Zongouldak, une petite enclave française, ou du moins une concession minière qui alimente de son charbon tout le littoral micrasiatique, y compris Constantinople. Quelques heures d'arrêt dans une petite crique pittoresquement située à l'abri du vent, au pied de collines fleuries, permettent de nous remettre de notre mauvaise nuit, tandis qu'une armée de petits Turcs en haillons, piaillant comme des moineaux, déversent des paniers de charbon dans les soutes.

La chaîne des montagnes que nous longeâmes dans le cours de la soirée est particulièrement pittoresque : c'est un peu les monts de Savoie vus du Léman, avec l'Ilkaz (2200 m.) comme Grammont. Crêtes arrondies, pics, pâturages, vallées pleines de verdure défilent sous nos yeux pendant des heures ; une vraie

Suisse, mais aussi sans hôtels, sans routes, sans chemins de fer ou funiculaires, sans télégraphe, sans postes ; une Suisse primitive et inconnue, car ces grandes étendues de pays sont restées, malgré la mer, complètement en dehors des grands courants de civilisation à travers le monde. Elles sont à peu près telles qu'il y a cinq siècles et du paquebot aucune vie ne s'y manifeste. A peine parfois quelque tracé gris sur le vert d'une croupe fait deviner un sentier. Ce pays est fertile et mort à la fois. La richesse de la nature y est heureusement telle que l'incurie du régime n'a pu la vaincre.

Le lendemain nous mouillons au large de Samsoun sur une mer bleue et claire où dansent, en même temps que le soleil, toute une escadrille de barques turques dont les bateliers aussi impulsifs, arrogants et têtus qu'au temps de Soliman-le-magnifique, se disputent à coup de rames le passager qui, au bas de l'échelle, désire faire sur la terre ferme une escale de quelques heures. Au pied d'une col-

line verte la ville blanche a gardé intacte malgré la guerre, sa physionomie orientale : petites maisons en bois, grillagées à la turque, boutiques bayant sur rues et où s'entassent des piles de fruits multicolores, mosquées blanches qu'incendie la lumière crue, femmes voilées passant comme des ombres, petites fontaines de marbre où pleurent des jets d'eau, et autour desquelles jouent des fillettes au teint de brique, aux dents de corail et dont les grands yeux scrutent avec une flamme de mépris déjà le « raya » qui passe vêtu à l'européenne ; vieux Turcs assis sous les platanes et dégustant leur café dans leurs tasses en dés à coudre ou fumant dans leurs chibouks ce tabac blond du Samsoun qui n'a pas de rival en Orient... Toutes les « turqueries » aimables, si chères à Loti, tout le décor à poésie discrète reposante de l'Orient rêveur et fataliste sont là, captés en un seul regard. Scrutez cependant d'un peu plus près cette foule insouciante et contemplative, cette ville endormie comme un conte ; enlevez le voile de cet Orient charmeur : la décrépitude

des logis, les toits qui menacent ruine, l'amas des immondices empuantant les rues, le délabrement des quais, les haillons de tous ces gens et partout le manque d'objets les plus indispensables parlent, en même temps que d'un dénuement infini, de toute la décadence d'un peuple. Ah! ces haillons!... quel poème de misère! vestes rouges ou vertes fripées, éffilochées, où pend, reste de la splendeur passée, un bout de galon doré ; pantalons rapiécés de mille morceaux divers, manteaux en loques, chemises déchirées, entassement de guenilles passées les unes sur les autres comme en une bohême effarante, mais laissant visibles ici et là, malgré tous les efforts des ficelles, des morceaux de chair bronzée... Et les chaussures ne déparent nullement cet attirail bariolé et pittoresque de gueux : escarpins en toile — car le soulier a véritablement disparu — brodequins, sandales de bois, babouches en étoffe retenues par des lanières et des sangles ; c'est tout un musée de moyens primitifs. Il y a un peu de la Cour des Miracles dans cette foule

turque. Et tout cela est le résultat moins de la guerre que de longs siècles d'incurie administrative. Un peuple instinctivement bon, hospitalier et doux a été mené à sa perte par la nonchalance, la bêtise, la vénalité de ses dirigeants. Peut-être même, y a-t-il une raison plus profonde encore dans la déchéance terrible de cette nation ? Incapacité originale de la race qui n'arrive pas à s'adapter au modernisme ? ou infériorité d'une religion interdisant le développement fécond d'un peuple ? L'histoire des races est également une lutte pour la vie ; et celles qui ne le comprennent point et n'arrivent pas à se maintenir au niveau du progrès sont fatalement condamnées tôt ou tard.

Dans la boutique d'un Grec, quelques marchands levantins qu'effrayent la proximité des bandes kémalistes, nous racontent les massacres des colonies arméniennes, pendant la guerre, le long de la mer Noire. Les prodromes de ces sauvages tueries se manifestèrent en juin 1915 ; à Samsoun, cinquante otages pris parmi les notables Arméniens fu-

rent arrêtés un beau matin, gardés à vue et brusquement massacrés. Un mois après, les quelques centaines de familles arméniennes de la ville reçurent l'ordre de déportation... autrement dit, la mort à brève échéance. Près d'une centaine d'entre elles préférèrent l'abjuration et devinrent musulmanes, ce qui implique pour la femme l'habillement à la turque, la prise du « tcharchaff » (voile), la polygamie, pour les hommes le fez, les prières à la mosquée, et la stricte observance des rites coraniques. Le massacre des autres n'eut pas lieu dans les villes mêmes de la côte, mais dans les montagnes, à l'ombre, en cachette.

Les gendarmes turcs formaient deux troupeaux ; d'un côté les hommes, adolescents, vieillards, de l'autre les femmes et les enfants en bas âge. A Kerrasonde, une centaine de familles, sans compter celles des villages environnants, durent ainsi se séparer et prendre le chemin d'un exil qui équivalait à la mort. A Trébizonde, plusieurs milliers d'Arméniens reçurent à leur tour l'ordre d'être

prêts à partir dans les vingt-quatre heures ; les cris, les gémissements comme dans les catastrophes bibliques, remplissent la ville. Pendant ce temps, au consulat allemand, un piano joue des gammes ininterrompues. Frau Consul s'exerce. Elle s'en excusera, paraît-il, plus tard, en disant qu'elle avait joué pour ne pas entendre les cris. Le laps de temps écoulé, les deux troupeaux d'hommes et de femmes se réunissent aux endroits fixés et les funèbres cortèges s'enfoncent chacun de son côté, dans les profondeurs de cette Asie d'où nul ne devait revenir. Plus de deux cents enfants avaient été laissés cependant dans une école, dans l'espoir qu'ils pourraient échapper au sort cruel de leurs parents. La faim venant, ils se mettent à pleurer, à crier. Des gendarmes les dirigent alors vers le rivage d'où quelques barques les emportent vers la haute mer où les bateliers les jetèrent par-dessus bord... Nous ne pouvons naturellement contrôler ces histoires effroyables que nos interlocuteurs nous affirment être exactes. Pourquoi douter, d'ailleurs ! Les

Turcs eux-mêmes ne nient point ces massacres, bien qu'ils déclarent que ceux-ci ont toujours été exagérés ; ils les excusent en présentant les Arméniens comme un peuple d'usuriers, toujours prêts à les pressurer, habile aux intrigues pour dénoncer l'Islam et supérieur dans l'art des lamentations pour arrondir leurs bourses grâce aux dons de tous les continents ! Quel que soit cependant le jugement porté sur les Arméniens — ne m'a-t-on pas dit à Constantinople que tous les Suisses du chemin de fer de Bagdad qui, pendant la guerre sauvèrent des centaines d'Arméniens, furent dénoncés comme Boches dès l'arrivée des Alliés par ceux-là mêmes auxquels ils devaient la vie — il faut reconnaître que ces gens-là ont effroyablement souffert.

Une grande partie de leurs défauts provient même de l'excès de leurs maux et de la longueur de leur servitude ; aigris, tourmentés, défiants, ils ont l'âme de ceux contre lesquels un destin injuste s'acharne ; ils ont été très malheureux et devant ce fait ce n'est pas des

travers de leur caractère qui peuvent limiter nos sympathies.

Le lendemain, nous jetons l'ancre devant Kerrasonde. La ville est pittoresquement située au pied d'un amphithéâtre de montagnes que coupent ici et là des vallées profondes, voilées d'une brume bleuâtre. Avec les pins et les cyprès noirs qui surgissent par bouquets entre les maisons aux façades roses et blanches, c'est un véritable décor de tragédie antique. Une barque de vrai style classique, pansue comme une tonne et s'arrondissant à chaque bout en poitrine de cygne, nous transporte à terre ; lourdes comme elles sont, ces embarcations ne pourraient être manœuvrées par les gestes ordinaires de bateliers assis. Un jeu de marches partant du fond de la barque sont gravies rapidement par les rameurs qui, arrivés sur la dernière, se penchent en arrière, en tirant sur leur rame du poids de tout leur corps. C'est ainsi un va-et-vient amusant et pittoresque, surtout si le batelier, au milieu de sa course, se met à injurier avec des vocables cabalistiques, ru-

des et sonores et des roulements d'yeux de forcené, d'autres rameurs qui le gênent. Dans la ville c'est l'adorable labyrinthe des petites rues musulmanes qui virevoltent au milieu des maisons discrètes, aux fenêtres grillagées. Dominant la cité turque, des ruines qu'on dit être les murailles de Mithridate évoquent les temps fabuleux ; les autorités ottomanes ont interdit jusqu'à ce jour toute fouille, au grand désespoir des archéologues levantins. Nous nous rendons en compagnie du docteur du bord, chez un Hellène, vieil antiquaire dont la chambre est décorée de lithographies de Venizelos, Poincaré, et... du château de Chillon en même temps que de toute la pacotille orientale, faux yatagans et coupe-papier en laiton de Dresde et de Leipzig. Nous trouvons notre Grec la tête emmitouflée dans des paquets de linges et de châles qui ne laissent plus apercevoir que le bout de son nez et sur lesquels perche un petit fez mal équilibré. Il vient justement d'être la veille même victime d'un accident, ayant glissé dans un escalier. La plaie que le doc-

teur examine, est recouverte d'une triple couche de blancs d'œufs durs, de noix pilées et de tabac macéré... qui forme sur sa joue un emplâtre singulièrement coloré de jaune et vert et dont le jus a éclaboussé toute une moitié de la figure. Je crois devoir m'étonner de ce remède du temps des mages; mais le docteur, vieux globe-trotter, ne le trouve point si extraordinaire, le blanc d'œuf étant un « lénifiant », l'huile de noix un « édulcorant » et le jus de tabac un excellent « siccatif » pour blessures...

La mer s'est passablement démontée durant notre séjour à terre et pendant notre retour l'embarcation danse sur les flots avec des inclinaisons inquiétantes. Jusqu'au bateau tout va bien ; mais c'est tout un problème que d'atteindre l'échelle. Le dos enflé et convulsif de la mer nous projette de droite, de gauche, en haut, en bas, menaçant de nous envoyer contre les flancs noirs de la *Circassie*. Il faut choisir le moment où une vague nous soulève en l'air près de l'échelle... et hardi ! un saut dans le vide. Je le réussis...

en vrai terrien car une brusque trombe d'eau et d'écume m'inonde en même temps des pieds à la tête. Le baptême de Neptune. A l'heure du couchant, un vieux Turc barbu, en turban et en longue robe, assis sur le port, les jambes repliées, se met à moduler plaintivement sur une clarinette primitive. Cette musique orientale a quelque chose d'intensivement triste qui vous prend au cœur ; même quand elle roucoule, et sifflote, ou lance des vocalises éperdues comme les cris des muezzins, elle exprime le néant de tout effort, la vanité de toute pensée. Il faut entendre ces mélopées d'où se se dégage une expression intense de fatalisme incurable pour bien comprendre la décadence de la nation turque. Elle traduit, mieux que n'importe quelle autre manifestation de ce peuple, son impuissance d'adaptation, son goût de la stagnation et de l'immobilité ! Cependant quatre paysans Kurdes se sont levés et dansent en face les uns des autres, les bras au-dessus de la tête, le torse immobile, en claquant de leurs galoches. Leurs traits figés sans ex-

pression, leurs yeux fixes, disent qu'il s'agit plus d'un rite que d'un plaisir ; plus même, tant leur sérieux est grand, leur danse, comme les contorsions des derviches tourneurs, paraît être un acte de foi. Et jusque bien avant dans la nuit la clarinette vocalisera ses trilles angoissantes tandis que les galoches martèleront le pont... sur nos têtes.

Trébizonde. Une rade étendue, d'un bleu profond, toute mouchetée de vieux bateaux à voile, une ville étagée sur les pentes inférieures de hautes collines verdoyantes au sommet desquelles rêvent des mosquées blanches, le tout est d'une majesté, d'une harmonie qui charment dès le premier regard. Je me rends chez le consul de France dont la maison, grâce au « tricolore » qui la désigne de loin, s'aperçoit de la mer. A peine ai-je traversé le salon d'attente qu'un fracas d'explosion ébranle la maison, tandis qu'un nuage de poussière blanche, comme une fumée, remplit les locaux. Attentat ? Le consul, les domestiques, tout le monde accourt.

Nous l'avons, le kavass et moi, échappé belle. Le plafond du salon vient de s'écrouler comme une masse, en un fouillis de poutres et de plâtre. Le mystère est d'ailleurs vite éclairci. L'explosion d'un dépôt de dynamite abandonné par les Russes, lors de leur retraite, a secoué fortement tout le quartier, il y a quelques jours. La chute du plafond n'est qu'une conséquence de l'ébranlement de la maison. Une telle émotion demande réparation et bientôt confortablement assis dans une large véranda qui donne sur la mer, nous devisons joyeusement en croquant des pâtisseries turques.

La charge de consul de France à Trébizonde n'est plus une sinécure comme autrefois. Avec les possibilités politiques et commerciales qui découlent du nouvel ordre de choses et les passions qui ne sont pas éteintes par la paix, elle exige maintenant une activité de chaque instant.

Le représentant de la France, M. Lepissié, a su d'ailleurs dès son arrivée prendre toute l'autorité que confèrent à son pays, la vic-

toire d'abord, puis le rôle traditionnel que depuis le XVIIe siècle il a toujours joué en Turquie. Malgré les événements de Cilicie il est devenu l'ami, le conseiller des Turcs ; il sert de modérateur entre ceux-ci et les colonies étrangères de la ville ; tous les voyageurs débarquant à Trébizonde s'adressent à lui ; et pendant notre court entretien s'annoncent successivement le consul de Russie à Milan, une dame arménienne se rendant à Erivan, un Suisse qui va à Batoum, un Grec chargé de mission au Caucase... Le consulat est devenu un office de bon secours. L'accueil toujours affable et courtois du consul de France, a réussi d'ailleurs à lui faire déjà une petite renommée dans tout l'Orient de la mer Noire.

Dans le port qui s'étale sous nos yeux, à l'extrémité d'une jetée, un chaland, coulé par les Russes pour protéger la rade, laisse émerger encore le sommet de ses mâts et de sa cheminée. Ce n'est pas le seul indice de l'activité de l'armée du grand-duc Nicolas à Trébizonde ; il y en a d'autres plus nombreux...

et qui sont ceux de la débâcle. Rien n'est plus tragique d'ailleurs que l'histoire de cette armée russe du Caucase qui jusqu'au printemps 1917 marche de succès en succès, prend Erzeroum, s'empare de Trébizonde, ne connaît aucun revers malgré la nature âpre et montagneuse de ces contrées. Puis subitement, avec la révolution, le bolchevisme se manifeste ; du jour au lendemain, ces troupes victorieuses se muent en bandes de fuyards, abandonnant sur place fusils, canons, obus, rails, wagons, des monceaux de haches, pelles, laissant même des locomotives sous pression, des caissons attelés... Pendant ce temps les Turcs, battus jusque-là, s'aventurent peu à peu à revenir dans la ville, montant sur les mosquées pour voir partir au loin, sur les collines, les derniers fuyards, n'en croyant pas leurs yeux, ne s'expliquant pas ce mystère, ce subit et prodigieux effondrement, sans raison apparente, de toute une armée valeureuse, tandis que, du haut des minarets, les muezzins, voyant le doigt de Dieu dans ce miracle, psalmo-

dient d'une voix aiguë de conviction : « Allah est grand et Mahomet est son prophète ».

Les armements abandonnés par les Russes dans le pays servent maintenant aux Kémalistes qui, à quelques kilomètres de la ville, organisent des troupes. Et tout cela est le résultat d'un mauvais armistice dont les Anglais portent d'ailleurs la seule responsabilité. Par un juste retour des choses d'ici-bas, eux seuls d'ailleurs, à Trébizonde en supportent les effets. Car, tandis que les Français ne sont nulle part inquiétés et que le seul aspect du Kavass de leur consulat, majestueusement habillé de blanc, de bleu et de rouge, fait écarter docilement la foule devant le représentant de la France, les Anglais, qui sont devenus la bête noire de tous les Osmanlis, n'osent plus se montrer. Leurs officiers même sont menacés d'arrestation; et tous sont partis sauf un lieutenant qui, se sentant en danger, vit les yeux fixés sur un torpilleur de Sa Majesté britannique, ancré en rade et menaçant la ville de son seul et unique canon. Nous parcourons des rues toujours grouillan-

tes d'une foule déguenillée et sale comme en un cauchemar. Cependant, les denrées alimentaires paraissent encore abondantes : des caisses de petits pois grillés, des chapelets de dattes, des monceaux de raisins secs, des piles de fromages ronds à la chair verte, débordent jusque sur les trottoirs. Et voici des entassements de noisettes qui ne coûtent qu'un ou deux sous la livre. N'est-ce pas, d'ailleurs, la firme Hochstrasser, authentiquement suisse, qui depuis soixante-cinq ans en fait l'exportation dans le monde entier ? Et, si je ne fais erreur, ne viennent-elles pas de Trébizonde même, ces noisettes que nous croquons dans les chocolats de Broc et de Vevey ?

Sur chaque place, les mosquées présentent leur architecture claire et sereine, toute pleine de piété ; car la ville est essentiellement turque et n'a pas ce caractère mi-européen de Constantinople. Et partout, au milieu d'un carré de maisons, jusque dans les rues même, en pleine ville, les cimetières s'étalent, faisant office de jardins publics ; car ils

n'ont rien de lugubre; des pierres tumulaires toutes semblables, hautes et étroites, recouvertes d'inscriptions et surmontées d'une moulure en forme de fez dorment par groupes sous les ifs et les cyprès ; aucun enclos, et les petits enfants turcs s'amusent gaîment entre les sépulcres qui font partie, ici, de la cité des vivants.

Car telle est la mentalité des peuples d'Orient. Encore faut-il le reconnaître pour ne point heurter les sentiments de ces gens et faire mal en croyant bien agir. En tout cas, cette méconnaissance a joué dernièrement un tour désagréable à des Américains qui, désireux de panser les plaies de la guerre, étaient venus jusqu'à Trébizonde jouer le rôle de bons samaritains. Arrivés avec quelques tonnes de provisions, ils firent annoncer à la population que le lendemain, à midi et six heures, ils feraient au port une distribution de soupe. Le consul de France, qui connaissait bien le peu de désir de travailler de tous ces habitants, vivant d'ailleurs au jour le jour, fait remarquer cependant à

nos Yankees que si l'on donne sans autre à manger à la population, elle se croisera les bras. Ce qui arriva. Dès le matin, plus de dix mille personnes accourent au port pour recevoir la pitance qu'à l'heure dite on leur distribue. Puis l'après-midi se passe dans l'attente jusqu'à la seconde répartition... Voyant cela, les donateurs décident de ne rien distribuer le lendemain, ce qui causa passablement de troubles. Faute de connaître la mentalité d'Orient, les Américains n'avaient réussi, par leur générosité, qu'à aggraver le mal.

Au milieu de la cité, un énorme rocher entouré de ravins supporte la forteresse qu'y construisirent jadis les Gênois ; plus loin, dans un faubourg, une basilique byzantine porte le nom de Sainte-Sophie. Car, dans ce pays, toutes les périodes de l'histoire ont laissé des vestiges. Jadis, au sommet de la plus haute colline qui domine la ville et la mer, s'élevait un temple d'Apollon ; une mosquée la remplace aujourd'hui... et c'est à cet endroit que campèrent, avant de rentrer en

Grèce, les « dix-mille » de Xénophon. La hauteur d'où ces mêmes guerriers, au cours de leur fabuleuse retraite, découvrirent la mer et la saluèrent de longs cris : « Thalassa ! Thalassa ! » est située, paraît-il, à trente kilomètres à l'intérieur.

Nous voguons sur Batoum par une nuit splendide. Sous un ciel bleu sombre où scintillent des étoiles dorées, une mer également bleue où la lune trace un léger sillon d'argent, bleuté lui aussi, repose à l'infini. Tout est bleu ; le bateau lui-même, les mâts, les cordages, la fumée ont pris, entre ce ciel et cette mer, la même teinte bleuâtre, douce, éthérée ; et c'est comme si notre vision ne pouvait plus retenir que cette coloration ténue, légère, diaphane, veloutée, qui paraît suspendue dans l'atmosphère même. Nous avançons comme dans une féérie de bleu, et nous passons une grande partie de la nuit sur le pont dans la griserie de cette nuance douce et poétique qui nous enveloppe et semble être l'air même. Et notre rêverie s'exalte en se promenant à travers tous les enchantements

de cet Orient fabuleux que l'on devine devant soi ; bien plus, elle semble nous mettre en communication avec d'autres mondes, d'autres mystères !... Et l'on oublie pendant quelques heures que sur les bords septentrionaux de cette même mer, sous le même ciel, sous la même poésie intense de cette nuit enchanteresse, le spectre du bolchévisme, à face de squelette, ricane en étendant ses mains décharnées aux doigts crochus sur la Russie ensanglantée.

CHAPITRE II

BATOUM

Été 1920.

Après les installations rudimentaires des ports somnolents de l'Asie mineure, la rade de Batoum avec ses grands cargos prêts à prendre le large, ses immenses quais où s'entassent des piles de marchandises parmi lesquelles déambulent un flot de débardeurs, avec les sifflets des remorqueurs et des grues en activité, parle de suite d'autres peuples, d'autres civilisations. Mais au fait sur quelle terre sommes-nous : Russie, Géorgie, Arménie, Turquie? Personne ne le sait encore à cette heure. En attendant, et par décision du Conseil suprême, l'Angleterre a débarqué ses troupes, et c'est un officier anglais qui,

après s'être fait attendre pendant trois grandes heures, — noblesse oblige... vient remplir la formalité du visa des passeports.

Au pied des collines où elle repose mollement, la ville de Batoum est bâtie sur le modèle russe. Larges boulevards, maisons polychromes à un étage, clochers bulbeux, rues pavées à la diable où les voitures cahotent à vous faire mordre la langue. Mais ce qui n'est point russe, c'est cette végétation tropicale, ces palmiers, ces aloès qui bordent les trottoirs, ces cyprès, ces ifs, ces orangers, bambous, magnolias, qui forment autour de la cité de véritables forêts au-dessus de plantes démesurément grossies par l'air chaud, humide, et la terre marécageuse. Cette ville à l'architecture, aux couleurs septentrionales forme un contraste étrange avec son décor oriental ; de même ces montagnards en touloupe qui enrichiraient de vignettes exactes, sans anachronisme, les pages de la Bible, font un curieux effet à côté des installations modernes à outillages mécaniques, à vapeur ou à électricité du port.

La grande importance de Batoum vient surtout de sa situation géographique qui fait d'elle un port libre au centre même des continents et de sa voie ferrée qui, construite à travers le grand isthme caucasien, de la mer Noire et la mer Caspienne, c'est-à-dire sur le chemin d'Europe en Asie, remplit à merveille sa fonction de lien rapide entre deux mondes [1]. Le rôle de ce chemin de fer est en outre

1. Le trafic de Batoum est l'un des plus importants de la mer Noire. Voici le mouvement du port de 1893 à 1914 :

Pavillons	Nombre de navires	Tonnage
Anglais	4.287	7.362.320
Russe	7.375	4.487.480
Français	2.002	3.324.480
Austro-hongrois	1.914	2.271.220
Allemand	1.074	1.760.250
Grec	2.272	1.225.345
Belge	647	1.145.390
Italien	231	604.720
Norvégien	110	158.800
Hollandais	68	146.600
Danois	125	143.540

La guerre aura modifié sensiblement la situation respective des différents pavillons. L'italien surtout est en passe de devenir à côté de l'anglais le plus grand concurrent du français en mer Noire. Le transport des courriers postaux pour l'Europe ne se fait actuellement que par les paquebots italiens dont la majorité sont d'anciens bâtiments des lignes austro-hongroises.

d'autant plus grand qu'il relie les deux ports de Batoum et de Poti sur la mer Noire au plus grand bassin pétrolier du monde, à cette péninsule d'Apchéron où trône Bakou, la reine du naphte. Au-delà de la mer Caspienne, la voie ferrée se prolonge dans le Turkestan, à travers les plus riches plantations de cotonniers du monde, jusqu'aux villes légendaires de Kiva, Boukhara, Samarkande, cités des bazars et des caravansérails, où affluent comme jadis de toutes les profondeurs de l'Asie, les lentes caravanes.

Le long de l'isthme caucasien, la ligne a deux embranchements, l'un se dirigeant au sud sur l'Arménie, l'autre partant de Bakou et longeant d'abord la mer Noire jusqu'à Petrovsk pour se replier ensuite le long du Caucase septentrional, traverser le Kouban et s'en aller sur la Russie Centrale. De Bakou à Batoum la voie ferrée est suivie sur une grande partie de son parcours par des pipelines transportant le naphte; des pompes actionnées à Bakou envoient ainsi le précieux liquide jusque dans de grands réservoirs pla-

cés en longues files non loin du port de Batoum. De là le contenu se canalise par des tuyaux jusqu'au ventre des bateaux pétroliers qui le transportent ensuite dans le monde entier. Batoum n'est pas seulement comme Bakou la ville du naphte. Il est une culture, celle du thé, qui tentée pour la première fois il y a une vingtaine d'années près de la ville, promet de plus en plus des résultats magnifiques dans les terres rouges et jaunes de la région et qui ne valent rien pour d'autres plantations. Cette culture est favorisée en outre par le climat particulièrement chaud et humide à la fois de ce littoral de la mer Noire. Dans les champs que j'ai pu visiter. l'arbuste à thé caucasien atteint près d'un mètre de hauteur. Les feuilles en sont charnues, et toujours vertes et brillantes. Voici, telle qu'elle m'a été décrite, la fabrication de ce thé. La plante est disposée en pépinière et, dès la troisième année, l'on peut, d'avril à septembre, faire la première récolte. On choisit d'abord les jeunes feuilles et les pousses pleines de sève ainsi que le bourgeon supé-

rieur ; puis on laisse le tout se faner à l'air libre. On le presse ensuite ; la sève sort et bientôt le thé mis en tas commence à fermenter. Ce n'est qu'après cette opération que le thé noircit et prend son arôme particulier. Il est finalement séché et assorti, mais il ne peut toutefois être mis en vente de suite. Il doit encore être conservé pendant six mois et quelquefois davantage pour lui faire perdre le goût d'herbe séchée et jusqu'à ce qu'il ait pris son arôme connu. La seule région de Batoum en fournit annuellement près de deux millions de livres. Le tabac qui, à côté du thé, croît sur le même littoral, est renommé comme l'un des meilleurs du monde ; il provient uniquement de semences turques, le « Samsoun », dont les feuilles sont moyennes, pointues et brunes, et le « Trébizonde » aux feuilles larges, au bout émoussé et d'une teinte rouge clair.

La situation de ces champs de thé et de tabac sur les collines des environs de la ville, au-dessus d'une mer ensoleillée, est de toute splendeur et n'a rien à envier aux sites les

plus fameux de la Riviera. La végétation y est d'une force tropicale, d'une débauche de formes et de couleurs qui ravit l'imagination; c'est africain, énorme, grouillant de sève et de vie. Sur ces terres fertiles comme des engrais le palmier, l'eucalyptus, l'olivier marient leurs feuillages ; et si ce n'étaient les miasmes qui traînent au-dessus des eaux lourdes et glauques des marécages semés ici et là, cette région de Batoum serait pour le tourisme, une nouvelle Côte d'Azur. Au-dessus de cette nature équatoriale le Caucase dresse au loin sa tête de neige. Et cela a l'imprévu d'un Mont-Blanc dominant une végétation tropicale.

Mais revenons en ville. Dans cette cité un peu russe, un peu caucasienne, un peu turque, on sent dès les premiers pas le mélange des races diverses, séparées par la barrière du sang, des traditions, des habitudes, des tendances politiques. Avant la guerre, elle jouissait d'une certaine prospérité, en possédant l'unique port d'importance de tout le

Caucase. L'effondrement de la Russie, les querelles politiques en Transcaucasie, l'arrivée des bolchevistes à Bakou, lui ont certes beaucoup nui dans son activité commerciale. Aujourd'hui elle est plutôt en décadence. On y sent toute l'incertitude, les défaillances, le laisser-aller des régimes provisoires. Car l'inconnue politique a toujours de ces effets là. Quoiqu'il en soit, au pied de ses collines toutes lourdes de végétation tropicale, la ville de Batoum est devenue au début de cet été 1920 un poste d'observation des plus curieux. Car si les Anglais l'occupent, Russes, Turcs, Géorgiens, Arméniens même la convoitent. En effet, les Russes qui depuis la débâcle de Dénikine s'y sont réfugiés en très grand nombre s'y considèrent encore comme chez eux. N'ont-ils pas construit les quais, élevé les jetées du port, édifié les réservoirs qui reçoivent le pétrole de Bakou, bref procuré à cette cité des richesses matérielles qui la faisaient concurrente des autres grands ports du Pont-Euxin ? De leur côté, les Turcs n'oublient pas que le traité de Brest-Litovsk leur

abandonnait non seulement la ville elle-même, mais toute cette région aux riches palmeraies, aux abondantes cultures de thé et de tabac. Ils occupèrent même Batoum en 1918, et leur séjour, bien que de courte durée, fut suffisant cependant pour leur permettre de semer tour à tour, à leur façon, le bien et le mal. Leur administration fut en tout cas quelque peu étrange; les noms des rues, les numéros des maisons durent disparaître d'un jour à l'autre, et ne furent pas remplacés. Par contre, leur justice fut énergique ; les bastonnades purgèrent en quelques jours la ville de voleurs et des procès vieux de vingt ans furent tranchés, à la grande joie des commerçants, au cours d'une seule audience. Revenus après le départ des Turcs, de nombreux Arméniens, marchands pour la plupart, habitent également Batoum ; leur richesse est un grand élément d'influence et, comme citoyens d'un pays qui ne possède encore aucun débouché sur la mer, ils espèrent que le statut politique futur du plus grand

port du Caucase leur sera avantageux [1].

Quant aux Géorgiens et aux Adjars, ces derniers Géorgiens musulmanisés qui forment une part importante de la population, ils sont ici comme autochtones, sur leur propre sol, et, depuis la proclamation d'indépendance de leur pays, ils ne cessent de revendiquer la réunion de Batoum à leur jeune république. Tels sont les compétiteurs en jeu. Ajoutons que leur hostilité commune ajoute de graves complications à cette question de Batoum qu'il est nécessaire de résoudre promptement si les Alliés ne veulent pas favoriser l'extension du bolchevisme en l'une des régions les plus fertiles du monde.

Or, parmi les innombrables tâches que l'Angleterre a assumées depuis la fin de la guerre,

1. Le recensement de la population à Batoum, fait par le commandement anglais, au mois de mai 1918 a donné les résultats suivants : géorgiens — 10,122 ; russes et réfugiés russes — 7,302 ; arméniens — 12,836, dont 5,240 sont des réfugiés ; grecs — 8,598 dont 1,545 sont des réfugiés ; israélites avec leurs réfugiés — 1,705 ; autres nationalités européennes — 1,182 ; réfugiés turcs — 1,834 ; différentes nationalités de l'Asie — 1,789. Le montant total de la population est de 43,348.

celle que constitue l'occupation de Batoum et de sa région s'est bientôt révélée comme l'une des plus ardues et des plus complexes. A tel point que les faibles moyens mis en œuvre jusqu'ici par le gouvernement britannique n'ont nullement réussi à rétablir en faveur des Alliés une situation qui n'a cessé d'être très inquiétante.

C'est ainsi que les services anglais d'occupation ont dû composer avec les divers éléments de la population au sujet de la police comme de l'administration ; les deux mille hommes de troupes britanniques, la plupart hindous, se contentent ainsi, dans une ville de plus de cent mille habitants et dans une région montagneuse également très peuplée, de faire une surveillance générale par petits postes, précaire et insuffisante. Ainsi l'Entente ne s'étant pas résolue aux sacrifices nécessaires, l'œuvre qu'il aurait fallu accomplir pour la pacification des esprits, pour l'ordre et la sécurité dans cette contrée, n'a pu être menée à bonne fin. Aussi bien parle-t-on déjà d'évacuation. C'est en effet la seule solution

possible si l'Entente ne peut se résoudre à un effort plus considérable. Déjà l'émiettement des pouvoirs, les conflits de compétences entre des organes hostiles entre eux se sont traduits par des conséquences extrêmement fâcheuses. Le général russe Liakof fut assassiné au grand jour, en pleine rue ; le fils du consul suédois subit le même sort ; un pont de chemin de fer de la ligne Batoum-Tiflis est dynamité. Bref, en raison même de la faiblesse de l'occupation alliée et de l'incertitude politique qui dure depuis bientôt deux ans, au sujet de Batoum, cette ville, ainsi que toute la province, est devenue un centre d'agitation et de corruption dans lequel nationalistes turcs et bolchevistes ont déjà pu fraterniser sans danger.

Ce régime provisoire, instable et toujours menacé, a eu d'autre part comme effet une absence complète de légalité. Dirige et obéit qui veut. Depuis deux ans les grèves se sont succédées sans cause apparente, mais certainement dirigées de Moscou et faisant perdre des sommes considérables aux marchands euro-

péens qui étaient accourus en ces lieux en raison du change qui leur était favorable. Ce marasme n'empêche pas d'ailleurs la ville d'être remplie de gens de toutes races, d'aventuriers de toutes sortes, de mercenaires pour toutes les causes, d'anciens soldats de toutes les armées, hier denikinistes, aujourd'hui bolchevistes, que la révolution a faits criminels et dont la vie n'est plus qu'une sauvage révolte contre toute contrainte. Il est triste en tout cas que depuis novembre 1918, on ait laissé ce grand centre de commerce mondial de l'activité duquel dépend toute la prospérité de la Transcaucasie, devenir un foyer d'intrigues et de complots menaçant notre propre civilisation.

Le change des roubles prouve d'ailleurs mieux que tout autre fait le manque d'équilibre inquiétant de la situation en ce proche Orient. Sans parler des devises occidentales, il n'y a à Batoum, comme d'ailleurs dans tout le Caucase, pas moins de sept espèces de roubles différents, de toutes grandeurs, de toutes couleurs, les uns avec des inscriptions en

russe correspondant aux divers partis politiques de l'ancien empire des tsars, les autres avec des caractères bizarres et inconnus qui sont ceux des langues des petites nationalités caucasiennes : les « romanofs » d'abord qui conservent encore une valeur supérieure à celle de tous les autres ; puis les « kerenskys », les « donskys », ou roubles du Don, mis en circulation par Denikine, les roubles géorgiens, les roubles de l'Azerbeïdjan, les roubles arméniens, les bons caucasiens enfin émis lors de la création de la fédération transcaucasienne. Soit dans la même ville, sept billets de banque différents, de valeurs diverses et variant chaque jour suivant les retours de fortune des différents pays ou partis politiques qu'ils représentent ; tendant vers zéro parfois lorsque la débâcle fait sombrer l'Etat ou l'armée qui les a émis, tels les « donskys » depuis la chute de Denikine, ou bien conservant une valeur d'achat relativement importante, tels les « géorgiens » en raison du calme et de l'ordre qui règnent dans la petite république. Ce n'est pas tout ; parfois les mêmes roubles

représentent des valeurs toutes différentes suivant les régions où ils sont mis en circulation; c'est ainsi que les « Kerenskys » qui n'ont qu'un pouvoir d'achat infime au Caucase, sont très recherchés dans le Turkestan où ils forment la monnaie courante. A Batoum même, en raison des complications politiques, les roubles qui sont admis dans un quartier ne sont pas acceptés dans un autre. A la gare, il vous faut des billets géorgiens; tout à côté, les marchands vous les refusent. Quoi qu'il en soit, l'absence de tout contrôle dans le domaine financier, de même que l'incertitude du lendemain ont eu comme conséquence directe une énorme inflation artificielle des prix ainsi qu'une spéculation effrénée sur le papier-monnaie, toutes causes ayant entraîné l'arrêt du commerce extérieur.

Tirons les conclusions. Batoum internationalisé, détaché de tout l'arrière du pays ne peut ni vivre ni se développer dans des conditions normales. Mais d'abord à quel pays se rattache au point de vue historique et ethnographique cette région de Batoum? Il est in-

contestable, si l'on scrute le moindre opuscule sur le passé et la race de cette contrée, qu'elle appartient toute entière au peuple géorgien. Depuis toute antiquité ce littoral a suivi le développement de la culture et de la politique géorgienne. De nombreux monuments, des forteresses et des églises, d'anciennes chaussées, des aqueducs se sont conservés jusqu'à nos jours non seulement dans la région de Batoum, mais aussi dans tout le Lazistan, et témoignent encore d'un passé glorieux. Au xve siècle toutefois la prise de Byzance par les Turcs sépara la Géorgie de l'Europe ; le pays se trouva isolé; une lutte inégale et qui dura près de deux siècles s'engagea contre les Ottomans. Batoum et sa région tombèrent finalement au pouvoir des Turcs, blessure incurable qui força un siècle plus tard la Géorgie, affaiblie en outre par ses guerres contre les Persans, de s'allier volontairement à la Russie de 1801 ; acte qui se termina par la perte de son indépendance et de sa liberté. Ainsi par sa triste expérience, le peuple géorgien qui en 1917 s'arracha à la servitude moscovite,

sait que sans Batoum, il sera toujours en danger de mort. Il sait aussi que les frontières de la région de Batoum sont pour lui du côté septentrional, une forteresse naturelle. D'autre part cette cité n'est, ni pour la Russie, ni pour la Turquie d'une grande importance politique. Batoum est avant tout un port du Transcaucase et comme ni l'Arménie, ni l'Azerbeïdjan n'y peuvent amener leurs marchandises que par le territoire géorgien, la solution de ce problème ne peut être que la réunion à la Géorgie de la ville et de la province de Batoum.

Ces lignes étaient écrites, lorsque le 7 juillet, par décision du Conseil suprême, Batoum et sa région ont été remises par l'Angleterre au nom des Alliés à la nouvelle république. Voici comme un de mes amis géorgiens me décrit cette cérémonie, qui restaurait solennellement la souveraineté de la Géorgie sur ses anciens territoires : « Le 7 juillet, les troupes géorgiennes ont fait leur entrée à Batoum. L'ordre de la cérémonie avait été préparé dès

le 5 et grâce aux préparatifs des habitants de la ville, présentait dès le matin un spectacle inoubliable. Toutes les rues, toutes les maisons, étaient décorées de guirlandes et de drapeaux, tandis qu'aux fenêtres étaient suspendus à profusion de chatoyants tapis d'Orient.

Les troupes anglaises, en tenue de campagne complète, défilent pour monter sur les navires. Les troupes géorgiennes se tiennent en dehors de la ville, armées aussi et attendant l'ordre d'entrée. Le haut commandement ayant en tête le général Kvinitadzé est là également. Dès qu'à l'heure fixée les troupes apparaissent, les applaudissements retentissent et le mot : *Vacha ! vacha !* (vive !) retentit sans fin. Après le défilé, les drapeaux de la Grande-Bretagne et de la France flottant au sommet de deux mâts sont baissés. Les troupes géorgiennes présentent les armes ; puis le drapeau de la nouvelle république est hissé à son tour. Le général anglais Cook-Collis félicite le général Kvinitadzé et les cris de joie des Géorgiens se mêlent à la grande voix des canons qui tonnent sur les « dreadnoughts ».

Ce jour-là la Géorgie, qui n'avait pratiqué à cet effet aucune politique violente ou usurpatrice, voyait revenir à elle d'anciennes provinces qui lui avaient été arrachées jadis par la force. L'histoire lui rendait, par un juste retour des choses, ce qu'elle lui avait injustement enlevé.

CHAPITRE III

UN PAYS QUI SE RÉVEILLE

Lorsque l'énorme édifice qu'était l'empire russe s'effondra, sapé jusqu'en ses fondements par ces furieux architectes en décombres qu'étaient les Lénine et les Trotzky, les nombreux peuples qu'au cours des siècles les Romanof avaient adjoints à la Russie s'émancipèrent aussitôt. Les uns, dont la vitalité se trouvait dès l'abord manifeste, furent bientôt admis à droits égaux dans la famille des nations; l'indépendance de certains autres ne fut, par contre, jusqu'ici reconnue que de fait. Tel est le cas de la Géorgie, pays qui, libre jusqu'au début du siècle dernier, et depuis soumis à la Russie, forme sur le versant sud du Caucase un territoire de plus de 100.000 kilomètres

carrés, disposé en un triangle dont la base s'appuie à la Mer Noire et dont la pointe se dirige vers Bakou, jusqu'à 100 kilomètres à l'est de Tiflis. L'importance de cette nation, dont les aspirations sont chez nous peu connues, est telle à cette heure qu'elle mérite tout particulièrement d'attirer l'attention des démocraties occidentales. Sa situation en fait premièrement un des points les plus sensibles de l'équilibre mondial. La Géorgie et son prolongement naturel, l'Azerbeïdjan et l'Arménie, forment en effet entre la mer Noire et la Caspienne une sorte de pont entre l'Asie et l'Europe; au point de vue commercial, c'est la route la plus directe entre le bassin méditerranéen et l'Asie centrale; c'est la voie de pénétration la plus sûre et la plus importante vers la Perse en même temps que vers les territoires si fertiles et si riches, en coton notamment, du Turkestan, de la Boukharie et de Khiva. Au point de vue politique, enfin, le nouvel Etat, placé entre deux continents, empêche la collision d'impérialismes opposés. Quoi qu'il en soit, il est de toute évidence que

la République géorgienne est appelée à l'avenir par sa position même, à jouer un rôle politique et commercial des plus importants. Et peu à peu, les Alliés s'en sont rendus compte ; des missions françaises, britanniques, américaines, italiennes, grecques, polonaises et bolchevistes même, — nous verrons bientôt comment — sont venues l'une après l'autre s'installer dans la capitale, à Tiflis. [1]

La façon dont la République géorgienne s'est constituée, comment, malgré la défaite de l'armée russe du front d'Erzeroum, malgré le traité de Brest Litovsk et l'avance des Turcs, malgré le bolchevisme qui paraissait vouloir faire d'elle une bouchée, malgré l'attitude souvent hostile de ses voisins, malgré Denikine qui la menaçait, elle a réussi à s'imposer à l'attention du monde jusqu'à être reconnue

1. A côté d'une mission militaire française que dirige le colonel Corbel, se trouve à Tiflis, depuis mai 1920, une importante délégation française qu'a présidée d'abord le comte de Martel, avec le titre de haut-commissaire français en Transcaucasie. Le comte de Martel qui avait su gagner l'estime et l'affection des Géorgiens a été remplacé par M. Chevalay.

indépendante en fait par les Alliés, est l'une des histoires les plus curieuses des multiples fluctuations politiques causées en une nation par la révolution russe. Il faut savoir d'abord que, sitôt après la révolution de février en 1917, les Géorgiens, les Arméniens, et les Tatares musulmans de l'Azerbeïdjan, soit les peuples soumis par la Russie au sud du Caucase, s'entendirent pour former une confédération. On pensait alors que le nouvel État pourrait bientôt faire partie d'une grande Russie fédérative. Mais, dès novembre 1917, l'explosion bolcheviste rendit cette solution impossible; puis, avec les excès de la Terreur rouge, le fossé se creusa de plus en plus et la séparation devint inévitable lorsque, par une ignominie sans nom, le traité de Brest-Litovsk eut sacrifié aux Turcs une partie même de la Géorgie, la région de Batoum entre autres. Lorsque la Constituante de Pétrograd fut dissoute par les matelots de Lénine, les élus transcaucasiens de cette Assemblée, réunis à Tiflis, formèrent alors une Diète transcaucasienne dans laquelle se trouvaient rassemblés des Géorgiens, Ar-

méniens, Tatares et Russes (ces derniers au nombre de trois seulement).

Mais bientôt, dès le premier contact, il devint évident qu'à ce moment du moins, où l'orientation politique de chaque république était contraire à celle de sa voisine, toute collaboration intime était impossible entre ces peuples, d'ailleurs si différents de race, de religion, de caractère et dont les intérêts même se manifestaient si divergents.

L'on a souvent évoqué l'exemple de la Suisse au sujet de ces républiques caucasiennes ; rien n'est cependant plus arbitraire et moins logique, car si les cultures française, alémanique et italienne ont pu se développer côte à côte, dans un même pays, sans se nuire et même en rivalisant de zèle, c'est qu'elles sont toutes trois susceptibles d'atteindre un niveau égal, bien qu'élevé ; il n'en est pas de même au Caucasse, où la possibilité de culture est très diverse et où se rencontrent, à côté de populations actives, intelligentes et essentiellement perfectibles, d'autres races souvent rébarbatives à tout progrès social et

sur lesquelles pèse lourdement le fatalisme oriental. La disparition de la Russie, c'est-à-dire de l'élément qui, depuis plus d'un siècle, soudait ces différents corps, produisit donc au Caucase une dissociation toute naturelle. Aussi bien voyons-nous, en mai 1918, au moment où quelques bataillons allemands envoyés par le gouvernement de Berlin, pénètrent en Géorgie, la Diète transcaucasienne se dissoudre elle-même [1], la Géorgie, se pro-

1. C'est le 26 mai 1918 exactement que la Diète décida de se dissoudre. Ce même jour à cinq heures, le Conseil national géorgien proclamait l'indépendance de la Géorgie en ces termes :

« Pendant plusieurs siècles, la Géorgie exista comme Etat libre et indépendant. A la fin du XVIII[e] siècle, pressée de tous côtés par des ennemis, la Géorgie s'allia volontairement à la Russie à condition que la Russie s'engageât à défendre la Géorgie contre les ennemis extérieurs.

Au cours de la grande révolution russe, il se créa en Russie un état de choses qui entraîna la dissolution de tout le front militaire et l'abandon de la Transcaucasie par l'armée russe.

Livrées ainsi à leurs propres forces, la Géorgie et avec elle toute la Transcaucasie prirent en main la direction de leurs affaires et créèrent les organes nécessaires à cet effet ; mais sous la pression de forces extérieures, les liens qui unissaient les peuples transcaucasiens furent défaits, et l'unité politique de la Transcaucasie se trouva ainsi dissoute.

clame indépendante, et l'Allemagne, qui y trouve son profit, se prononce en faveur du

La situation actuelle du peuple géorgien dicte impérieusement à la Géorgie la nécessité de se créer une organisation politique propre, afin d'échapper au joug des ennemis, et de poser des bases solides pour son libre développement.

En conséquence, le Conseil National Géorgien, élu par l'Assemblée Nationale de la Géorgie le 22 novembre (5 décembre) 1917 déclare :

1. — Désormais le peuple géorgien est souverain et la Géorgie est un Etat jouissant de tous les droits d'un Etat indépendant.

2. — La forme d'organisation politique de la Géorgie indépendante est la République Démocratique.

3. — En cas de conflits internationaux, la Géorgie reste toujours neutre.

4. — La République Démocratique Géorgienne tendra à établir des relations amicales avec toutes les autres nations et particulièrement avec les peuples et Etats avoisinants.

5. — La République Démocratique Géorgienne laisse à toutes les populations habitant son territoire un vaste champ pour leur libre développement.

6. — La République Démocratique Géorgienne garantit sur son territoire les droits civils et politiques à tous les citoyens sans distinction de nationalité, de religion, d'état social et de sexe.

7. — Jusqu'à la convocation de l'Assemblée Constituante, à la tête de l'administration de toute la Géorgie sont placés le Conseil National complété par les représentanis des minorités nationales et le Gouvernement provisoire responsable devant le Conseil National ».

Le 12 mars 1919, l'Assemblée constituante de la Géorgie a confirmé solennellement l'acte qui précède.

nouvel État. A la même époque, les Turcs outrepassant les droits que leur conférait le traité de Brest-Litovsk, pénètrent à l'intérieur du pays et poussent jusqu'à 58 verstes de Tiflis. Les Allemands, qui d'ailleurs voyaient d'un mauvais œil les progrès de leurs Alliés, surent à ce moment habilement spéculer sur le sentiment national géorgien ; ils se posèrent même en libérateurs du pays en interdisant aux Turcs de poursuivre leur avance. Telle était la situation le 30 octobre 1918, à l'armistice au lendemain duquel Turcs et Allemands durent vider les lieux. Mais à peine sauvée par la victoire alliée, la nouvelle république court de nouveaux dangers : un soulèvement de paysans arméniens habitant le sud de la Géorgie amène avec l'Arménie un conflit sanglant auquel mit fin la prompte arrivée des troupes britanniques.

Dès lors, surmontant des difficultés de toutes sortes, le nouveau gouvernement géorgien n'a cessé avec une volonté qu'il nous plaît de souligner, de poursuivre avec ses voisins, et cela malgré les circonstances les plus dangereuses,

une politique d'union et de sympathie. Dans le but de trancher les questions en suspens, il a réussi en deux reprises en 1919 à réunir à Tiflis les délégués des deux autres républiques caucasiennes. La Géorgie conclut ainsi avec l'Azerbeïdjan un traité défensif que le coup d'Etat bolcheviste de Bakou en avril 1920, fit sombrer *ipso facto*. L'Arménie elle-même, après plusieurs appels du gouvernement géorgien, se décida à son tour à signer un contrat stipulant que toutes les questions en litige actuelles ou futures seraient réglées par voie d'arbitrage, dans le cas où une entente ne pourrait pas être obtenue directement entre les deux parties.

En ce qui concerne la Russie, la République géorgienne, soutenue par un sentiment national très puissant, a jusqu'ici réussi, que le péril soit représenté par Lénine ou Denikine, à l'écarter fort habilement.

La menace que représentait Denikine pour la Géorgie a d'ailleurs disparu complètement avec le printemps 1920. Après avoir occupé le Don, le Kouban et une partie du versant

septentrional du Caucase, Denikine, au lieu d'avoir les yeux uniquement dirigés sur Moscou, avait résolu d'abord de tenter une petite expédition en Géorgie pour « rappeler à leur devoir » ces anciens allogènes de l'empire des tsars. Des combats furent livrés près de Soukoum sur la mer Noire. Résolus à ne point retomber sous le joug d'un régime qui témoignait de trop de ressemblance avec celui de l'ancienne autocratie tsariste, les Géorgiens combattirent avec énergie ; aucun soldat russe ne franchit la frontière. Quelques mois plus tard les troupes de volontaires « dénikinistes » s'effondraient, vaincues davantage par la vénalité et la corruption de l'entourage du général en chef que par la force véritable des troupes soviétistes. Une partie de cette armée put être transportée en Crimée ou Wrangel la reprit en main ; d'autres débris, soit près de 8000 officiers et soldats, coupés dans leur retraite vers la mer, après avoir franchi en avril 1920 la route militaire qui relie Vladicaucase à Tiflis, furent internés en Géorgie. Encadrés par ces derniers contingents

de l'armée de Denikine, plusieurs milliers de vieillards, de femmes et d'enfants, la plupart appartenant à l'aristocratie russe, firent la traversée par la neige, au milieu de tribus de montagnards hostiles. Calvaire douloureux que la charité géorgienne, oublieuse du passé, s'empressa d'adoucir.

Ce danger était à peine écarté qu'un autre plus grave parce que sournois, insidieux, l'un de ceux que la force ne suffit pas toujours à écarter, le bolchevisme vint le remplacer. Pour la première fois en avril 1920 la Géorgie comme toute la Transcaucasie se trouva en contact, si ce n'est encore directement avec les rouges de Lénine, du moins avec l'anarchie sanglante et destructive qui se répandit alors dans tout le nord du Caucase. La débâcle des volontaires, l'approche des bolchevistes, l'hostilité des cosaques du Kouban, leurs ennemis naturels, firent en effet sombrer à cette époque les petits Etats amorphes situés au septentrion de la chaîne. Leurs habitants, les Inghouses, les Ossètes, les Daghestaniens,

qui auraient pu le plus facilement du monde exterminer les bolchevistes qui se seraient aventurés dans les défilés, partirent eux-mêmes en guerre les uns contre les autres ou contre les cosaques, favorisant ainsi l'approche des rouges, jusqu'aux confins de la Géorgie. La vague bolcheviste, après avoir balayé les dernières résistances des volontaires, vint ainsi déferler jusqu'aux sommets du Caucase. De la mer Noire à la Caspienne, de Novorossisk jusqu'à la péninsule de l'Apchéron, des bandes anarchiques animées de l'esprit des Huns moscovites se mirent à piller, assassiner et incendier. Et bientôt sur les hauteurs de Kazbek et du Daghestan où ils prirent pied, les acolytes de Lénine et de Trotzky purent contempler, béants, les plaines fertiles du Sud, fascinés par cet Orient qu'ils découvraient pour la première fois et dont les richesses pourraient bien prolonger leur vitalité.

Pour la Géorgie, le côté militaire du problème de la défense du pays se posait comme suit. Au Nord, la chaîne du Caucase formant une puissante barrière naturelle ne pouvait

être franchie sans peine. Trois passages seulement donnent d'ailleurs accès du Nord au Sud ; le défilé de Gagra, resserré entre la mer Noire et la Montagne, la route militaire reliant Vladicaucase à Tiflis et enfin le passage de Derbent qui longe la mer Caspienne sur le flanc oriental du Caucase. Les deux premiers débouchent sur la Géorgie qui put avec ses soldats y former une digue solide contre l'invasion rouge. Mais le point faible de la résistance, le passage du Derbent qui longe la Caspienne, fut d'autant plus vite surmonté par les bolchevistes qu'au moment où ils s'y présentèrent, la situation était à ce point tendue entre l'Azerbeïdjan et l'Arménie que les troupes tartares se portèrent vers le Sud, laissant ainsi au nord de Bakou un front entièrement découvert. Une révolution locale bolcheviste dans la ville même précipita le mouvement et bientôt tout l'Azerbeïdjan fut soumis à de nombreux commissaires du peuple recevant le mot d'ordre de Moscou. Les troupes rouges mêlées de quelques éléments tartares embrigadés de force remontèrent la Koura dans la

direction de Tiflis. La Géorgie allait-elle être envahie ?

La mobilisation de toute l'armée géorgienne animée de la plus ferme volonté de repousser toute attaque, calma bientôt l'ardeur des hordes bolchevistes. La Géorgie se trouvait cependant en face d'un péril immense qu'il lui fallait conjurer à tout prix si elle voulait sauver sa jeune indépendance. Des négociations habilement menées amenèrent le 7 mai la signature de la paix avec Moscou. Les bolcheviks reconnaissaient l'indépendance de la Géorgie qui, de son côté, se trouvait forcée de reconnaître le gouvernement soviétique. Certes, le gouvernement géorgien eût préféré une reprise de relations politiques avec une Russie libérale et démocratique, avec un gouvernement normal, fort et stable établi à Moscou. Mais que faire dans de pareilles circonstances ?

Telle est donc la situation actuelle : une démocratie qui, par la force de son sentiment national, par son vif amour de l'indépendance, par sa propre volonté a réussi à éviter le chaos

dans lequel a sombré la Russie et qui, depuis l'armistice, n'a cessé, à travers mille difficultés, de poursuivre un travail créateur plein de promesses, se trouve dès maintenant acculé à une position douloureuse qui pourrait bien devenir tragique. Car la menace bolcheviste ne cesse d'être à la porte du pays, prête à déchaîner dès qu'elle le pourra l'anarchie sanglante.

A l'intérieur de la Géorgie cependant, et malgré une profonde crise économique, l'ordre et la tranquillité règnent; car si l'on s'attend à de nouvelles hostilités — les sauterelles bolchevistes, après avoir rongé les prairies tatares, voudront en effet goûter à la fertilité géorgienne — le pays tout entier a confiance dans ses forces. Le sentiment national géorgien qui, jusqu'ici, a été pour le pays un puissant levier de forces actives, l'amour de l'indépendance dont s'inspire chacun de ses habitants réussiront une fois de plus à surmonter cette crise.

Nous avons vu, au début de ce chapitre, que

les trois républiques la Géorgie, l'Arménie et l'Azerbeïdjan avaient réussi momentanément à se fédérer et à former une Diète transcaucasienne. L'idée d'une conférération entre les divers peuples du Caucase est encore à cette heure soutenue par nombre d'hommes politiques des trois pays comme étant la seule qui puisse assurer l'indépendance de même qu'un avenir paisible et fécond dans toute la Transcaucasie. Mais encore faut-il faire comprendre à tous ces peuples la nécessité de la collaboration et des principes fédératifs. Une première difficulté provient d'abord du fait que si la Transcaucasie est formée de trois républiques seulement, elle se trouve être, néanmoins, malgré le semblant d'unité qu'avait su lui conférer le fonctionnarisme russe, une mosaïque de peuples telle que la Macédoine même n'en a jamais offert de pareille. Soixante races, soixante dialectes, soixante façons de dire oui et non, soixante manières de ne pas se comprendre ; telle est la spécialité de la Transcaucasie. S'il se trouve donc encore en Occident des politiciens friands de

problèmes complexes sur la question des nationalités et du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, qu'ils viennent dans ces régions ; ils seront servis à souhait.

Considérons cependant les trois Etats, Géorgie, Arménie et Azerbeïdjan qui se sont formés dans le Transcaucase au lendemain de la débâcle russe. Il semble que la nature se soit plue à réunir parmi les populations de ces trois pays le plus de contrastes, d'oppositions et d'antithèses. En effet, chacun de ces trois peuples parle sa propre langue ; chacun possède une race, une croyance, une culture, plus encore, un caractère, un naturel, des dispositions, des vertus différentes. Aussi bien leurs divergences sont-elles non seulement politiques, mais religieuses et sentimentales. Rien d'ailleurs ne fait mieux apparaître les difficultés de la création d'une confédération transcaucasienne, semblables à celles qui ont été réalisées aux Etats-Unis et en Suisse, que le tempérament particulier de chacune de ces races.

Les Géorgiens sont braves, impulsifs, fiers

et généreux ; grands amants de la vie, des arts, de la bonne chère, ils ne songent guère au lendemain. Ils travaillent pour vivre et non pour amasser ; aussi bien leurs richesses passent-elles facilement d'une main à l'autre sans s'accroître outre mesure. La fécondité de leur sol les rend imprévoyants et prodigues de leurs biens ; mais en même temps, ils sont de bon sens, très sociables, d'une hospitalité rare et d'une finesse qui rend praticable les plus basses classes même de la population.

L'Arménien est plus réaliste ; essentiellement commerçant, il possède toutes les qualités qu'exige son activité spéciale : intelligence, énergie, persévérance. Contrairement au Géorgien, il est plus attaché au gain qu'au plaisir et sait habilement édifier sa fortune. C'est grâce à ses qualités d'ailleurs que le peuple arménien a su toujours maintenir son existence malgré des difficultés énormes. Sans doute possède-t-il certains défauts des races longtemps opprimées ; il a gardé souvent un tempérament aigri, inquiet, tourmenté, car on ne reste pas impunément pendant cinq siècles sous le joug

des Turcs. Il inspire néanmoins de justes sympathies, car il a beaucoup souffert.

Les Tatares de l'Azerbeïdjan, ces frères Orientaux des Turcs, sont par contre dédaigneux de toute grande activité commerciale et même industrielle. Agriculteurs, bergers parfois nomades, ils vivent encore selon la mode patriarcale, sous la domination de leurs « beys » et « kans ». Fortement attachés à leurs croyances religieuses, et tout pénétrés du fatalisme oriental, ils entendent ne point perdre, en cas de fédération transcaucasienne, ni leurs coutumes, ni leurs traditions.

Si nous négligeons maintenant la variété des tempéraments de ces trois peuples, le problème n'en reste pas moins d'une extrême complication. La délimitation des frontières d'abord. Tandis que la Géorgie contient toute sa population en un lot d'un seul tenant, les Arméniens et les Tatares vivent mélangés en une poussière d'îlots, d'où ce grand inconvénient qu'ils sont tour à tour en minorité dans certaines contrées de leur propre pays. Cette situation, de même que les haines religieuses

et raciales expliquent ces massacres spasmodiques, souvent même réciproques, car l'Arménien n'entend plus périr comme un chien maintenant qu'il peut répondre coup pour coup. Et c'est ainsi que plus on creuse ce problème, plus il se complique ; chaque question soulève des obstacles dont beaucoup proviennent du fait qu'autrefois la Russie avait appliqué dans ces contrées la politique du *divide ut imperes*. C'est ainsi qu'elle avait exempté les Tatares de tout impôt du sang ; ils ne combattirent pour cette raison sur aucun champ de bataille, conservant intact tout leur matériel humain, tandis que les Arméniens et les Géorgiens fournissaient aux alliés une force globale de près de trois cent mille hommes. D'autre part, par une singularité géographique, le territoire de l'Azerbeïdjan, peuplé d'agriculteurs, contient au point de vue industriel une source de richesses inépuisables : le napthe de Bakou. Considérée sous cet angle, l'Arménie est dans une situation défavorable ; le pays n'a encore été soumis à aucune exploitation rationnelle ; les chemins de fer y sont rares et la grande ligne

Batoum-Bakou ne la concerne qu'indirectement. Elle ne possède enfin jusqu'à ce jour aucune issue directe sur la mer, et se trouve ainsi, pour toutes ces raisons, dans un état d'infériorité économique manifeste.

Pour être complet, il faudrait ajouter ici les rancunes politiques qui divisent les trois peuples et qui ne cessent d'être la source de violentes polémiques. Les Géorgiens se plaignent de ce que les Arméniens n'ont pas répondu à leur appel contre Denikine et de ce qu'ils se sont trouvés seuls sans les Tatares, contre les Turcs en 1918. Les Arméniens reprochent aux Géorgiens de les avoir abandonnés, lorsque les Turcs envahirent leur pays et les accusent en outre de complaisance à l'égard des Tatares. Ils affirment que les revendications nationales de ces derniers ne sont que les produits de la propagande pantouranienne et qu'ils ont partie liée avec les Turcs. Les Tatares enfin dénoncent les visées d'une « grande Arménie » tendant à annihiler. Bref les trois peuples ont vécu jusqu'à ce jour, depuis leur indépendance, dans une atmosphère chargée d'inquiétude, de

haines et d'orages ; ils sont restés moralement séparés ; et ce fait explique la facilité avec laquelle le coup d'état de Bakou, en favorisant le jeu de Moscou et la propagande pantouranienne au sud du Caucase, a finalement amené la désagrégation actuelle. Ainsi les avantages patents de la collaboration n'ont pas encore réussi à créer entre ces peuples l'union qui eut assuré leur indépendance, favorisé l'établissement d'une fédération, et eut préparé l'entrée de la Transcaucasie dans la grande famille des peuples civilisés.

Cette fédération se réalisera cependant un jour, car sans elle l'indépendance des trois républiques ne peut être que difficilement conçue. « L'Arménie étranglée, avouait Tseretelli le leader géorgien, au congrès socialiste de Lucerne, c'en est fait de l'indépendance de la Géorgie. » La même phrase retournée s'adapte également à l'Arménie et à l'Azerbeïdjan ; car aucun d'eux n'est viable s'il n'a de liens plus ou moins étroits avec les deux autres. Cette situation d'interdépendance provient du fait que la Transcaucasie représente un pont na-

turel entre l'Europe et l'Asie, une voie de transit qui forme un intermédiaire unique entre les deux continents. C'est en somme une unité physique sur laquelle se base l'avenir du pays tout entier ; car la richesse de la Transcaucasie est moins la fécondité naturelle de son sol, que sa situation géographique. A travers ce territoire doit passer le trafic de l'Europe à l'Asie. Un seul exemple montrera l'importance de l'indépendance politique de ces contrées au point de vue mondial. Après la guerre russo-turque de 1877, Batoum fut décrété port franc pendant quelques années. En raison de ce fait la France joue au Caucase durant cette période un rôle des plus considérables, en trafiquant avec la Perse dont elle était le principal fournisseur. La Russie ayant cependant fermé cette porte sur l'Asie, la concurrence commerciale dans les relations avec la Perse se fit uniquement par le nord et le sud, entre la Russie et l'Angleterre ; dans les dernières années précédant la guerre, l'Allemagne était parvenue également, à travers la Turquie, à poser les premiers jalons d'une pénétration

commerciale. Du golfe persique à la mer Caspienne, comme dans l'Asie Centrale la France avait perdu tout débouché. Est-il meilleur exemple démontrant tout l'intérêt que l'Europe, notre pays en particulier, ont à posséder l'accès libre en ces contrées, en sanctionnant d'un côté leur indépendance et de l'autre en favorisant l'établissement d'une confédération englobant la Géorgie, l'Arménie et l'Azerbeïdjan ?

Ainsi donc les nécessités politiques en même temps que géographiques, de même que l'intérêt mondial parlent en faveur d'une fédération entre les états caucasiens ; en tout cas, une collaboration plus ou moins étroite paraît un but si logique, si naturel, si souhaitable, à tous les points de vue, qu'il s'impose de lui-même à la politique de ces peuples. Certes ce n'est point un domaine où la contrainte puisse s'employer sans danger ; une fédération ne peut être constituée artificiellement ; elle implique en effet un consentement mutuel en même temps qu'un développement politique et moral avancé. Elle exige, beaucoup plus que

sous quelque autre forme d'état, le respect des croyances, la tolérance, le libéralisme. Elle est en petit une ligue des peuples, et dans ce sens, elle offre la meilleure des garanties de viabilité pour la Société des nations elle-même en préparant les vertus sans lesquelles celle-ci ne saurait vivre.

Je veux noter ici, bien que la situation en Transcaucasie ait complètement changé avec l'avance bolcheviste, les déclarations que me fit M. Jordania, président de la République de Géorgie, au sujet de la création d'une confédération transcaucasienne. Elles ont d'autant plus d'intérêt qu'elles offrent des solutions originales aux principales difficultés de ce problème si complexe et qui peut demain déjà, se poser avec insistance :

« Le but de la politique géorgienne au point de vue transcaucasien est d'arriver à une union plus ou moins étroite entre les trois Républiques sur la base des intérêts communs, et par ce moyen, d'arriver à forger entre elles un lien politique concret sous la

forme d'une confédération. Sur la route choisie par le gouvernement géorgien se trouvent cependant de très grands obstacles à surmonter. La Transcaucasie a déjà pu exister comme fédération pendant quelques semaines. Mais bientôt des orientations politiques différentes se manifestèrent, car un seul pays se prononçait à ce moment pour une politique vraiment transcaucasienne, la Géorgie, tandis que les deux autres Etats cherchaient à s'appuyer sur une force étrangère, l'Arménie sur la Russie, l'Azerbeïdjan sur la Turquie, l'existence commune devint impossible, l'effondrement inévitable.

« Pour arriver à construire de nouveau un véritable et solide Etat fédéral, une condition sine qua non est indispensable : l'Arménie et l'Azerbeïdjan doivent avoir une orientation transcaucasienne. Ce fait ne sera possible que lorsque cessera leur antagonisme particulier. Nous luttons, nous Géorgiens, pour un apaisement de leurs querelles et cherchons à les réconcilier. Tel était déjà notre rôle, jadis en 1905, lors de la première révolution russe,

quand ces deux peuples se dressaient l'un contre l'autre, et tel il est encore dans le conflit actuel. Mais il ne suffit pas de figurer seulement comme intermédiaire ou conciliateur. Nous devons nous efforcer d'éliminer les causes mêmes du conflit. Quelles sont ces causes? Tout d'abord les questions territoriales, sur lesquelles nous espérons arriver prochainement à une entente; il en est d'autres encore, celle concernant les minorités nationales, par exemple, qu'il convient d'aborder et de résoudre le plus tôt possible.

« C'est ainsi qu'il se trouve, au milieu des deux populations de l'Arménie et de l'Azerbeïdjan, des Tatares et des Arméniens mélangés, dont l'existence commune, côte à côte, ne cesse de soulever de graves conflits dégénérant le plus souvent en massacres. D'après l'avis du gouvernement géorgien, le seul moyen d'arriver à une entente commune réciproque est de transporter les populations arméniennes se trouvant dans l'Azerbeïdjan en Arménie, et les Tatares vivant en Arménie dans l'Azerbeïdjan. Un européen pourrait

croire que c'est là une opération qui n'est guère possible; en effet, s'il s'agissait de populations européennes une telle idée ne pourrait pas même effleurer l'esprit d'un homme d'Etat. Mais, en Transcaucasie, ces difficultés sont surmontables.

« Les habitants de certaines parties de ces contrées sont habitués à de tels déplacements; les Arméniens qui habitent ces parages n'ont cessé comme réfugiés, de se transporter d'un endroit à l'autre ; quant aux Tatares ils sont en ces régions des agriculteurs et des gardeurs de troupeaux qui accepteraient volontiers leur transfert.

« Quand les questions des frontières et des minorités nationales auront été résolues, nous pourrons alors songer à établir un lien politique étroit entre les trois Républiques. Un dernier obstacle est cependant constitué par la différence des régimes politiques, car tandis que la Géorgie a déjà pu réaliser une organisation démocratique assez perfectionnée, il n'en est pas de même en Arménie et encore moins dans l'Azerbeïdjan. Or, pour que l'union

des trois pays ne soit pas éphémère, il est de toute nécessité que les conditions politiques soient plus ou moins semblables. Nous comptons donc voir s'effectuer cette transformation chez nos voisins. Quand toutes ces conditions seront réalisées, aucune difficulté ne s'opposera plus à la création, sur des bases réelles, d'une Transcaucasie fédérée et indépendante.

« Tel est le but de notre politique au point de vue transcaucasien ; il s'inspire uniquement de saines conceptions démocratiques et les Etats européens, qui sont intéressés à ce que la paix et l'ordre règnent dans nos pays, doivent nous aider à sa réalisation. La France spécialement, par les nobles traditions de sa politique à l'égard des petites nations et par la grande influence de sa culture, est toute désignée pour jouer ce rôle de conseiller et d'aide en Transcaucasie. Si elle entreprend cette tâche, elle gagnera à jamais l'affection, les sympathies et la reconnaissance de notre peuple. »

CHAPITRE IV

LA GÉORGIE INDÉPENDANTE

De Batoum que sa situation de port libre a transformé en un grand caravansérail où se rencontrent, en une foule bigarrée et grouillante, les représentants de toutes les races du Caucase, un train confortable, à l'ancienne mode russe, vous transporte en moins de douze heures jusqu'à Tiflis. Ce qui n'est pas mal en ces jours de congestion férroviaire. Mais il y a mieux ; le convoi part et arrive à l'heure prévue ; l'Orient donne leçon à l'Occident. Cette ligne géorgienne détient d'ailleurs un record que les réseaux européens devraient bien envier, puisque depuis le début de la guerre, malgré la débâcle, malgré la révolution elle n'a

connu aucune grève. Non pas cependant que le métier de cheminot y soit moins pénible qu'ailleurs ; bien au contraire, une forte armée protège les contrôleurs de service et l'on a dû interdire l'alcool dans le vagon restaurant où parfois les campagnards fêtaient en de trop généreuses libations la nouvelle liberté.

Avant de s'attaquer aux flancs du Caucase dont les sommets élancés encore recouverts de neige prennent avec le couchant des teintes tour à tour mordorées, violettes et rosées, le train après avoir longé la mer prend ensuite la direction de l'est en remontant la vallée du Rion. Ces lieux sont pleins de souvenirs des périodes légendaires. N'est-ce point là, que les anciens plaçaient l'ancienne Colchide où abordèrent les Argonautes partis à la recherche de la Toison-d'Or... symbole représentant si ce n'est le métal lui-même que l'on trouve en effet çà et là dans le sol, du moins les richesses naturelles du pays. Dans un passage du poème des *Argonautes*, Appolonius de Rhodes parle en ces termes de

cet épisode qui remonte à l'aube des civilisations : « Les Argonautes, conduits par Argus qui connaissait ces parages, arrivèrent enfin à l'extrémité la plus reculée du Pont-Euxin et à l'embouchure du Phase. On plia la voile, on descendit l'antenne, on abattit le mât et l'on serra le tout dans l'intérieur du vaisseau ; ensuite on entra dans le canal du fleuve, dont les eaux écumantes cédaient en murmurant aux coups redoublés des avirons. On voyait s'élever à gauche le mont Caucase... » Suit ensuite une description de l'embouchure du fleuve, le Rion actuel, le Phase des anciens. Alexandre Dumas, qui il y a près d'un siècle, parcourut ces lieux en constate avec curiosité la parfaite exactitude.

A l'aube, le train est à Tiflis ; et dès l'arrivée l'on peut se rendre compte que les fluctuations politiques de ces trois dernières années ont transformé d'une façon sensible les caractéristiques connues de la grande métropole caucasienne.

L'individualité du peuple géorgien que, depuis plus d'un siècle, la culture russe avait

réussi à refréner, a pu de nouveau s'épanouir librement ; et malgré l'importance de l'élément arménien et slave (car sans parler des nombreux réfugiés venus du nord, tous les anciens fonctionnaires et bureaucrates tsaristes sont restés au pays) les traditions, les coutumes, la langue et l'ancien « Khartli, » de la Grousie [1], comme l'appellent les Russes, ont soudainement repris force et vie. Dans la ville, les nouveaux soldats, de jeunes Géorgiens élancés, au torse droit, bruns et souples comme des Méridionaux, ont succédé aux contingents de moujiks ; sur les édifices publics le drapeau de la nouvelle république [2], a remplacé l'étendard russe ; sur les

1. Les Géorgiens eux-mêmes se désignent sous le nom de Karthveli. Ils donnent au pays lui-même le nom de Sakarthvelo. L'origine du nom de Géorgie est d'ailleurs incertaine. Les Turcs et les Persans appellent les Géorgiens, les Gourdjis, et leur pays le Gourdjistan. Elisée Reclus se demande s'il faut attribuer à Saint-Georges le chevalier, l'origine du nom de Géorgie et l'appellation russe de Grousie qui lui est donnée conformément à la prononciation locale.

2. Les couleurs du drapeau national géorgien sont les suivantes : sur front cramoisi, à l'angle supérieur gauche, bandes noire et blanche.

enseignes et écriteaux, des caractères déroutants comme des hiéroglyphes, recouvrent ceux que la Russie jadis considérait comme seuls orthodoxes et dans les avenues, les syllabes rudes et guturrales d'une langue que sous le tsar l'on pouvait croire presque éteinte résonnent joyeusement. Car le Géorgien est fier, heureux, comme enivré de sa nouvelle indépendance ; et franc comme un montagnard, il manifeste sa joie ouvertement, naïvement, par l'éclat de sa voix, comme par ses gestes, par son attitude même. Aussi jamais, depuis les temps heuheux de la reine Thamar, au douzième siècle, les échos du Caucase n'ont résonné d'autant de chansons, de toasts et de dan-

Les armes de la république : Saint-Georges, le chevalier blanc, montant un coursier blanc, la main droite armée de la lance, entouré de sept planètes.

Pavillon du gouvernement de la République : fond blanc portant au centre les armes de la république, en bordure bande cramoisie avec zigzags noirs à l'intérieur et liseré d'or.

Etendard de guerre géorgien : Sur fond blanc, armes de la république. Bordure cramoisie liseré or. L'étendard présente trois pointes cramoisies avec bandes or.

ses ; jamais autant d'agapes et de banquets n'ont réuni sous les toits de la terre géorgienne autant de gens satisfaits de leur sort.

A part cet élément nouveau, cette résurrection de l'âme géorgienne dûe à la force du sentiment national comme à l'amour de la liberté, Tiflis a conservé son caractère de ville mi-européenne, mi-asiatique, placée au carrefour de civilisations diverses et opposées. Elle est restée la cité des contrastes. La cathédrale géorgienne, d'architecture byzantine, y fait face aux clochers bulbeux des églises russes. Les montagnards musulmans, en touloupe, poignard à la ceinture et coiffés de bonnets en peau de mouton monumentaux, y coudoient l'Européen ; l'automobile y rencontre l'attelage de buffles ; le tramway le chameau ; et les devantures des riches marchands arméniens offrent à côté de la camelote occidentale ces merveilleux tapis d'Orient que les doigts des femmes persanes ou turcomanes mirent des ans à parachever.

A voir tout ce chaos de peuples, ce mélange des cultures les plus reculées et bar-

bares aux plus modernes et raffinées, ce contraste entre l'industrie la plus avancée et les premiers modes de fabrication, ce conflit perpétuel entre l'Orient rêveur, patriarcal et communiste, et l'Occident actif et individualiste à l'excès, on pense instinctivement que ce pays a dû offrir au bolchevisme, depuis 1917, un terrain des plus propices. Or, il n'en a rien été. Bien au contraire, où la démocratie russe a échoué, la démocratie Géorgienne a réussi, et pour cette raison, l'effort fourni par ce petit peuple offre-t-il en même temps qu'un exemple une leçon des plus intéressantes.

Mais d'abord, pourquoi cette nouvelle république a-t-elle réussi à éviter depuis 1917 le règne du banditisme, de la terreur et de l'anarchie ? Les raisons en sont multiples. La première découle de ce fait que la politique alliée ne doit jamais perdre de vue qu'un peuple, quel qu'il soit, ne pourra jamais disparaître d'un coup de plume, par le simple calcul d'une politique. Le terrain fut favorable ici, à la démocratie, parce que la popula-

tion de ce pays avait maintenu, voilée sous le manteau russe, mais existantes encore, sa culture propre, ses traditions originales, ses mœurs toutes particulières. Comme la Pologne, l'Ukraine, la Finlande et en général tous les anciens peuples allogènes de la Russie, la Géorgie avait conservé sa cohésion active, son unité compacte, et par dessus tout le sentiment de son origine libre. La force de ces divers éléments lui permit d'abord de résister plus énergiquement que le peuple russe à la démoralisation créée par la débâcle et la propagande bolcheviste. Une seconde raison doit être cherchée dans le fait que les conditions sociales y ont été de tout temps différentes de celles de la Russie. Les paysans géorgiens n'ont jamais pratiqué le communisme patriarcal, d'essence asiatique, du « mir » russe ; aussi bien, ignoraient-ils l'état primitif dans lequel se trouvait encore le moujik au début de la Révolution. Les nobles du pays, qui ne concentraient nullement entre leurs mains les richesses énormes des boïards, étaient obligés, sous l'ancien

régime, de se solidariser avec le peuple ; la classe ouvrière peu nombreuse d'ailleurs, y était mieux organisée qu'en Russie. L'antagonisme entre les diverses classes ne pouvait donc nullement prendre une forme aiguë. Bref, tous ces éléments ajoutés à la force du sentiment national, donnèrent à la Géorgie un grand avantage moral et constituèrent une digue toute naturelle contre l'anarchie. Un autre adjuvant provient du fait que, contrairement à la Russie, où l'autocratie avait malheureusement éliminé de nombreux éléments capables, la Géorgie se trouva posséder au début de la révolution de nombreux hommes d'Etat qui, après avoir parfait leur éducation politique en Occident, avaient vaillamment combattu, sous le tsarisme déjà en faveur de la démocratie. Fait curieux, ces Géorgiens, qui ont nom Jordania, Tsereteli, Tcheidzé, Gueguetchkory, Tchenkeli, furent tous, l'un après l'autre, chefs de la fraction socialdémocrate des quatre premières Doumas. De convictions politiques très libérales, ils rompirent bientôt avec Lénine

et surent maintenir leur peuple sur la voie de l'ordre et du progrès social.

Ce concours d'heureuses circonstances explique pourquoi il y eut en Géorgie, dès 1917, une discipline politique remarquable qui permit d'abord d'éviter la guerre civile et ensuite, malgré une grave crise économique, un bien être relatif. Aussi la nation a-t-elle pu se mettre courageusement à l'œuvre ; elle a premièrement donné une forme constitutionnelle aux libertés qu'elle a su conquérir. Depuis la proclamation de son indépendance, elle a établi un nouveau système administratif, une armée régulière, créé dans les provinces l'organisation municipale qui n'existait pas auparavant, un système fiscal et douanier, fondé des écoles, ouvert une université d'état. Certes toute cette nouvelle organisation n'est encore qu'imparfaite. La difficulté principale consistait à créer une législation reposant moins sur des concepts théoriques que sur des réalités vivantes ; et cet écueil n'a pas toujours été évité. Les lois qui régissent une nation doivent en effet

être avant tout la résultante des aspirations et des désirs du peuple ; elles doivent traduire l'état des mœurs et de la culture, le degré de civilisation plutôt qu'indiquer le niveau idéal et théorique qu'il compte atteindre. Et pour cette raison une législation quelconque ne peut être considérée en elle-même comme un outil ou un moyen de progrès ; elle ne peut être que la conséquence de ce dernier. En un mot, elle suit mais ne peut précéder le développement d'un peuple. Dans ce sens a-t-on peut-être péché en Géorgie par un excès de zèle qui, d'ailleurs, trahit bien toute l'audace, toute la foi en son avenir d'un jeune peuple désireux de bien faire.

Il faudra donc, pour que tous les rouages mis en jeu fonctionnent sans accroc, un laps de temps d'autant plus grand que la crise économique ne sera pas résolue ; il faudra donc à la Géorgie, pour atteindre le but élevé qu'elle se propose, un labeur quotidien aussi bien qu'une volonté à toute épreuve. Quoi qu'il en soit, en dépit des tâtonnements

tout naturels du début, les premiers résultats sont là affirmant que malgré tout la démocratie géorgienne est une réalité bien vivante qui a su reprendre le fil de la vie nationale. Elle prouve ce que peut, en opposition à l'esprit négateur, envieux, destructif tyrannique du bolchevisme, une politique libérale, prudente et réfléchie, sans haine sociale. En Russie Lénine et Trotzky, avec leurs formules creuses et sans vie, ont détruit successivement le mécanisme de l'Etat, la vie économique, l'industrie, le commerce et supprimé les libertés politiques ; en Géorgie la démocratie a construit une administration autonome, facilité la continuation du travail productif, sauvegardé l'activité économique [1] et instauré les droits de l'homme.

Contrairement au régime bolcheviste elle a ainsi fourni les premières preuves, indiscutables, de sa capacité de régénération. Aussi

1. Nous donnons en appendice les résultats obtenus par une mission économique géorgienne en Europe.

bien n'est-il nullement exagéré de dire que la révolution russe a trouvé en ce pays son achèvement et sa justification.

CHAPITRE V

LA FRANCE ET LE CAUCASE

La guerre a profondément remué l'âme des peuples d'Orient. Certains d'entre eux, qui avec l'aide des événements ont pu s'émanciper de toute tutelle étrangère, nous ont révélé leur vitalité en même temps que leurs aspirations nationales. Il en est même qui, placés aux confins de l'Europe et de l'Asie, et épris de l'idéal des nations occidentales, ne voudraient plus aucune barrière, matérielle ou morale, dressée entre eux et nos démocraties. Devant le réveil de ces peuples, nous devons chasser de notre esprit l'idée, souvent préconçue, que dans ces contrées ne vivent que des populations indolentes, fatalistes, peu portées à chasser leur paresse orientale et

toutes satisfaites d'une domination étrangère qui leur donnait l'ordre et la sécurité. Notre politique doit désormais s'inspirer de ce profond changement, et dans ce sens elle doit s'efforcer de comprendre les aspirations de la Géorgie, dont tous les efforts, au cours des âges, ont tendu à s'affranchir de la culture asiatique pour acquérir la civilisation européenne.

Depuis son émancipation surtout, la jeune république regarde vers l'Occident, cherchant, en même temps que des sympathies, l'aide sur laquelle s'appuiera son développement intellectuel et économique. Or, l'influence de la France a été des plus fécondes autrefois dans ce pays caucasien que Chardin visitait au dix-septième siècle et dont Brosset a écrit l'histoire. Ainsi que dans tout le Proche-Orient, nos missionnaires s'y sont succédé comme d'actifs pionniers de notre culture. Notre situation y était telle alors qu'avant de s'adresser à la Russie pour la protéger, la Géorgie, songeant à la France pour cette tâche, avait envoyé spécialement dans ce but un représen-

tant à Louis XVI; Napoléon même, en 1812, entreprit certaines démarches diplomatiques à Tiflis pour préparer une alliance. Mais depuis Tilsitt, ce pays a perdu, pendant 117 ans, la possibilité de communiquer directement avec la France et toute l'Europe; il le peut de nouveau, et pour nous la question de la Géorgie se dresse maintenant comme un des nouveaux problèmes que la guerre nous a laissés à résoudre.

Malheureusement l'influence française, si grande jadis, a fortement baissé dans toute la Transcaucasie. Comme dans tout le Proche-Orient, nous y vivons sur l'effort du dix-huitième siècle qui avait su donner, entre autres, une telle impulsion à la langue française qu'elle s'y trouve encore, après la russe, la plus répandue. Dans ce domaine, nous vivons de notre ancien patrimoine, on peut dire de notre capital, mais sans le renouveler; il en est de même au point de vue économique où nos milieux industriels paraissent avoir perdu dans ces contrées toute énergie active. Il n'est donc que temps de se mettre à l'ouvrage

si, dans toute la Transcaucasie, nous voulous rétablir nos anciennes positions. La situation actuelle s'offre d'ailleurs pour nous le plus favorablement du monde; ce petit peuple est en effet animé d'une sympathie toute naturelle pour la France, en raison de sa gloire d'abord, et parce que l'on se rend compte qu'elle peut apporter en Géorgie tous les éléments nécessaires à sa régénération nationale.

Pour de multiples raisons l'influence de l'Angleterre est ici presque nulle; mais il reste néanmoins pour la France un compétiteur que nous ne nous attendions guère à trouver jusque dans ces parages : l'Allemagne. Il paraît même, à Tiflis, un journal allemand, la *Kaukasische Post*, et notre stupéfaction fut grande, le jour de notre arrivée, de découvrir, en plein Orient, l'annonce suivante : *Goethe-Abend*, « soirée Goethe ». Ayant protégé le pays contre l'invasion turque en 1918, l'Allemagne s'est en effet acquis en Géorgie quelques sympathies, facilitées d'ailleurs par la présence de nombreux colons wurtembergeois installés ici depuis un siècle. D'autre part, de

nombreux Géorgiens ont étudié dans les universités allemandes qui leur étaient largement ouvertes.

Les efforts de nos ennemis, en ces contrées, ont d'ailleurs toujours été nombreux en même temps que coordonnés; ainsi, tandis que le Caucase était délaissé depuis des ans par nos archéologues, explorateurs et botanistes, les Abich, Leist, Merzbacher, Dirr et autres, accumulaient en d'énormes travaux les études caucasiennes les plus diverses. De même, en 1918, cinq mois avant l'armistice, lorsque les contingents allemands occupèrent le pays, quelques savants de Munich et de Berlin, également enrégimentés, armés de dictionnaires, de trousses et de microscopes vinrent aussitôt s'installer à Tiflis pour y travailler... à la plus grande gloire de l'Allemagne! Bien plus, parmi les prisonniers russes, capturés par Hindenburg, les Géorgiens furent soigneusement triés et pourvus, à Berlin même, de leur propre journal, en langue maternelle. On fut avec eux aux petits soins. Bref, de même qu'avec l'Irlande, les Allemands surent ici

habilement spéculer sur le sentiment national. Les résultats sont patents : tandis que la langue française a perdu de sa force vitale dans les milieux commerciaux et intellectuels, l'Allemand a élargi ses positions. Le choix des écoliers et étudiants géorgiens, par exemple se partage à cette heure également entre les deux langues. Dans une génération, ce pays sera ainsi soumis à l'une des deux influences; dans le mouvement actuel, il est à craindre que ce ne soit celle de l'Allemagne qui l'emporte. Le gouvernement géorgien est cependant disposé — il l'a déclaré lui-même officiellement à la mission française — à favoriser la propagation de notre culture. L'occasion qui nous est offerte est donc des plus propices : dans le pays, l'instruction vient d'être établie sur une tout autre base et le départ des Russes nécessite la nomination de nouveaux professeurs. Voulons-nous que notre langue, ce merveilleux agent de notre cause, maintienne encore la place prépondérante qu'elle occupe en Transcaucasie, favorisant ainsi l'expansion de notre influence

politique, intellectuelle et économique? Il faut agir sans retard. Notre mission a déjà organisé, avec l'aide du gouvernement géorgien, des cours spéciaux pour le recrutement dans le pays des professeurs en notre langue, et l'ouverture de ces cours a été à Tiflis l'occasion d'une manifestation solennelle; il y eut, ce jour-là, en Transcaucasie, une fusion de tous les cœurs autour de l'idée française. Notre tâche est donc toute tracée, et le plus petit effort que nous ferons, la création d'un lycée par exemple, qui fera face au « *Deutsches Realgymnasium* » de Tiflis, pourra en maintenant l'éclat de nos lettres et la force de nos idées, assurer de nouveau en ces contrées le rayonnement de la France [1].

Le problème que suscite ce réveil des peuples transcaucasiens que nous a révélé la guerre ne concerne d'ailleurs pas seulement le domaine politique ou culturel; il pose également des questions d'ordre commercial et

1. La création d'un lycée français à Tiflis est maintenant un fait accompli grâce à l'activité et au dévouement du professeur Coutant.

financier. Les effets de la guerre ont profondément modifié la situation économique du monde; en raison du change défavorable et du renchérissement de la main d'œuvre, nous ne pouvons pas continuer indéfiniment à acheter les matières premières sur nos anciens marchés, l'Amérique et l'Angleterre. Si nous tenons donc à notre prospérité économique, nous devons diriger nos demandes vers les pays où la valeur d'achat de notre franc n'a point diminué. L'attention de notre nation tout entière doit être attirée vers cette nécessité que nous dictent les conséquences de la guerre mondiale. Certes, jusqu'à ce jour, en raison du manque de tonnage, des mines dont la mer Noire est encore parsemée, de la crise économique, la liaison entre la Géorgie et l'Europe n'a pu être organisée sur une large base; d'autre part, tant que l'indépendance du pays n'a pas été reconnue, le gouvernement français a montré une extrême réserve. Et cependant les conditions commerciales ne sont pas aussi défavorables qu'on le croit. Il est vrai que la question monétaire (il n'y a

pas moins de six monnaies différentes au Caucase) complique les transactions; mais ce défaut est largement compensé dans les échanges économiques par les ressources naturelles de la Transcaucasie. Il est donc incompréhensible que la France ne se soit pas encore franchement tournée vers la Géorgie, pays de change favorable, et cela d'autant plus que le commerce italien, anglais et grec a opéré avec la nouvelle République d'importantes transactions. L'Italie, entre autres, en raison surtout de l'arrêt complet de son mouvement d'immigration vers l'Amérique et de la pauvreté de son sol en minerais, a fait des efforts considérables pour s'assurer en Géorgie une situation prépondérante; une commission de dix membres, dont plusieurs techniciens, sous les ordres du prince d'Udine, est venue prendre connaissance des ressources naturelles du pays. Tout récemment une nombreuse mission économique, dirigée par le sénateur Conti, a également visité la Géorgie. Les compagnies de navigation italiennes, en organisant des services rapides et nom-

breux entre Brindisi, Tarente et Batoum, ont pris dans la mer Noire, où notre pavillon était avant la guerre le plus connu, la place que nous n'aurions pas dû perdre. Nos alliés se rendent compte surtout que les possibilités économiques de ces contrées sont considérables; en effet, le taux de la production est susceptible d'être rapidement relevé. Le sous-sol, entre autres, avec naphte, charbon, cuivre, zing, fer, antimoine, promet un riche rendement; quant au manganèse, dont la France peut d'autant moins se passer qu'elle est devenue elle-même l'une des principales productrices d'acier, la Géorgie en possède le gisement le plus important du monde entier. En ce qui concerne les produits du sol, les différences d'altitude ainsi qu'une fertilité naturelle en expliquent la richesse et la variété : tabac, vin, olives, coton, thé, cocon à soie, bois — les Italiens ont déjà mis en coupe de grandes forêts en Mingrélie — rien ne manque à ce pays, l'ancienne Colchide, dont Elisée Reclus disait que, par ses richesses de

toute nature, il n'avait pas son égal au monde [1].

1. Le climat do la Transcaucasie et en particulier de la Géorgie appartient au type méditerranéen tempéré. Mais l'architecture du sol, d'un relief très varié, avec de larges vallées, de hauts plateaux, des sommets élevés et l'orientation des chaînes de montagne qui encerclent des régions et les exposent aux influences contraires de la mer et des steppes, y ont créé une grande diversité de climats, à laquelle correspond une flóre très riche. Les cultures les plus variées sont possibles dans le pays.

Quant aux richesses minières de la Géorgie, elles sont connues depuis la plus haute antiquité. Toutes les traditions qui nous ont été transmises, nous montrent la Transcaucasie comme un foyer métallurgique intense. Il existe, à l'heure actuelle, plusieurs mines en exploitation ; mais leur outillage laisse à désirer. D'autre part, de nombreux gisements restent inexploités. Les efforts de la jeune république tendent à faire des richesses naturelles du pays la base d'une solide organisation de l'industrie.

D'après les statistiques officielles, on a constaté sur le territoire de la république géorgienne 450 points d'affleurement de 18 minerais utiles.

D'un autre côté, les forêts occupent l'une des premières places parmi les richesses naturelles de la Géorgie. Leur superficie totale représente plus de 2.800.000 hectares, donc, en moyenne 29 pour cent de tout le territoire du pays. Ce pourcentage place le pays, sous le rapport du boisement, au quatrième rang parmi les puissances européennes, après la Norvège, la Suède et la Russie.

Pour faire face aux besoins de la population locale en produits de l'industrie forestière, 150.000 hectares de forêts environ suffisent ; il reste donc 2.650.000 hectares environ pour l'exploitation.

Les conséquences de la guerre mondiale ont modifié toutes les situations économiques; le jeu des révolutions, l'organisation de la paix ont fait disparaître d'anciens ou créé de nouveaux marchés. Partout les positions acquises sont remises en jeu, comme en une loterie dont les lots seront aux plus actifs et clairvoyants. Notre position mondiale serait bien menacée si partout où s'offrent en compétition des possibilités commerciales et industrielles nous arrivons toujours les derniers. Le nouvel équilibre économique ne s'établira en notre faveur que si nous n'oublions pas le pays neufs, territoires d'exportation comme de transit, et susceptibles de renaissance économique [1].

L'une des principales richesses de la Géorgie réside également dans l'exploitation de ses sources minérales. On compte dans le pays environ 200 sources minérales, emplacements de boues curatives et stations climatériques. Les sources minérales présentent une grande diversité sous le rapport de leurs propriétés physiques et chimiques. Leur débit est parfois considérable et dépassse 10,000,000 de litres par jour (sources radio-actives de Tskhaltoubo).

1. Grâce à l'initiative et à l'intelligente activité de M. Nettement, consul de France à Tiflis, une Chambre

de commerce franco-géorgienne s'est fondée au mois d'août 1920 dans cette ville. Ses locaux se trouvent dans la maison de la banque « Volgsko-Kamsky », rue Loris-Melikoff, et ses statuts ont été ratifiés par le gouvernement. Cette institution est appelée à jouer un grand rôle dans le rapprochement de la France et de la Géorgie. La France a besoin actuellement des produits que peut lui donner la Géorgie : le manganèse, les cocons, la laine,-le charbon, etc. De son côté, la Géorgie demande pour son renouveau économique des articles manufacturés que peut lui fournir la France. La Chambre aidera au commerce et à l'industrie des deux pays en organisant la transaction des marchandises, en garantissant le tonnage nécessaire, en simplifiant les formalités liées à l'exportation et à l'importation.

Nous donnons en *Appendice* le programme d'activité de la Chambre de commerce franco-géorgienne ainsi qu'un article de la *République géorgienne* sur les rapports entre les deux pays.

CHAPITRE VI

TIFLIS ET LA SOCIÉTÉ GÉORGIENNE

Jusqu'au début du XIVe siècle, la Géorgie a toujours vécu indépendante. Tatares, Mongols, Turcs, Persans tentèrent vainement au cours des âges de la subjuguer ; Tiflis fut pris et repris cent fois, la contrée fut ravagée, les églises détruites, des classes entières massacrées et c'est un fait digne d'étonnement que cette poignée d'hommes placés cependant sur le grand chemin naturel des invasions qui conduit de l'Asie à l'Europe, ait conservé au milieu de ces troubles presque continus non seulement sa littérature et sa langue, mais aussi, son individualité nationale et sa foi en eux-mêmes et en leurs destinées. Aux côtés du petit peuple géor-

gien, de puissantes nations, des empires n'ont pas survécu à des secousses moindres. Il a supporté tous les assauts, tous les revers ; et c'est ainsi qu'il arrive, après maintes échappées de gloire et de puissance, affaibli cependant par des saignées et des efforts trop nombreux, au seuil du XIXe siècle.

A cette époque, cerné qu'il était par les Turcs et les Persans, le roi Iracli II vit que s'il ne voulait pas laisser son pays succomber, il lui fallait l'appui d'une grande puissance. La Russie de Catherine II était près ; l'impératrice, en habile politique qu'elle était et qui admirait le courage du roi géorgien, ainsi que le prouve un passage de sa correspondance avec Frédéric II, alla elle-même au-devant du désir du monarque [1]. Leurs ambassadeurs se rencontrèrent dans le Caucase du Nord et Potemkine qui représentait l'impératrice relate dans son rapport qu'il a reçu la visite de l'ambassadeur géorgien « qui

1. Le renom de la valeur d'Iracli II s'était à ce point répandu en Europe, que Lessing en parle dans son drame *Minna von Barnhelm*.

parle le français si bien qu'on ne peut pas s'imaginer que c'est un homme venu d'Asie ».

Le traité qui fut conclu maintenait l'autonomie du peuple géorgien ; mais le droit au plus fort régnait à cette époque sans restriction aucune et le principe des nationalités n'embarassait pas les portefeuilles des diplomates. En 1800, contre tout droit et en violation des principes les plus élémentaires de justice, l'empereur Paul Ier proclamait la Géorgie « incorporée » à l'empire russe et le dernier Bagratide, Georges III qui faisait remonter sa généalogie au roi David, dut livrer son état à ses puissants voisins.

Depuis cette époque et pour la première fois dans son histoire, le nom de la Géorgie disparut parmi celui des puissances libres et indépendantes. D'un trait de plume les autorités, l'administration géorgienne furent supprimées et remplacées par un ordre bureaucratique et militaire russe ayant à sa tête un vice-roi ou gouverneur du Caucase. Puis peu à peu la langue géorgienne fut supprimée dans les tribunaux et la justice ne fut finale-

ment rendue que dans la langue russe qui n'était comprise ni des paysans ni des ouvriers; plus encore, cette langue, l'une des plus vieilles du monde, fut bannie de tous les établissements du gouvernement et même de l'administration rurale, des écoles et en partie des églises [1]. Le système militaire national, garanti par le traité, a été remplacé par le service obligatoire militaire russe qui faisait partir chaque année jusqu'en Sibérie des milliers de soldats géorgiens. Ce fut en somme, de la part de Pétersbourg, une politique de russification forcée. Par un simple décret administratif l'église autocéphale géorgienne, l'une des plus anciennes du monde chrétien et dont les monastères se trouvaient jusqu'au Sinaï et dans le mont Athos, fut privée de son indépendance et de ses biens. L'animosité de l'église orthodoxe russe s'ajouta à l'hostilité administrative, à tel point que les cathédrales géorgiennes, splendide spécimen de l'architecture byzantine, ainsi que d'au-

1. Une pétition nationale géorgienne à la Conférence de la Haye en 1907, a dénoncé tous ces abus.

tres monuments historiques où se révélaient le génie particulier de la nation tombaient peu à peu en ruines. De même, par un simple décret administratif, toutes les terres du domaine public géorgien ont été déclarées par le gouvernement impérial, biens de l'état russe. Sur ces terres, beaucoup de villages de colons de nationalité russe, ou d'autres nationalités, allemands surtout, ont été créés par ordre de Pétersbourg.

La révolution russe répara en partie l'injustice commise à l'égard de la Géorgie qui put ainsi dès 1917 reprendre sa place historique parmi les nations indépendantes. Cependant il ne s'agit pas seulement pour la nouvelle république d'échapper à la domination russe ; il lui faut maintenant reprendre tout le travail du développement national interrompu pendant plus d'un siècle. Et la tâche s'annonce immense d'autant plus que pendant tout le temps de l'occupation tsariste, les fonctionnaires venus du nord ont accompli leur tâche sans grande sympathie pour le pays et ses habitants. Les Russes en effet

n'ont jamais aimé le Caucase. Habitués aux steppes immenses, ils se sentaient dépaysés dans un pays de montagnes abruptes dont les hauts sommets et les arêtes vertigineuses les arrachaient à leur horizon familier. De ce fait ils le considéraient moins comme une contrée susceptible de haute culture que comme une base militaire ; il y construisirent de ce fait d'excellents chemins de fer et de bonnes routes stratégiques telles que les chaussées qui relient à travers le Caucase Tiflis au Kouban, et Novorossik à Soukoum, le long de la mer Noire. Ils surent habilement exploiter les richesses énormes de Bakou, attirer à Batoum un trafic important, fonder quelques industries, développer le commerce. Mais on ne réussit jamais une œuvre sans amour ; le régime tsariste augmenta les richesses naturelles du pays, mais il n'arriva pas à en développer vraiment la culture. Le plus grand tort des tsars fut surtout de découper ce pays de vieille civilisation en simple juridiction administrative.

Pendant plus d'un siècle la Géorgie n'a été

ainsi qu'une simple province de l'empire russe et l'occident tout entier a oublié son histoire, son ethnographie et sa civilisation et même jusqu'à son ancienne indépendance. La russification que tentait le tsarisme aidait d'autre part à dérouter les voyageurs. Cette dénationalisation à laquelle travaillaient ouvertement les fonctionnaires n'a cependant pas réussi, elle n'a été qu'apparente ; elle fut de surface, transformant certains aspects extérieurs ; la forme seule subit quelque changement, le fond resta toujours le même. Les postes, télégraphes, téléphones, les chemins de fer, la police, l'administration en un mot, fut russe ; mais l'âme du peuple ne varia jamais, ne se fondit nullement dans le slavisme, et resta ce qu'elle fut toujours, essentiellement géorgienne. L'attitude des fonctionnaires venus de Pétersbourg fut souvent d'ailleurs un adjuvant pour la résistance sourde du peuple contre toute russification profonde. C'est ainsi qu'une fois le paysan reçut l'ordre de ne point planter la betterave à sucre, et cela sur la demande

d'un « clan » de gros propriétaires russes intéressés à n'avoir aucune concurrence,

La politique tsariste appliqua d'autre part une politique de division en opposant les Géorgiens aux Arméniens, et ceux-ci au Tatares, flattant les uns, excitant les autres, brouillant les cartes pour mieux dominer.

L'un des résultats de cette politique est d'avoir fait de la capitale de la Géorgie actuelle, Tiflis, une ville qui n'a aucune physionomie particulière, et qui est à la fois russe, tatare, arménienne, géorgienne ou juive suivant les quartiers que l'on traverse. Divisant pour régner, la Russie, n'avait pas voulu en effet qu'une race l'emportât sur l'autre dans la grande métropole caucasienne. De ce fait, dans la vallée ou elle repose au pied de collines dénudées, à cheval sur les deux rives de la Koura, Tiflis manque de caractère ; on se rend compte de suite, dès que le train vous a déposé à la gare et que votre premier regard enveloppe la cité tout entière, qu'elle n'a pas cette unité que donne une seule âme, et que des races

différentes l'habitent, opposées et hostiles. Le quartier russe où s'élèvent les édifices de l'administration, le palais de l'ancien gouverneur dont la grande salle des fêtes sert actuellement de Chambre des députés géorgienne, les cathédrales aux façades blanches, aux dômes bulbeux et dorés rappelle à s'y méprendre quelque aspect de Moscou ou de Kieff. La place d'Erivan, le boulevard Roustavéli ont l'aspect élégant et mondain de toutes les avenues ; dans les rues adjacentes qui sont parallèles et rectangulaires comme toutes celles des villes russes, les constructions sont basses, simples, avec des toits verts et des façades polycrômes, le tout est sans couleur artistique ni pittoresque, et c'est le style des maisons de fonctionnaires tsaristes. Les grandes bâtisses modernes où se trouvent toutes les banques et comptoirs importants de la ville sont la propriété des Arméniens qui représentent la classe riche et monopolisent presque tout le négoce. Dans les quartiers géorgiens, les rues et les maisons s'adaptent déjà davantage au climat et

au ciel de la Transcaucasie ; les rues sont étroites, les vérandas débordent sur la tête des passants et l'ombre si précieuse en cette contrée que l'été transforme en fournaise, y est ainsi intelligemment distribuée. Dans leur architecture du Caucase, les Russes au contraire comme dans le nord paraissent avoir eu peur de ne pas assez profiter de soleil ; ils ont bâti comme sous un climat hyperboréen et leurs constructions contrastent sous ce ciel oriental comme le ferait une mosquée ou un caravansérail sous la latitude de Petrograd.

Mais voici le quartier Tartare qui étranglé à l'endroit où les collines dominant la ville se resserrent au-dessus de la Koura, forme à lui seul le « bazar » de la ville, les ruelles sont plus étroites encore et c'est là le véritable Orient où la vie se déroule patriarcale et sans fièvre sous les voûtes fraîches des boutiques, des tavernes et des caves ou à l'intérieur de ces maisons musulmanes dont un esprit amoureux de tranquillité et de poésie a inspiré l'architecture. Cette partie de la ville fut la seule qui en 1795 fut épargnée, lorsque

le shah de Pe Aga Mohammed Klan ravagea le pays ; aussi est-ce la plus curieuse et la plus pittoresque, bien que de toutes les splendeurs décrites par Chardin qui traversa le pays au XVII[e] siècle. il n'en reste rien, palais royaux, églises, tout ayant été submergé par le flot ininterrompu des invasions. Seule une vieille cathédrale géorgienne, sanctuaire vénéré dans tout le pays, l'Eglise de Sion existe encore et charme le regard par une des plus pures architectures religieuses qui soient ; maintes fois détruite, elle fut toujours reconstruite, perpétuant ainsi à travers les siècles, dans tout le pays, les traditions chrétiennes [1].

1. La Géorgie fut convertie au christianisme au commencement du IV[e] siècle. Même dans les endroits où l'islamisme fut imposé, elle est riche en monuments historiques chrétiens ; le nombre d'églises et de ruines des monastères et des chapelles témoigne d'une foi ardente. L'architecture de ces églises, qui datent des VII[e], IX[e] et XI[e] siècles, atteste l'influence byzantine ; la même inspiration est visible dans les fresques et décorations des églises qu'on a pu sauver de la barbarie jalouse du clergé russe orthodoxe. La jeunesse géorgienne était envoyée à Byzance ou à Athènes ; des pèlerinages étaient faits à Jérusalem, où plus de dix monastères géorgiens furent créés. Il y avait des monastères géorgiens même

La ville tatare a conservé sa physionomie particulière que le modernisme n'a pas encore adulturé. Le tramway n'y pénètre pas encore et la camelote européenne ne l'a pas encore envahie. Sous la lumière crue qui incendie les façades et rend l'ombre elle-même claire et chaude, c'est le grouillement pittoresque d'une foule venue de tous les coins de l'Orient. Le Mongol aux pommettes saillantes, aux yeux bridés y coudoie le Persan au teint de brique, le Turc en fez et en turban, les montagnards du Daghestan à la veste brodée ; soixante races du Caucase seulement, s'y rencontrent en une confusion pleine de vie et de contraste, et soixante dialectes y résonnent, tous plus rébarbatifs les uns que les autres, comme si

au Sinaï et dans les Balkans : celui du mont Athos en est un des plus riches et des plus fameux.

Peuple toujours guerrier, les Géorgiens ne se contentèrent pas de fonder des établissements religieux, mais prirent une part très active dans la lutte contre les musulmans. Tels furent leurs succès et le respect des musulmans, qu'au xe siècle ils furent les seuls à avoir le droit d'entrer à Jérusalem avec leur drapeau national déployé.

la tour de Babel n'avait été autre que le fameux Elbrouz lui-même [1].

Tout ce que l'art de l'Asie produit encore de primitif et de somptueux à la fois, se trouve là entassé dans ces boutiques délabrées, où toute fièvre de négoce semble néanmoins absente. Car le marchand généralement drapé dans une longue robe persane et enturbanné, est assis béatement, sur quelque natte, les jambes repliées et, comme dédaigneux de toute vente, boit un café ou fume son chibouque... Mais que de merveilles... Je ne parle pas de ces anciennes armes damasquinées forgées par les Lesghiens, ni de ces nielles qui ornent comme une fioriture légère les manches des poignards, ni même de ces poteries aux teintes bleuâtres qui sort cependant des fours primitifs des montagnards !...

1. Un philologue géorgien m'a donné la liste suivante de vingt-cinq mots, employés dans le Caucase appartenant chacun à un dialecte différent et signifiant tous le mot *pain* :

Led, ghan, ghani, magalu, deat, tut, tulut, capa, sum, fu, xov, tinej, juni, ul, fu, picha, xoni, bénik, sago, galup, aca, puri (géorgien) Knobali, giara, dian.

et cependant tout vous attire et tout vous sollicite... Mais voilà des tapis de Perse ou du Turkestan, les derniers que le bolchevisme a laissés traverser la Caspienne et que peut-être les femmes ne fabriquent plus maintenant dans l'incertitude de la vente ou le manque de matière première. Des « Boukhara » aux couleurs mourantes, des « Téké » aux tons mordorés et automnaux, des soies légères comme des vapeurs, des broderies aussi délicates que des fleurs elles-mêmes... Tout ce que l'imagination d'un artiste peut rêver est là, contenu souvent contre les deux parois brulantes d'une masure.

Le vieux marchand s'est cependant levé et la discussion commence, à l'orientale ; car le prix demandé est toujours trois fois celui de la chose désirée. Et c'est alors qu'il faut savoir ruser, parlementer, feindre, se méfier, et surtout s'armer de patience. N'allez surtout pas dire que ce « Boukhara » vous plaît, que ce « Persan » est beau, vous ne l'obtiendriez plus à des prix raisonnables ; mais faites savamment remarquer, en prenant un ton

docte, que la couleur a déteint, que la trame est usée, que le dessin est vulgaire... Puis faites semblant de ne plus tenir à votre tapis... Après une ou deux heures d'attente, le vieux persan qui cependant avait l'air au début de ne pas vouloir rabattre d'un liard, vous donnera le tout à bon prix.

On sait que plus un tapis persan est vieux, plus il est apprécié ; car d'abord, il a ainsi prouvé par son âge même qu'il est de facture supérieure et que les couleurs ne viennent pas des bords du Rhin, mais sont naturelles. Il prend d'ailleurs avec le temps des tons mordorés, tendres, chatoyants, des nuances plus douces et moins criardes que neuf, il ne possède pas. Aussi voit-on souvent à Tiflis de superbes tapis étendus à même la rue, devant les boutiques, de manière que les passants eux-mêmes par leur va-et-vient leur donne la qualité voulue, en faisant comme l'on dit « dégorger » la couleur.

J'ai visité à Tiflis le musée d'art transcaucasien créé par les Russes et dirigé maintenant par un savant letton, élève de l'école

des Beaux-Arts de Paris et grand connaisseur dans ce domaine complexe et difficile des tapis d'Orient. Il a passé lui-même des années entières dans le Daghestan, en Arménie et dans le Turkestan pour relever les stylisations les plus typiques et originales et possède ainsi une collection unique au monde. Le dessin d'un tapis appartient souvent à un seul village où même à une seule famille ; il se transmet ainsi de mère en fille et ce qu'il y a de plus curieux, souvent de mémoire. Ce ne sont donc pas des artistes qui en ont imaginé la forme et la couleur ; c'est le peuple lui-même. L'art a jailli instinctivement des doigts de ces femmes de pâtres et de bergers ; et l'on peut dire aussi du cœur, car autrefois les familles ne travaillaient que pour elles-mêmes, pour leur intérieur et ce n'est que récemment en somme que les tapis sont devenus un article de commerce et d'exportation. Plus on s'enfonce dans le cœur de l'Asie, plus la stylisation devient naïve et primitive ; des chameaux, des dragons, le tout quelque peu fantasmagorique apparaissent

alors. L'art devient plus enfantin, plus réaliste aussi mais toujours attirant ; car l'effort vers la beauté chez ces peuplades primitives, perdues dans le désert du Thibet et de Mongolie, a quelque chose de touchant. Mais comment prépare-t-on ces couleurs que ni le temps ni l'usure n'arrivent à effacer et que nos chimistes ne parviennent même pas à imiter dans leur force et leur mordant ? De la façon la plus simple du monde, avec des décoctions de fleurs et plantes spéciales de cônes de pin, de racines, brou de noix, et certaines espèces de terre ; l'indigo et la garance servent à faire le bleu et le rouge, l'écorce de pommier donne un jaune délicieux, le brou de noix un vert mordoré tandis que un gris argenté est tiré de la terre même ; toutes les nuances voulues sont en outre données par des mélanges connus et c'est de cette façon primitive que l'on obtient les tons les plus beaux, avec les dégradations les plus imperceptibles, donnant le rose tendre, les bleus nacrés les verts bronze et émeraudes, tous les chatoiements des rubis, des perles et des amé-

thystes et toutes les teintes opalines des dieux d'Orient. Quant à sa fabrication elle-même elle est également des plus simples. Sur un métier où la trame est tendue les doigts des femmes nouent l'un après l'autre, entre les mailles, les bouts de laine coloriés ; et le tapis s'achève ainsi, le plus souvent de mémoire comme je l'ai dit, sans qu'il soit besoin d'un modèle. Les Allemands avaient avant la guerre, mécanisé la chose et dans une fabrique installée à Tabriz, en Perse, le nombre des nœuds de chaque couleur était dicté successivement à haute voix... Mais le résultat ne fut jamais celui donné par la seule inspiration créatrice des pauvres femmes elles-mêmes, incultes et artistes à la fois. C'est dans le même quartier tatare et en-dessous des anciennes fortifications qui le dominent que se trouvent les fameux bains d'eaux thermales de Tiflis. Le nom même de la ville vient du géorgien « Tbili » qui signifie chaud. A ce sujet, Dumas, dans son *Voyage au Caucase*, fait une curieuse dissertation sur l'analogie euphonique qu'ont les noms de

certaines villes célèbres par leurs eaux thermales. « L'antiquité, écrit-il, avait en Numidie la cité de *Tibilis*, comme par ses bains ; aujourd'hui la Bohême *Tœplitz* et la Géorgie *Tiflis* ». Et j'y songe, le latin n'a-t-il pas *tepidus* qui nous a donné *tiède* ? Ne dit-on pas *topli*, en russe, pour chaud. Et ce mot grec *thermos* n'a-t-il pas avec tous ces noms une certaine ressemblance ? Et toutes ces analogies ne prouvent-elles pas que les premiers balbutiements de l'humanité furent partout les mêmes ?

Bref grâce à l'amabilité du prince Orbéliani qui jusqu'à la révolution était propriétaire d'une partie des sources thermales, qui les a données ensuite à son pays, faisant ainsi preuve du plus large patriotisme j'ai pu, comme Dumas, prendre à Tiflis mon bain persan. Le fils même du prince, un beau jeune homme de vingt ans, et qui par sa mère, est le descendant des anciens rois du pays, est devenu d'ailleurs, après la dotation de son père, fonctionnaire de la république en dirigeant lui-même l'exploitation des

bains. Après avoir longé un couloir carrelé de faïences multicolores, je fus introduit dans « l'appartement » qui m'était destiné ; deux chambres le composent, l'une où l'on se déshabille, où l'on se fait masser, savonner, l'autre qui est toute blanche d'un revêtement de marbre poli, avec deux fenêtres mauresques, entre lesquelles, dans le sol même, une grande fontaine carrée, toute de marbre également et recevant l'eau chaude par un jet sorti de la muraille même, vous attend. La température est telle dans cette seconde salle que la vapeur la remplit comme d'un léger nuage et que le marbre lui-même suinte de mille goutelettes. Les poumons restent quelques instants suffoqués par cette chaleur aussi étouffante que celle du ventre d'une chaudière et si le jeune masseur qui m'accompagne n'avait de lui-même plongé ses pieds dans la cuve presque bouillonnante, jamais je n'aurais osé me risquer dans cette fournaise. Car certaines sources ont jusqu'à soixante degrés et quelques-unes ne peuvent être supportées que dans leur vapeur, le bai-

gneur rhumatisant — car ceux-là ont le courage de s'y risquer — étant maintenu par quatre coins. Dumas raconte à cette occasion une aventure macabre que les gens de Tiflis rapportent, de nos jours encore, comme une trouvaille de sa fertile imagination. La voici telle que le grand romancier nous la raconte : « Un archevêque périt, cette année, dans un de ces bains, d'une façon fort malheureuse. Sa pudeur ne lui avait pas permis de confier aux hommes habitués à cet exercice les quatre coins du drap sur lequel il prenait son bain. Il leur avait substitué quatre diacres. Un des diacres eut la maladresse ou la distraction de lâcher le coin qui lui était confié. Sa grandeur glissa sur la pente et tomba dans la cuve bouillante ».

« Les quatre diacres jetèrent de grands cris, essayèrent de rattraper le noyé et se brûlèrent les doigts en essayant. Ils crièrent plus fort : les hommes du bain accoururent. Plus aguerris aux brûlures, ceux-ci parvinrent à tirer monseigneur de sa cuve. Mais il était trop tard : monseigneur était cuit ».

Si je ne fus pas cuit comme monseigneur, c'est que d'abord l'on n'avait mis à ma disposition qu'une source de 45 seulement ! et que je ne fis dans la cuve qu'un passage rapide sous l'aspersion du jet brûlant.

A côté des bains, l'une des curiosités de Tiflis sont les dîners géorgiens, cela d'abord parce que l'hospitalité dans tout le pays a quelque chose de sacré et qu'elle a inventé dans ses manifestations une foule de formules fort curieuses et qu'ensuite, elle est d'une largesse et d'une générosité telle que tous les voyageurs qui ont traversé le Caucase ont pu lui faire avec raison un renom mondial. Car elle n'est qu'une succession de bons procédés qui, dans les repas, va depuis une variété et une abondance plantureuse de mets, jusqu'à une quantité de bouteilles qui vous prouvent de suite que nous sommes dans le pays de la vigne par excellence[1]. Car on l'y trouve même à l'état sauvage, jusqu'à une altitude de plus

1. Sainte-Nine qui prêcha le christianisme dans le pays fit, dit-on, une croix avec deux ceps de vigne qu'elle attacha avec ses cheveux.

de mille mètres et d'ailleurs l'Ararat, où débarqua Noé ce patron des buveurs de tous les pays n'est pas loin et la tombe même du vénérable patriarche se trouve, paraît-il, ainsi que le veut la légende, tout près de la frontière d'Arménie [1].

Pendant mon séjour, mes amis géorgiens m'ont fait à plusieurs reprises l'honneur de m'inviter à ces plantureux dîners. Nous nous réunissions généralement au « Chimerion » à dix heures du soir ; car sur cette terre de la bonne chère et de la joie, le repas est considéré comme une cérémonie à laquelle l'homme doit se donner tout entier et qui dans ce but est toujours placée à un moment de la journée où l'on sait que rien ne viendra l'interrompre. Car le Géorgien — celui de la ville

1. La viticulture occupe une place importante en Géorgie. On y compte 111,000 vignobles, couvrant une superficie totale de 65,000 hectares environ. La production annuelle du vin atteint près de un million et demi d'hectolitres. Il existe en Géorgie une quarantaine d'espèces de vignes spéciales à ce pays. Le vin géorgien est très apprécié sur les marchés russes et certaines qualités riches en tanin et en matières colorantes étaient exportées en France avant la guerre.

s'entend — travaille toujours d'un trait, de neuf heures du matin à trois heures de l'après-midi, puis déjeune ensuite jusqu'à cinq, fait la sieste, se promène et dîne de dix à minuit. Et cette règle est à ce point fixée et traditionnelle que si vous vous présentez à midi où à huit heures le soir, à la salle à manger d'un hôtel ou d'un restaurant tiflissois, Géorgiens et Géorgiennes vous riront au nez !

Le « Chimerion » est l'un des restaurants les mieux achalandés de Tiflis républicaine. Dans une salle curieusement décorée, comme en un signe des temps, de peintures futuristes et située comme toutes les auberges de Tiflis dans les caves même des constructions, nous nous retrouvions souvent autour d'une table servie à la géorgienne! Poissons roses, poissons dorés, œufs caviardés, agneau en brochettes, bouillon à la crème aigre, volailles rôties, viandes saignantes, jambon, fromage suisse valant le meilleur Emmenthal, le tout garni à la mode du pays, d'herbes odoriférantes d'estragon, de ciboules, de cerfeuil et autres qui mangées crues relevaient très

agréablement les plats... il fallait goûter de tout... pour ne point déplaire à mes hôtes. Il y avait là le prince Orbéliani jadis l'un des plus grands propriétaires du Caucase et maintenant fonctionnaire de la république et parlant français comme jadis l'ambassadeur d'Iracli; M. Tchenkeli, l'un des plus habiles hommes d'État du Caucase, celui qui en 1918, à Batoum et Trébizonde représenta avec succès son pays devant les diplomates du sultan. M. Charachidzé, directeur du journal *Borba* et qui sous le tsarisme luttait déjà pour l'indépendance de son pays. Il habita longtemps Genève où il connut Lénine; et c'est lui qui me contait au sujet de ce dernier l'anecdote suivante. Lorsque les révolutionnaires étrangers habitant la Suisse accompagnèrent Lénine à la gare où le fameux train plombé devait le conduire en Russie, à travers l'Allemagne, l'un d'eux lui demanda, sur le quai même : « N'êtes-vous pas humilié de partir par un train plombé ? » Le futur tzar rouge lui répondit alors farouchement : « J'irais par l'enfer, s'il le faut, pour me rendre en Rus-

sie... car je me rends compte que là-bas, ils ne savent pas encore ce que c'est qu'une révolution! » Il est vrai qu'il se chargea depuis de le leur apprendre.

« Quand trois Géorgiens sont ensemble, ils ne s'ennuient jamais » dit un proverbe du Caucase. Et j'ajoute qu'ils n'ennuient point leurs hôtes. Il est vrai que le vin de Kakhétie qui est un crû qui vaut le meilleur Bordeaux et que se disputaient jadis tous les grands seigneurs russes, contribue toujours pour une large part à cette bonne humeur, charmante, communicatrice que l'on témoigne à l'étranger. Non point que les libations prolongées soient pour le Géorgien le moyen artificiel d'une gaîté factice; c'est chez eux une tradition par laquelle ils veulent honorer leurs hôtes et qui du reste est sans danger aucun, ce vin n'ayant nullement les effets des crûs occidentaux. Il réchauffe, chatouille, vous berce, vous émeut doucement... mais il ne grise point; et l'on sort toujours d'un dîner géorgien, de quelque façon qu'on l'ait arrosé, la tête ferme et saine.

Dans son *Voyage au Caucase*, Dumas donne au sujet des libations géorgiennes de curieux détails auxquels je renvoie le lecteur curieux de telles coutumes[1]. Le grand romancier lui-même sortit d'ailleurs victorieux d'une joute bacchique à laquelle l'avaient invité quelques jeunes Géorgiens, et un certificat constatant ses capacités « non pas intellectuelles mais métriques » lui fut délivré.

Quoiqu'il en soit dans toutes les manifestations géorgiennes le vin joue le rôle principal. Dès votre arrivée à Tiflis d'ailleurs, vous remarquez que la ville se ressent du voisinage des riches vignobles que nourrit la terre caucasienne; dès que vous y pénétrez, une odeur piquante de vin monte des caves que possède chaque maison. Jetez d'ailleurs un coup d'œil dans les vieilles auberges que fréquente le peu-

1. Un Géorgien tient toujours à grand honneur d'être cité comme un buveur de première force. Dumas raconte à ce sujet le trait suivant : Lorsque l'empereur Nicolas vint au Caucase, le comte Voronzof lui présenta le prince Eristof en lui disant : « Sire, j'ai l'honneur de vous présenter le premier ivrogne de toute la Géorgie ». Le prince s'inclina modestement, ajoute Dumas, mais plein de satisfaction ».

ple; vous y verrez toute une ménagerie d'un nouveau genre à chevreaux, biques, moutons, veaux même sont là, comme à l'étal, sur le dos, jambes braquées en l'air, la panse enflée à crever. Ce sont des rangées entières d'outres, les tonneaux du Caucase; un robinet au bout de la patte, et voilà le guichet! Dans les vignobles mêmes, le vin est conservé par contre dans de larges amphores, hautes de deux mètres et enfouies dans le sol; une bonde cachetée et portant la date de l'année en scelle le col. Dans nul pays d'ailleurs, si ce n'est en France, l'amour des choses de la vigne n'atteint un tel degré; à Elisabetpol par exemple, en plein pays tatare, la viticulture se fait d'après les meilleurs procédés connus, et ce sont des pressoirs électriques qui macèrent les grappes. Le vin lui-même est cependant apprêté autrement qu'en Occident. La vendange fermente longuement dans les cuves avant le pressurage, ce qui donne au « blanc » comme au « rouge » une grande abondance de tannin, en même temps qu'un goût et un coloris tout spécial; vin en tout cas riche,

généreux et que se disputaient jadis tous les connaisseurs de Russie. Dans les fêtes, le vin se boit par ordre, et le nombre de la variété des récipients à boire dont les convives se servent en ces occasions forment un musée fort curieux : cornes de buffles, de béliers, de mouflons, coupes en argile, pots à formes fantaisistes et souvent ironiques et dont le maniement exige une habileté toute particulière, brocs en étain, calebasses, soit des courges desséchées avec décoration d'argent, les louches même, des vases à libations semblables, paraît-il, à ceux retrouvés dans les fouilles de Crète ! Et jamais tous ces ustensiles bacchiques ne furent plus en honneur au Caucase, qu'en ces temps-ci ; car les montagnards géorgiens aiment à fêter leurs nouvelles libertés par de généreuses libations. Et vrai, s'il veut vaincre, le « prohibitionnisme » à l'américaine, aura, comme chez nous, fort à faire sur la terre géorgienne.

Dans toutes les fêtes, une sorte de président de cérémonie appelé le *Tolumbaschi* dirige le rite tout en portant des toasts, et en s'efforçant

d'amuser la société; il suscite des discours, fait des lazzis, provoque les rires. Le premier toast est toujours porté en l'honneur de l'hôte le plus âgé et sitôt qu'il est terminé chacun s'écrie *Mrawal dschamir* : Longue vie ! Des chants bacchiques souvent moyenâgeux sont entonnés par l'assemblée et s'il s'agit de baptêmes, de mariages l'on ne craint pas de prolonger les fêtes quelques jours et nuits de suite. Dans ce cas, et s'il s'agit d'une famille riche et respectée, il n'est pas rare que trois à quatre cents personnes se réunissent; c'est alors une vraie Kermesse flamande où l'on égorge bœufs et moutons, où le vin coule à flots. Et la joie géorgienne n'est pas muette: les chants succèdent aux danses et les danses aux chants. Et tout cela est d'un autre âge, comme si notre civilisation fiévreuse et si absorbante dans ses exigences de travail et d'argent n'avait point eu de prise sur ce peuple.

La danse nationale s'appelle *Lekuri* et ressemble à certaines danses suisses, les montferrines, et pyrénéennes, si j'en crois une des-

cription qu'a fait Loti dans *Ramuntcho* ; danses des montagnes où les planchers sont rares et où souvent la nature du terrain empêche que les couples s'enlacent. Le danseur se tient en face de sa dame ; ils ne se touchent point, mais leurs mouvements, sont néanmoins merveilleusement harmonisés, ils avancent et reculent l'un l'autre en cadence, comme s'ils se fuyaient et se recherchaient tour à tour.

Les spectateurs participent eux-mêmes à ce jeu en soulignant la cadence des tambourins et des violons par des cris et des claquements de mains ; j'ai vu déjà des scènes semblables chez les Cosaques de l'Ukraine : c'est spontané, vif, rhytmé et n'a rien de la sensualité des valses allemandes ou des pas canailles des danses sud-américaines.

Telles sont les fêtes et les jeux auxquels la guerre et la révolution avaient mis sourdine, mais que la paix et la nouvelle indépendance ont restauré avec plus de verve et de brio que jamais.

L'on me citait un jour ces définitions d'un voyageur traversant le pays sous le tsarisme :

Géorgie, joyeuse esclave que sa servitude ne peut assombrir, Russie, sombre souveraine que sa grandeur ne peut égayer... La Géorgie aujourd'hui est un homme libre et s'ajoutant à la gaieté et à l'espérance qui ne l'abandonnèrent jamais sous le joug étranger, l'accent de la liberté est maintenant dans toutes les bouches et le bonheur sur toutes les physionomies.

D'ailleurs pour mieux comprendre ce peuple, scrutons-en d'abord l'apparence extérieure : le type géorgien est de haute stature, bien charpenté, large d'épaules, à la peau brune, aux traits réguliers, aux yeux noirs et vifs d'Orientaux. Dans son costume national, vêtu de son grand manteau brun ou noir que parent seuls les gaînes de cartouches et le poignard, de son bonnet monumental et de ses bottes fines et souples, il a toujours fort grand air. En fait il est aristocrate jusqu'au bout des ongles et l'on sent de suite en lui le fils de générations, de vieille culture. J'ai dit sa gaîté naturelle et spontanée qu'une longue servitude n'a jamais étouffée, son goût inné de la joie

extérieure et bruyante. Ce penchant traduit aussi un fonds d'insouciance et de légèreté; mais quelle que soit sa vivacité naturelle et son amour du plaisir, le Géorgien ne dépassera point les bornes de la bienséance; il sait être réservé et ne se départira en aucun cas de sa dignité. Jamais par exemple il n'a flatté, adulé, ses conquérants ; à quelques rares exceptions près, il est toujours resté à part des Russes, et n'a accueilli les soldats allemands et anglais qu'avec une froideur marquée. Sa nature vive et enjouée, sa sensualité le portent tout naturellemeut vers la musique, son art préféré ; et comme tous les peuples du midi, il est parfois grand causeur, orateur brillant. Tous les grands chefs socialistes de la Douma étaient géorgiens et chacun d'eux eut sur leur parti et même sur l'assemblée, du fait de leur éloquence naturelle, un ascendant considérable. Je n'ai qu'à citer Tcheidzé, Tseretelli, ce dernier surtout, que le *Novoïe Wremia* lui-même qualifia un jour, à la suite d'un duel oratoire avec Stolypine, de « tigre » de la tribune. J'ai pu moi-même à la Chambre

des députés géorgiens constater ce don inné de la parole. Cette facilité se retrouve dans la conversation où parfois, si leur imagination est dans le bon vent, ils sont inépuisables. Tiflis est dans ce sens sous le méridien de Marseille; le Géorgien comme le Provençal aime la fable, le lyrisme, et son imagination qu'active le soleil du Caucase, aussi chaud que celui de Tarascon, se plaît dans la fantaisie et l'énorme. Non pas qu'ils aient la moindre propension vers le mensonge; l'on a dit d'eux au contraire qu'ils sont certainement les moins faux des Orientaux et que dans ce sens toute comparaison avec les Levantins, Juifs et Arméniens est à leur avantage. Mais où ils se distinguent le plus de ces derniers c'est dans le désintéressement; ils n'ont pas cet amour de l'argent, cette âpreté au gain, qui vicient le caractère des peuples de tout le Proche-Orient; seuls les Turcs et les Géorgiens échappent en ces contrées au culte du veau d'or. On dit du marchand turc que dans la peur de tromper sa clientèle il met toujours dans la balance un peu plus du poids de la

denrée que son client lui achète; et j'ai remarqué que bien souvent, le Géorgien, dans les affaires d'argent a des scrupules semblables. Cependant portés, comme ils le sont à une vie facile, sans souci ni tracas, ils confinent à une prodigalité excessive ; à tel point que l'on peut dire que s'il y a eu autrefois de riches Géorgiens, il n'y en a plus aujourd'hui.

Une autre cause de cet appauvrissement fut aussi la domination tsariste elle-même qui draina le plus clair des revenus dans la poche des fonctionnaires et dans les caisses russes ; et d'autre part de nombreux Arméniens ont réussi autant par leur souci du gain que par leur habileté commerciale à amasser en Géorgie même les fortunes que les indigènes laissaient glisser entre leurs doigts. Les richesses des uns ont passé ainsi peu à peu dans les mains des autres; car on ne peut être impunément large, prodigue et généreux, à côté de voisins qui manifestent des vertus toutes contraires.

La noblesse géorgienne a été surtout pendant toute la domination russe d'une prodi-

galité qui l'a presque complètement ruinée ; ne pouvant que difficilement arriver aux grands emplois de l'administration, ces nobles s'occupaient de leurs terres qui cependant ne produisaient pas assez pour maintenir leur train de maison. D'ailleurs dans le pays même leur paresse était devenue proverbiale ; mais on peut en grande partie l'attribuer moins à un défaut de leur caractère qu'à la sujétion même où se trouvait leur pays et qui mettait plus d'une entrave à leur activité. Aussi bien ont-ils été les premiers à se rallier au nouveau régime et même à faire abandon de leurs derniers privilèges ainsi que des plus importants débris de leurs patrimoines en faveur de la nouvelle république. Cette noblesse géorgienne est d'ailleurs d'une essence toute spéciale, inconnue en Europe; elle ne touche de près ni au « junker » allemand, ni au « lord » anglais, ni au « grand » d'Espagne. Aucun esprit de caste ne l'anime et le titre de prince que porte chacun de ces nobles n'est nullement synonyme de vanité et de suffisance. Ce titre est d'ailleurs la traduction tout arbi-

traire du mot slave *Kniaz*[1] que les Russes conférèrent lors de l'incorporation de la Géorgie à leur empire, à tous ceux qui non seulement appartenaient à la haute ou basse noblesse, mais avaient une fonction d'État. Pour la plupart donc, le terme de *Kniaz* correspond plutôt à celui de « notables ». Quoi qu'il en soit, jamais aristocratie n'a été et n'est aussi démocratique ; il y a des princes qui gagnent leur vie comme cochers et je pense ici au prince Mesitchvili, ancien colonel dans l'armée russe, et qui ruiné par la révolution se tient chaque matin avec sa propre voiture dans le quartier des légations. Monte-t-on dans son fiacre, il s'incline comme un gentilhomme, vous demande en excellent français le but de votre course et celle-ci terminée et payée, vous remercie encore avec une politesse charmante. Un autre noble, le jeune prince Vatchnadzé étudiant à l'université exerce égale-

1. Au sujet de ce nom, M. Léger, le célèbre slavophile remarque quelque part que chez les Slaves, race essentiellement anarchique, tous les mots qui désignent l'autorité sont d'origine étrangère. *Kral*, roi, vient de l'Allemand *Karl ; Kniaz*, prince, de *Koenig*, *tsar* de *César*.

ment entre ses cours et pour payer ceux-ci, le même métier. Bref aucun de ces princes ne croit déroger à son rang ou manquer de dignité en remplissant les travaux les plus humbles. Je vous ai déjà parlé du jeune prince Orbéliani descendant de la famille royale du pays et dirigeant à Tiflis un établissement de bains publics. Autre détail. Un Français de mes amis s'étant rendu un jour au Kakhetie, rencontra le long d'un vignoble, un homme mis à la mode du pays et qui s'en allait tout simplement la pioche en main rechercher si le phylloxéra avait atteint son clos. Le même soir, mon ami aperçut le même vigneron, habillé en dandy géorgien et dansant avec une grâce parfaite dans un bal villageois. Il s'enquit de son nom : c'était un prince des plus connus, et riche propriétaire de la région.

Et voici une anecdote personnelle qui caractérise bien cette noblesse plus amoureuse des plaisirs que du gain et qui dans la pauvreté même cherche encore à être généreuse. J'avais fait la connaissance au « Chimérion » d'un prince, colonel, qui à la géorgienne m'in-

vita sur le champ à dîner. Je n'acceptai qu'à condition qu'il fut à son tour, mon hôte, le soir suivant. Il fut exact au rendez-vous, me laissa présider à notre petit festin ; mais quand j'appelai le garçon... l'addition était déjà réglée ! A quelques jours de là, l'ayant rencontré par hasard je voulus l'entraîner à dîner avec moi. Il refusa quelque peu gêné et confus, prétextant un empêchement. Je ne m'expliquais pas sa conduite et ne la compris pas davantage lorsque une heure plus tard je le vis apparaître au restaurant où je comptais d'abord l'emmener. Il avait retrouvé toute sa liberté d'esprit, sa gaîté et la soirée fut charmante. Mais, par le même tour de passe-passe que précédemment... le tout était déjà payé lorsque je voulus allonger mes billets. Comme je le sus plus tard, mon amphytrion obstiné ne m'avait quitté que pour aller chercher l'argent qu'il n'avait pas sur lui au moment de notre rencontre.

Cette noblesse chez laquelle vit encore, à maints égards, le féodal est cependant très cultivée ; chez elle, comme chez les bourgeois,

le goût de l'étude est très développé et ce besoin d'intellectualité a rapproché ces princes dont plusieurs ont été des écrivains remarquables, tels les princes Eristhavi, Tchavtchavadzé, Tsereteli, de ces avocats docteurs et professeurs issus de la classe bourgeoise et qui ont fait leurs études dans les milieux universitaires de France, d'Allemagne ou de Suisse. Sous la domination russe, déjà ils vivaient côte à côte, désireux de maintenir à tout prix cette culture géorgienne qui ne pouvait cependant s'épanouir dans la servitude, mais attendait son heure. L'indépendance a resserré leur union à tel point qu'aucune barrière n'existe entre eux, ni ne les sépare du peuple. Car le jour où la liberté a été proclamée, il y a eu fusion de tous les cœurs autour de l'idée nationale.

Dans le peuple lui-même il faut distinguer entre les Géorgiens Orientaux et Occidentaux, entre les populations vivant le long de la mer Noire, dans la plaine du Rion et sur les flancs du Caucase et celles qui se trouvent à l'est depuis Tiflis, dans le sommet du triangle que

forme le pays. Les Géorgiens occidentaux sont plus vifs d'esprit, plus travailleurs et commerçants, que leurs compatriotes de la région opposée où l'Asie a mis davantage son cachet et où les paysans, toujours en contact avec les Tatares et les peuplades musulmanes du Caucase sont restés plus fatalistes, plus rêveurs et nonchalants, en un mot plus orientaux.

Aussi bien selon que le pays est orienté vers la mer Noire et la Caspienne, d'autres qualités, d'autres vertus et aussi d'autres défauts se manifestent tour à tour. En Mongolie et en Iméréthie par exemple, qui sont des cantons ou provinces de la Géorgie occidentale et correspondent à d'anciens royaumes et principautés, les habitants bien plus expansifs, plus passionnés et plus aptes à tout travail, plus européens en un mot, sont aussi moins hospitaliers, moins simples et plus rusés que leurs concitoyens de la partie orientale. Leurs relations avec les ports du Pont-Euxin, avec Constantinople et l'Egée les ont davantage ouverts à la vie de négoce. Ils fournissent

aussi à la Géorgie la plupart de ses artisans; ce sont les paysans de l'Iméréthie qui à Tiflis par exemple, font presque seuls métier de forgerons, menuisiers, aubergistes, cuisiniers, barbiers. Beaux parleurs, habiles dialecticiens, très souples d'esprit, les habitants des provinces de l'Ouest donnent également les meilleurs acteurs des scènes de la capitale et tous les hommes politiques de la Géorgie, à quelques exceptions près, ainsi que la plupart des fonctionnaires viennent de Mingrélie, de la ville de Koutaïs entre autres qui est un peu le « Toulouse » du pays. Ces Géorgiens là s'expatrient volontiers, tandis que leurs frères de l'est restent attachés à la glèbe ; ces derniers sont aussi plus fidèles à leurs traditions ; leurs mœurs sont pures tandis que celles des Géorgiens de l'ouest sont en comparaison plus relâchées.

Mais il s'agit moins d'une légèreté ou d'une lascivité innées que d'un effet de l'ancienne domination turque. Du temps où les Ottomans régnaient en maîtres absolus sur le Pont-Euxin, les provinces géorgiennes baignées

par la mer Noire fournissaient de femmes les harems turcs. Grâce à leur beauté et à leur intelligence, ces Caucasiennes, étaient très recherchées. Le commerce se faisait en grand et souvent c'était le père lui-même qui vendait ses filles. Dans les harems d'ailleurs, elles jouèrent souvent un rôle considérable par l'ascendant qu'elles savaient prendre sur les pachas et les vizirs. Ce trafic existait encore à l'époque où Lamartine revenant de Syrie traversa Constantinople avant de rentrer en France. Revêtu d'un costume turc, l'auteur des *Méditations* put en effet, à Stamboul le 20 mai 1833 voir de près le marché d'esclaves, hommes et femmes. Voici le passage concernant nos Géorgiennes :

« Les dernières chambres que nous visitâmes étaient à demi-fermées, et on nous en disputa quelque temps l'entrée ; il n'y avait qu'une seule esclave dans chacune, sous la garde d'une femme. C'étaient de belles et jeunes Circassiennes nouvellement arrivées de leur pays. Elles étaient vêtues de blanc et avec une élégance et une coquetterie remar-

quables. Leurs beaux traits ne témoignaient ni chagrin ni étonnement, mais une dédaigneuse indifférence... Ces belles esclaves blanches de Géorgie ou de Circassie sont devenues extrêmement rares, depuis que les Grecques ne peuplent plus les sérails, et que la Russie a interdit le commerce des femmes... Cependant des courtiers de contrebande parviennent à en emmener de temps en temps des cargaisons. Le prix de ces belles créatures va jusqu'à douze ou vingt mille piastres (de trois à cinq mille francs), tandis que les esclaves noires d'une beauté ordinaire ne se vendent que cinq à six cents francs, et les plus belles mille à douze cents. Une de ces Géorgiennes était d'une beauté accomplie : les traits délicats et sensibles, l'œil doux et pensif, la peau d'une blancheur et d'un éclat admirables. Elle fut vendue sous nos yeux pour le harem d'un jeune pacha de Constantinople ».

Ces temps là naturellement ne sont plus. Dans cette Asie tempérée d'Europe qu'est le Caucase la raison aussi a fini par triompher.

Mais il est curieux de constater qu'aujourd'hui encore et je m'en rapporte ici au témoignage de l'Européen qui connaît le mieux la Géorgie, M. Arthur Leist, ce sont les femmes de la Mingrélie, de Grourie et d'Iméréthie qui de tous les pays sont les plus légères et les plus dissipées. Elles sont aussi les plus belles. Il est vrai que le renom de leur beauté a fini par créér des clichés souvent usés par les poètes et prosateurs en mal d'orientalisme. C'est ainsi que Gibbon et Byron qui ne les ont jamais vues les vantent à grand renfort de qualificatifs. Gibbon va jusqu'à les nommer *the model of beauty*. Le grand poète russe Lermontof parle également de leur charme et le célèbre voyageur français Chardin qui traversa la Géorgie en l'année 1672 est enthousiasmé par leur beauté, bien qu'il fasse toute réserve sur leurs vertus et les dénonce comme « fières, vaniteuses, cruelles et sans pudeur ». Michelet en écrit tout autant sur nombre de grandes dames de la Cour de Louis XIV, sans qu'il nous vienne à l'idée que les Françaises de nos jours aient pu hériter de

ces mêmes défauts. Il en est exactement de même des Géorgiennes dont la somme des vertus ne diffère guère, actuellement de celles que nous attribuons aux femmes européennes.

Ce qui caractérise le plus la Géorgienne c'est sa beauté en quelque sorte classique, c'est la régularité de ses traits, l'ovale parfait de son visage, son front étroit comme celui des Vénus antiques, ses grands yeux noirs, sa stature enfin fine élancée et souple qui contraste beaucoup avec l'empâtement des autres femmes de l'Orient [1]. Mais il est cu-

1. Je ne serais pas complet si je ne citais ici une légende — car c'en est une — qui veut que la nature ait exagéré les nez géorgiens. Il est vrai que par-ci, par là, en Iméréthie notamment, quelques nez s'accentuent, non dans la courbe hébraïque, mais dans la forme aquiline. Le type n'en est nullement défiguré ; et Dumas qui écrit que les Géorgiens ont des nez « comme on en a dans aucun pays du monde » n'a voulu que plaisanter. Car il intercale dans son récit une ode burlesque sur les nez géorgiens, du poète russe Marlinsky et où Rostand eut trouvé quelques traits nouveaux à ajouter à la tirade de Cyrano.

Dans son *Voyage au Caucase* le grand romancier est cependant plus sérieux qu'il ne l'est dans son *Voyage en Russie*. Dans ce dernier les énormités abondent ; c'est

rieux que ce type soit à peu près le seul dans tout le pays ; il semble que toutes les Géorgiennes ont été coulées dans le même moule, et vous pouvez être certain que si vous apercevez au sud du Caucase quelque femme dont l'apparence diffère de ma description, il s'agit alors de quelque Russe ou Arménienne.

Il est dommage cependant que les Géorgiennes ne portent point davantage les costumes de leurs ancêtres ; leurs toilettes modernes copiées sur les journaux de mode de Vienne ou de Paris banalisent quelque peu leur beauté et l'on voudrait les voir encore dans les atours nationaux, tels qu'on les aperçoit toujours dans les peintures murales des vieilles églises et qui ont un cachet tout oriental en évoquant le temps où les femmes vivaient encore en recluses. La robe est lon-

ainsi que l'imposant auteur des *Trois Mousquetaires* raconte qu'il s'est endormi à l'ombre d'un « Klukva »... qui est un arbuste de la hauteur d'un champignon. Autre part il rapporte qu'il a trouvé en Russie une race de chien qui s'appellent « *Sobaks* ». C'est tout comme si vous trouveriez en Angleterre des caniches qui s'appelleraient « *dogs* » ou en Allemagne des lévriers qui répondraient au nom de « *Hunde* ».

gue, lourde, peu faite pour la marche ; mais elle les drape majestueusement. Une pièce est des plus typiques ; c'est un petit bonnet rond, à fond plat, en soie claire et brodée et garnie de dentelles légères tombant à droite et à gauche sur les épaules.

Comme dans tout l'Orient les races ne se mélangent guère, le type géorgien est resté très pur [1] ; il s'est aussi maintenu physiquement à un niveau très élevé et le doit au goût du peuple pour l'action, à son amour pour le métier des armes et la culture corporelle. Ainsi quoique asiatiques les Géorgiens ont leurs « Sokols », où jeunes gens et jeunes filles, comme j'ai pu en juger moi-même font prouesses, à tel point que Prague même en a

1. Le peuple a remarquablement conservé son caractère ethnique. Elisée Reclus le grand géographe français écrit à ce propos :

« Les figurines que l'on a retrouvées dans les tombeaux représentent exactement le même type et le même mode de coiffure que ceux des habitants actuels de la contrée ; rien n'est changé à cet égard depuis deux mille années. Possesseurs de la contrée aux âges les plus reculés de l'homme, les Géorgiens ont réussi à maintenir, sinon leur indépendance, du moins leur cohésion ethnique et leurs dialectes de commune origine ».

« couronné » plusieurs. Une manifestation de ce genre s'est surtout gravée dans ma mémoire : sur la scène du grand théâtre de Tiflis une vingtaine de jeunes gens costumés en hoplites grecs, torses nus, lances et boucliers en mains et simulant en des jeux guerriers, l'attaque et la défense. J'ai rarement vu des spécimens d'humanité aussi remarquables dans leur force, leur souplesse, et leur agilité. On sentait là une jeunesse remarquablement équilibrée et la Géorgie pouvait en être d'autant plus fière qu'il ne s'agissait nullement de gymnastes professionels mais d'étudiants dont plusieurs étaient des plus doués en sciences et en mathématiques.

Le Géorgien a également un amour profond pour les chevaux et peut-être tient-il cette passion des Arabes qui dominèrent jadis le pays. En tout cas comme chez les Cosaques, le cheval joue un rôle considérable dans la vie géorgienne et Tiflis même, certains jours, retentit du bruit des cavalcades de paysans venant des environs pour participer à quelque fête. Les selles dont ils se ser-

vent sont creuses, profondes et fort commodes ainsi pour un pays montagneux comme la Géorgie. Les chevaux de la race du pays (Kabardan) sont généralement de grande taille, mais rivalisent de résistance avec les petites montures des Cosaques. Avec ce cheval du Caucase la Géorgie a pu former une excellente cavalerie que j'ai vu manœuvrer aux environs de Tiflis et qui laisse la meilleure impression. A cheval, le paysan géorgien disparaît souvent sous un long manteau noir rigide sans manches et qui protège non seulement le cavalier, mais la selle et une grande partie de la monture elle-même. Ce vêtement qui est en feutre mélangé de poils de chèvre s'appelle la *bourka* et le vrai Géorgien ne s'en sépare jamais, car au campement il peut s'en servir contre l'humidité et le froid et s'il pleut il n'a qu'à la disposer en tente sur le sol, et s'accroupir dessous.

Les difficultés que rencontrent un paysan géorgien pour cultiver son bien feront sourire l'agriculteur européen habitué à sa terre molle et grasse. Au sud du Caucase la ri-

chesse du sol est parfois telle que ce n'est que dans des conditions très onéreuses et difficiles que le labourage peut être effectué. Alors que dans la « terre noire » russe un seul cheval suffit à cette tâche, six paires de buffles sont nécessaires dans certains cas en Géorgie pour tirer dans le sol desséché la charrue d'acier très lourde, spéciale au pays. Aussi bien dans ces conditions s'ils veulent labourer leurs champs, les paysans géorgiens qui sont généralement pauvres, sont-ils obligés de s'entendre entre eux, de former même une sorte de société par actions. Ils doivent en effet pour retourner leurs terres disposer de six paires de buffles, d'une charrue, d'un soc, de deux chaînes très longues puisqu'elles doivent s'étendre d'un bout à l'autre de l'attelage, d'enfants qui aiguillonnent les bêtes, et les gardent.

Mais si le travail de la terre est souvent fort pénible en raison de la nature du climat, le caractère géorgien si jovial et si dédaigneux de toute neurasthénie sait le rendre malgré tout agréable. Leur bonne humeur

triomphe de toutes les difficultés et le moyen qu'ils emploient et qui remonte à la plus ancienne tradition consiste à accompagner leur besogne par un rythme approprié. A cet effet, ils entonnent pendant la moisson par exemple des chants spéciaux, qui marquent la cadence des faucheurs ou des autres travailleurs, facilitant ainsi leur besogne. Leur amour de la musique va jusqu'à s'en servir même pour aider l'évolution de certaines maladies ; nos médecins n'ont rien inventé et la thérapeutique musicale est essentiellement géorgienne. Leurs chants qui s'accompagnent d'instruments spéciaux comme le *Tchangouri*, sorte de guitare à quatre cordes sont plus gais que les mélodies orientales et même dans les funérailles tentent davantage à faire oublier la tristesse des assistants que de souligner ou d'augmenter leur douleur.

Depuis l'indépendance du pays, la musique tend à devenir l'art national par excellence ; sous la domination russe elle s'était quelque peu tue, oppressée, étouffée. Avec le réveil du peuple elle s'est affirmée d'une façon que

l'on ne peut qu'admirer. C'est ainsi que deux années ont suffi pour donner au répertoire du grand théâtre de Tiflis, qui n'en possédait jusqu'ici aucun, trois opéras géorgiens. J'ai assisté à l'un d'eux, *Absalon et Esther* de Z. Paliachwili. Une musique dont la mélodie et l'harmonie se sont directement inspirées aux sources populaires, souligne un thème naïf comme une légende et qui est un vieux conte géorgien. Elle est d'un coloris extrêmement original et les critiques européens pourraient en faire une étude fort curieuse. Le chant surtout est caractéristique ; parfois les sons au lieu de s'égrener, semblent passer insensiblement d'une note à l'autre ou bien se déroulent en vocalises tout orientales. Avec les chœurs cette notation musicale crée des effets étranges et inattendus à nos oreilles europeénnes.

A côté de la musique, la peinture et la sculpture géorgienne s'affirment maintenant à leur tour ; un salon a déjà réuni à Tiflis les premières œuvres et pour la première fois depuis un siècle, le génie national auquel on

doit d'admirables églises, des fresques superbes et des bas-reliefs ciselés de main de maître a de nouveau rayonné. Mais bien qu'artiste, le peuple géorgien est plutôt de nature positive et réaliste ; il n'a produit que très peu de penseurs et philosophes originaux. Son caractère même l'éloigne de l'abstraction, et surtout il n'est guère religieux. Dans ce pays de la joie, du chant et de la danse par excellence, les habitants sont restés très tièdes à l'égard de l'Eglise, ou mieux très païens. Certes ils ont une confiance très grande dans tous les dogmes et rites qu'ils accomplissent ponctuellement, mais leur foi ne dépasse pas cette scrupuleuse observance. Leurs rois eux-mêmes se sont plaints à maintes reprises du peu de piété de leurs sujets. Quoiqu'il en soit, il est certain que les Géorgiens ont conservé beaucoup d'usages du paganisme ; certains de leurs chants célèbrent encore le dieu Ormouz, l'ancienne idole du pays. Ils n'ont guère le culte des morts ; une pierre seule avec inscription sert de monument ; pas d'arbres, pas de fleurs, pas même

de garnitures. Les anciens rois eux-mêmes ainsi que je l'ai constaté à Mzkhet, l'ancienne capitale, n'ont d'autre tombe qu'une pierre scellée dans le parvis de la cathédrale ; aucune statue, aucune fresque ou bas-relief. Dans ce domaine les Géorgiens ne se sont pas écartés de la tradition orientale.

Et voici, pour être complet, le portrait moral qu'un roi géorgien a tracé de son peuple : « Il est brave, patient dans la fatigue, hardi à monter à cheval, leste et agile. Il est généreux et ne songe point à amasser, prodigue de son bien et de celui d'autrui, glorieux, aimant l'instruction. Les Géorgiens se soutiennent mutuellement ; ils aiment à se rappeler le bien et à le rendre ; ils changent facilement du bien au mal ; ils sont têtus, ambitieux, flatteurs, insolents ».

Ce portrait est encore juste. Et c'est avec toutes ces qualités et ces défauts que ce peuple s'est trouvé, en 1917, subitement libre du fait de la révolution russe. Ce ne fut pas sans peine toutefois qu'il put devant le monde entier affirmer ses droits que le premier gouver-

nement républicain de Pétrograd, celui de Kérensky, ne se décida à aucun moment de reconnaître. Cependant l'arrivée des bolchévistes au pouvoir autorisa la Géorgie à rompre franchement avec la Russie dont les armées, au même moment, se décomposaient elles-mêmes. Celle du front d'Asie-mineure reflua en grande masse vers le Caucase ; dans leur débandade, les soldats russes donnaient leurs fusils ou vendaient les canons pour cent roubles, pillaient les magasins de l'intendance et les villages. Un moment l'on crut que Tiflis elle-même allait être envahie par ces hordes ; l'état d'âme des fugitifs les détourna cependant de la ville. En effet leur désir de retourner au plus tôt en Russie et la peur des fatigues que représentait la traversée du Caucase les fit prendre d'assaut les trains se dirigeant sur Bakou et le Kouban. Les cheminots géorgiens jouèrent à cette occasion un rôle d'autant plus important que le moindre arrêt dans la circulation ferroviaire eût jeté la menace du pillage dans tout le pays. Les trains cependant fonctionnèrent

à souhait : ni la révolution, ni le danger de l'invasion turque, ni les fatigues, ni les menaces de milliers de soldats à la fois démoralisés et exaltés, n'empêchèrent les employés géorgiens de faire leur devoir. Et ce n'est pas trop de dire que ce petit groupe de fonctionnaires sauva le pays de l'invasion et de l'anarchie.

La résurrection nationale du pays à laquelle le peuple tout entier tint à participer dès le départ des Russes, se heurtait à de grandes difficultés. Il fallait réorganiser l'état et reconstruire tout l'édifice de la vie sociale; il fallait au moyen d'éléments nouveaux transformer tout l'ancien fonctionnarisme russe dans lequel il n'y avait qu'un seul employé géorgien, l'interprète ; il fallait asseoir les finances, créer un budget, donner la terre aux agriculteurs qui ne la possédaient pas, organiser la justice, constituer une armée nationale, établir enfin l'instruction publique sous une tout autre base que sous l'ancien régime.

L'un des premiers obstacles qu'il fallut surmonter provint du fait que sous le régime im-

périal la langue russe — bien que le peuple géorgien, le paysan entre autre, dans sa grande majorité ne la comprit point — avait été jusqu'ici exclusivement employée dans tous les services d'état. Pour cette raison le géorgien, supprimé pendant plus d'un siècle comme langue officielle, bannie des écoles et des tribunaux, en partie même des églises n'avait pu jusqu'en 1917, se développer à la hauteur des nécessités modernes. Cette langue est cependant l'une des plus anciennes du monde; beaucoup de ses mots se trouvent employés dans les inscriptions cunéiformes et M. Tchenkeli l'un des leaders géorgiens, me disait avoir pu comprendre grâce à sa langue les inscriptions assyriennes cunéiformes du British Muséum. C'est dire jusqu'à quel point elle s'est conservée dans ses formes anciennes. Cependant les influences extérieures ont été considérables ; l'ancienne langue persane par exemple a transmis au géorgien un grand nombre de mots administratifs. L'influence hellénique s'est fait surtout ressentir après les traductions en géorgien des livres

religieux. Les relations avec d'autres peuples de l'Orient et de l'Occident introduisirent d'autre part beaucoup de mots sanscrits, arabes, turcs ; finalement avec la domination russe et la propagation de la civilisation européenne au Caucase les Géorgiens assimilèrent à leur langue beaucoup de mots étrangers. Ce fait très compréhensible d'ailleurs dans un pays placé entre deux continents et qui fut le chemin naturel des invasions, n'empêche pas cette langue d'être complètement originale et même de rester comme le basque, en dehors de toute classification. Elle possède d'ailleurs des particularités des plus curieuses. Son alphabet compte trente-huit lettres ; l'article n'existe pas ; les substantifs n'ont aucun genre et le verbe se plie à d'infinies conjugaisons. Certaines expressions ont conservé un cachet tout à fait oriental. Le « bonjour » se traduit par « *Gagimardjos* », littéralement : « Je vous souhaite la victoire ». C'est le « banzai » japonais. « Je t'aime » s'exprime par « tu es un objet d'amour pour moi » ; et la Grèce, comme au temps de Platon et de Socrate, y est dési-

gnée sous le nom de « *Saberdznethi* » ou « Pays des Sages ». Il n'existe de cette langue qu'un seul dictionnaire russo-géorgien qui est maintenant une rareté bibliographique et dont les Allemands ont acheté en 1918, les deux derniers exemplaires au prix de mille roubles.

Malgré ces particularités linguistes la Géorgie n'en a pas moins une littérature que plus d'un peuple pourrait envier. Le poème de Roustaveli : « *L'homme sous la peau de tigre* » qui, malgré son titre ne touche nullement à la politique française contemporaine, — il a été composé au XIIe siècle sous le brillant règne de la reine Thamar [1] — représente comme épopée

1. C'est sous le règne de la reine Thamar (1184-1212) que se déroula la plus brillante période de l'histoire de la Géorgie. A part Vakhtang-Gorgaslan, fondateur de la ville de Tiflis, les Annales géorgiennes ne citent personne qui put égaler la gloire de cette grande reine, qu'elles nomment « roi ». Depuis sept siècles le peuple reconnaissant, fier de son ancienne puissance, garde fidèlement dans sa mémoire le nom de cette femme illustre, en attribuant à elle seule tous les hauts faits et les beaux monuments de Géorgie. Dans chaque province, l'image de la grande reine s'imprègne d'une nuance locale; mais ces versions s'accordent à la représenter comme un être

nationale par sa profondeur philosophique de même que par la sensibilité, une œuvre de la

demi-divin, sublime, incomparable. Une foule de poétiques légendes se rattachent à son nom, la transforment en personnalité mystique où se fondent l'image de la Sainte-Vierge et celle d'une divinité païenne. Les montagnards géorgiens se la représentant tantôt comme une sainte, tantôt comme une personne guérissant tous les maux, toutes les souffrances.

Les légendes qui attribuent à Thamar la construction de tous les temples et de toutes les forteresses remarquables de la Géorgie ne s'écartent pas trop de la vérité, car la plupart de ses édifices ont été réellement bâtis par elle. Thamar a laissé partout des traces ineffaçables de son règne. Les églises et les croix érigées sur des rochers inaccessibles, au fond des défilés sauvages, aux bord des deux mers et même au-delà des montagnes, sont autant de témoignages muets de sa sagesse et de sa puissance. L'un de ces monuments les plus connus est le « Vardzia » ou le « Château des Roses » creusé dans une roche escarpée près d'Akhaltsikh ; ce palais se composait de plus de trois cents chambres. Le voyageur peut encore voir les restes de cette majestueuse résidence où, au milieu de cellules et de corridors sans nombre, s'est conservée, au sein même de la terre, une vaste église avec des vestiges de fresques, dont l'une représente la reine elle-même.

Un fait à remarquer, c'est que les grandes aspirations humaines furent représentées en Géorgie, par des femmes : la haute morale fut personnifiée par Sainte-Nine ; l'héroïsme militaire et la sagesse administrative par la reine Thamar. Nine et Thamar sont les deux noms que les Géorgiens aiment le plus à prononcer. (*Histoire de la Géorgie*, A. Khakhanoff).

plus rare beauté et qui peut se placer sans souffrir de la comparaison, aux côtés de la Chanson de Roland ou des Niebelungen. Le peuple géorgien vante encore ce poème comme un évangile; il contient d'ailleurs de nombreux préceptes moraux, de sentences coulées en des vers splendides que les Géorgiens aiment encore à citer avec vénération. La princesse Orbéliani qui en a commencé une traduction en vers français eut l'obligeance de m'en lire quelques passages d'un grand charme; et peut-être pourrons-nous bientôt parcourir dans la langue de Racine ce poème qui a été traduit en allemand par M. A. Leizt et en anglais par M. Wardrop. Les Allemands, sont d'ailleurs de tous les étrangers, les meilleurs connaisseurs de la langue et du folklore géorgien ; le Caucase est presque le domaine exclusif des savants allemands. C'est un Français cependant Brosset [1], dont le nom désigne

2. Marie Félicité Brosset, orientaliste né à Paris et membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, consacra une grande partie de sa vie à étudier et écrire l'histoire de la Géorgie.

actuellement une rue de Tiflis, qui le premier en écrivit l'histoire. Avec le rayonnement que lui donne sa victoire, il ne tient qu'à la France de reprendre la place qu'elle occupait jadis en Transcaucasie et qu'elle n'aurait pas dû perdre.

La princesse Orbéliani est née Tchavtchavadzé et ses ancêtres paternels sont ces fameux Bagratides qui régnèrent sur la Géorgie depuis le sixième siècle jusqu'à la domination russe. Son aïeule est cette princesse Tchavtchavadzé que le fameux Shamyl captura dans le Caucase, afin de s'en servir comme otage jusqu'à la mise en liberté de son fils Djemal Eddin, fait prisonnier par les Russes et emmené à Pétrograd. A Dumas qui la vit à son passage à Tiflis et raconte sa captivité, écrit d'elle « qu'elle passe pour avoir les plus beaux yeux de la Géorgie, le pays des beaux yeux. » Sa petite-fille. la princesse Orbéliani s'est ralliée avec ardeur au nouveau régime, donnant ainsi l'exemple d'un dévouement absolu à la chose publique. Elevée à Paris, elle a fait de son salon le rendez-vous de tous les étran-

gers de passage qu'elle initie avec la meilleure grâce du monde à tous les secrets de cette curieuse résurrection nationale géorgienne. Sa connaissance parfaite de notre langue l'a fait désigner par le gouvernement républicain comme professeur de littérature française à l'université de Tiflis et comme directrice du Journal hebdomadaire, *la République géorgienne* qui permet à tout étranger de suivre de près le développement culturel du nouvel état. Le spectacle de cette grande dame, descendante des rois du pays, et devenue fonctionnaire zélée de la république est bien un signe des temps ; et c'est aussi un exemple qui, témoignant d'un patriotisme placé au-dessus de toutes les ambitions et les soucis d'aristocratie, illustre bien les raisons pour lesquelles la nation géorgienne a réussi où la Russie a échoué. [1]

1. Dans la *République géorgienne* du 1er août 1920 la princesse Orbéliani expose son « Credo » en ces termes :

« L'attitude de la noblesse de Géorgie semble bizarre, sûrement, au monde européen.

« Voilà, dira l'Europe, des gens bien étonnants ! On leur prend tout, — titres, fortune, privilèges, et cepen-

La Géorgie possède en outre des descendants d'une famille illustre, deux princes Murat dont l'un fut général russe, et l'autre, jusqu'à la

dant ils sont contents, ou du moins se disent tels ! Ils ne se plaignent jamais et marchent main en main avec les socialistes ! Que se passe-t-il dans leurs cerveaux ? tout au fond de leurs cœurs ? Sont-ils grands jusqu'à l'abnégation ? peureux, opportunistes jusqu'à la platitude ? De quoi se réjouissent-ils ? Qu'attendent-ils de l'avenir ? »

Tout évidemment, dépend du point de vue. — L'histoire apporte ses causes profondes à nos psychologies.

L'aristocratie de France, où j'ai vécu mes jeunes années, fait caste à part. Jamais dans mon enfance, je n'avais vu le Président ! Nous vivions isolés dans une sphère élégante, raffinée et polie, où les jeunes gens de bonne famille ne servaient pas le gouvernement, sauf dans l'armée bien entendu, car le Français est patriote, toujours. De Tolbiac à Verdun, des noms glorieux sont là pour le prouver, mais, tout à l'heure j'ai mentionné l'histoire, et je me dis que la grande vague de 1789 s'est déroulée tout autre que la marée montante de 1917.

La révolution russe, libératrice des peuples opprimés, nous a rendu notre Patrie.

Depuis plus de cent ans, nous supportions le joug de l'étranger, nous végétions dans une prison, désespérant de voir les rayons du soleil, mais nos geôliers ne sont plus là, nous marchons librement sous le ciel de Géorgie, nos pieds foulent un sol qui fut et demeure notre, notre langue maternelle n'est plus chassée de nos écoles, de nos églises, — nous avons un Pays !

Qu'importe alors le reste ?

Les misérables exceptions qui ne veulent pas comprendre la grandeur du présent, qui regrettent un régime

révolution l'un des plus grands propriétaires fonciers du pays. Ils sont tous deux les arrières petits-fils du roi de Naples, et fils d'Achille Murat qui épousa sous Napoléon III, et selon le désir même de cet empereur, une princesse de Mingrélie, cousine de la princesse Orbéliani. Leur titre et leur alliance leur ont permis d'être tout naturellement, à Tiflis, le trait d'union entre les représentants de la France et ceux de la Géorgie.

d'oppression et d'opprobre, quand le tzarisme russe leur rapportait de l'or, des postes ou des croix, sont traitées par nous de rénégats.

Pour ma part, je trouve juste d'ignorer leur noblesse, car ils font honte au sang de leurs aïeux et ne méritent plus le nom de « Géorgien » — le plus glorieux des titres.

L'aristocratie est vieille dans nos pays d'Orient. Mes aïeux paternels ont régné en Géorgie de 575 jusqu'à 1801.

Certes je suis fière de trouver parmi eux des hommes de génie, des conquérants et des penseurs, je m'incline respectueuse devant notre histoire, mais je suis née « trop tard, dans un monde trop vieux »...

Toute petite, je souffrais de me sentir esclave, — j'ai compris de bonne heure le mot magique de *Liberté* !

Cette liberté rêvée, je l'aspire maintenant de mes poumons avides, je la sens palpiter dans les fibres profondes de mon être joyeux et je comprends que mon orgueil suprême, le couronnement de toutes mes ambitions est d'être Citoyenne de ma libre Patrie !

ELISABETH ORBÉLIANI.

C'est dans le salon de la princesse Orbéliani que j'ai pu rencontrer ce Géorgien de culture remarquable qu'est M. V. Tcherkesoff, ancien ami de Bakounine sur lequel il est plein d'anecdotes curieuses. Lui-même partagea longtemps quelques-unes des théories humanitaires du grand anarchiste et les Russes ne se privèrent pas de l'exiler abondamment, tout comme ses deux grands oncles qui furent déportés en Sibérie. Ses opinions ne l'empêchèrent jamais d'ailleurs d'être un excellent patriote et il fut l'un de ceux qui avec Tsereteli et Tcheidzé, furent choisis par le gouvernement géorgien pour défendre à Paris auprès des représentants de l'Entente, la nouvelle république. C'est là également que je fis connaissance du général Kvinitadzé, chef de l'école militaire qui dans la nuit du 2 au 3 mai fut attaquée à main armée par un groupe de bolchévistes. Le général lui-même me conta l'aventure. Les rouges au nombre de vingt-cinq en grande majorité Arméniens, après avoir surpris la garde, pénétrèrent dans le dortoir des élèves qu'ils réveillèrent en décla-

rant que le gouvernement était fait prisonnier et qu'il fallait les suivre. Le premier moment de surprise passé, les élèves commencèrent à parlementer, mais les assaillants tirèrent quelques coups de feu pour les intimider ; une bagarre s'en suivit, les élèves empoignant les bancs et tabourets pour se défendre... C'est à ce moment qu'apparut à la porte du dortoir le général lui-même, qui, réveillé par les coups de feu, accourut pour savoir ce qui se passait... « Haut les mains » crièrent les émeutiers ; et comme il tardait à obtempérer à cette menace, l'un des bolchévistes tira sur lui, mais le manqua. Le général répondit avec son revolver ; et au même moment le colonel Tchkeidzé parut à ses côtés, la carabine en main et du coup abattit sur place l'un des rouges... Les autres prirent alors la fuite, mais trois d'entre eux, arrêtés, furent pendus le lendemain même. Et de cette façon la seule et unique tentative de renverser le gouvernement de la république géorgienne échoua misérablement.

Lorsque la proclamation de l'indépendance

consacra la souveraineté de la nation et que les Russes durent quitter leurs emplois, le corps des fonctionnaires de la république dut être improvisé presque d'un jour à l'autre. Le gouvernement qui s'était formé sous la présidence de M. Noé Jordania s'entoura à ce moment de toutes les forces jeunes et intelligentes qui se trouvaient sous sa main. Son patriotisme fut assez large et éclairé pour lui permettre de choisir sans distinction de classe ou de nationalité même tous ceux qui paraissaient aptes à occuper une charge. Des Français comme l'ingénieur Babet, des Suisses comme le professeur Cheneval, des Allemands comme le savant Leist furent investis d'importantes fonctions. De nombreux exilés politiques qui se trouvaient en Europe ou même en Sibérie, et qui étaient revenus entre temps, furent également appelés à des postes de toute nature; et chacun naturellement d'y mettre la meilleure volonté du monde. Mais l'expérience manquant, ce ne fut pas toujours sans quelque accroc ici et là. Et je me rappelle à ce su-

jet une petite aventure dont je fus malgré moi, l'un des acteurs.

Dès mon arrivée à Tiflis, et désireux de ne pas laisser s'évanouir une partie de ma bourse dans les mains d'un changeur peu scrupuleux, j'avais prié mon confrère du *Borba*, M. Charachidzé de bien vouloir, par l'intermédiaire d'un fonctionnaire des finances, me tranformer en roubles géorgiens un chèque de quelques milliers de francs. Aussitôt demandé que fait, et le lendemain même à la rédaction après avoir signé un reçu de cent milles roubles, j'emportais jusqu'à l'hôtel et sans la contrôler une grosse liasse de billets à l'effigie de la république. Or... stupeur... ! en comptant sur la table mes coupures... elles avaient décuplé... Sans le vouloir, et par un miracle digne de l'Écriture, j'étais devenu millionnaire... Et j'avais beau compter et recompter, la somme y était bel et bien ! Le galop d'un cheval arrêta cependant mon addition encore une fois recommencée ; et bientôt un jeune fonctionnaire des finances frappait à la porte de ma chambre tout pâle et tremblant de l'aventure...

Il ne savait pas le français; je ne savais pas le géorgien : mais en honnêtes gens, l'on se comprend toujours. Et les billets gonflèrent bientôt à nouveau sa serviette. Je n'incrimine nullement par le récit de cette aventure le fonctionnarisme géorgien auquel le temps et l'habitude donneront bientôt toute l'expérience qui peut lui manquer encore. Je tenais néanmoins à la citer pour souligner l'une des difficultés qu'a dû et que doit encore surmonter le gouvernement dans sa tâche de la reconstruction nationale.

Quels sont cependant les hommes qui président aux destinées de la Géorgie ? Voici d'abord M. Noé Jordania, président de la république, la personnalité politique la plus populaire non seulement en Géorgie, mais aussi dans tout le Transcaucase en raison de son esprit de justice et de ses grandes qualités d'homme d'état.[1] M. Jordania est dans la cinquantaine, mais sa vie de lutteur, les an-

1. Nous donnons en appendice le discours prononcé par M. Jordania devant l'Assemblée constituante, au lendemain du coup d'état bolchéviste de Bakou.

nées de prison qu'il a dû subir sous les Romanoff l'ont prématurément vieilli ; sa barbe blanche lui donne un air de patriarche... et c'est bien le qualificatif qui lui convient, puisqu'il n'est pas un de ses concitoyens qui ne le considère comme le vrai père de la patrie. Jeune, il parcourut toute l'Europe, amassant des connaissances, apprenant nombre de langues, étudiant les institutions des petites républiques, comme celles de la Suisse, et communiant d'esprit avec tous ceux qui exilés de Russie voyaient la rénovation de celle-ci dans l'application des idées démocratiques. Il fut en 1894 le fondateur du parti social démocrate géorgien et en 1906 représenta les électeurs de Tiflis à la première Douma. Dès cette époque, il fut jeté maintes fois en prison ; c'est ainsi qu'en 1912, un article lui valut une condamnation de deux ans, peine qu'il n'accomplit d'ailleurs qu'à moitié l'anniversaire de la dynastie russe en 1913 lui apportant la grâce. Pendant la guerre, il s'est montré avec ardeur partisan des alliés, au même titre d'ailleurs que son ami Plekhanof dont une rue

de Tiflis porte maintenant le nom. Il publia plusieurs articles dans maintes revues de Pétrograd pour montrer la nécessité de battre l'Allemagne dont la victoire serait un recul de l'idée du droit. Pendant la révolution, il fut l'âme même du peuple géorgien ; par son attitude ferme et son habileté il sut en inspirer à chacun. Aussi bien est-il respecté de tous les partis et dans le peuple la confiance qu'il inspire est telle qu'il n'est pas rare d'entendre dire en parlant de lui : « S'il est tranquille, tout va bien ». Les missions alliées ont également une grande estime pour le président ; et j'ai vu moi-même tous ses concitoyens l'acclamer lorsque un jour de fête, il traversait l'avenue Roustaveli. J'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de m'entretenir avec lui. Dès les premiers mots on le sentait vraiment au-dessus de tout esprit de parti, en même temps qu'en dehors de tout chauvinisme. Car l'amour pour son pays ne l'aveuglait point ; il ne craignait pas devant moi de dénoncer quelques-uns des défauts de ses compatriotes et ne se cachait pas toutes les difficultés qu'il devait encore surmonter pour

accomplir la tâche qu'il s'était fixée. On m'a conté à son sujet plusieurs traits que les Géorgiens aiment à citer. En voici un qui a le mérite de montrer en lui un type de chef d'état que l'Orient ne connaît guère : un homme franc qui sait ce qu'il veut, et qui prend des responsabilités.

Après avoir reconquis une grande partie de la Russie du sud, Denikine avait dirigé quelques contigents de ses troupes contre la Géorgie ; et comme les Anglais le soutenaient alors, les canons et obus qu'ils lui faisaient parvenir de Batoum par le Kouban traversaient la Géorgie elle-même. Là-dessus, le gouvernement de Tiflis donna l'ordre d'arrêter un train de munitions ; un général anglais s'en vint alors, tout roide, demander des explications en exigeant une punition contre le fonctionnaire assez impertinent pour se permettre d'arrêter un convoi de munitions de sa Majesté britannique.

— Je veux le nom du fonctionnaire, exigea l'anglais.

— Eh! bien ce fonctionnaire c'est moi, répliqua le président de la République.

— Et du coup, interloqué, le général s'en fut, sans en demander davantage.

Je n'ai vu Tseretelli qu'une seule fois, à Paris; mais j'ai rarement rencontré de personnalité plus attrayante, avec sa figure de penseur douce et rêveuse, son large front où se lit une intelligence pénétrante, ses yeux profonds qui vous scrutent avec intensité, des geste lents un peu las qui parlent des souffrances passées... Car ce fils de la Géorgie, né d'une famille noble et dont plusieurs membres, son père entre autre se sont distingués dans les belles-lettres, eut comme sont maître Jordania une vie tourmentée, partagée, entre les géôles russes et les voyages à l'étranger. En 1907, âgé de vingt-cinq ans seulement, il est membre de la deuxième Douma dont il fut l'un des meilleurs orateurs et où son attitude lui attira l'estime même de ses propres ennemis. Pendant les troubles qui se déroulèrent lors de la dissolution de la Douma, il montra déjà le plus grand courage.

Menacé d'arrestation il aurait pu fuir cependant avec l'aide d'amis qui voulaient le persuader de se sauver. Il répondit toujours : « Le peuple m'a nommé, je reste ! » Arrêté, jugé, il est incarcéré en Russie d'abord, puis en Sibérie où il resta pendant dix ans, comme forçat. Sa grande force morale lui permit cependant de surmonter une constitution minée par les souffrances et les privations. Deux de ses amis, compatriotes géorgiens moururent à ses côtés. Mais le sort l'avait marqué pour rebondir aux plus hauts sommets d'une destinée. En 1917, il réapparaît à Pétrograd. C'est la révolution et du coup il est appelé à jouer l'un des premiers rôles sur la scène pétrogradoise qu'allait ensanglanter bientôt les crimes bolchévistes. Il soutient le cabinet Kérensky dont il fait bientôt partie comme ministre de l'intérieur ; il s'y prononce pour la défense nationale, pour les alliés et à la tribune sa grande voix soutient les courages chancelants, dénonce les faiblesses. Le coup d'état bolchéviste le rappelle brusquement de Tiflis où il était allé prendre un peu de repos,

à Pétrograd où sous la menace même des fusils, il ne craint pas d'attaquer avec force la dictature bolchéviste. Bientôt sa vie est en danger et Lénine même lui fait savoir : « Je ne réponds plus de votre existence ». La mort dans l'âme, voyant s'effondrer, par cette révolution même qu'il avait désirée toute sa vie, ses rêves les plus chers, d'une société meilleure il dut reprendre le chemin de sa petite patrie. Dans le train qui le ramenait au Caucase, il fut à plusieurs reprises sur le point d'être pris par les bolchévistes ; il dut même se camoufler en malade que veillaient des amis dévoués. Le voyage dura deux mois. La Géorgie cependant avait traversé cette crise redoutable sans sombrer dans l'anarchie ; mais pour sa reconstruction en édifice démocratique, pour sa régénération elle demandait la coopération de tous ses enfants. Tseretelli qui venait d'être pendant quelques mois l'un des maîtres d'un empire de cent cinquante millions d'habitants, devint à Paris, le représentant devant le Conseil suprême d'un petit peuple de moins de quatre

millions. Mais c'était sa patrie, et aucun sentiment d'orgueil blessé, bien au contraire, n'accompagna ce changement de rôle.

Le nom de Tseretelli ne se sépare point de celui de Tcheidzé, car ces deux Géorgiens furent avec Kerensky, pendant quelques mois. les maîtres des destinées de la Russie. Tcheidzé fut président du Soviet de Pétrograd, et Albert Thomas nous l'a dépeint au milieu de ces réunions tumultueuses de soldats et ouvriers, « bourru, un peu fruste, avec une intelligence aiguë, des propositions nettes, simples », et exerçant sur ces hommes du peuple la véritable, la seule autorité. Pendant tout le temps que dura sa présidence, il demanda de ne pas rompre avec les alliés et son attitude, comme celle de Tseretelli, permit ainsi le maintien d'une politique qui donna à l'Entente les quelques mois nécessaires pour préparer le grand coup final contre l'Allemagne, avec le concours de l'Amérique. Rentré au Caucase après la révolution bolchéviste, Tcheidzé fut élu président du « Seim » ou Diète Transcauscasienne, puis de l'Assemblée

constituante géorgienne et finalement ses grandes qualités le firent choisir comme chef de la délégation de la nouvelle république auprès du Conseil suprême. Le ministre des affaires étrangères, M. Gueguetchkori fut également sous l'ancien régime l'un des meilleurs orateurs de la Douma ; il devint avec la révolution ministre de la guerre du gouvernement Transcaucasien ; il se montra entièrement dévoué à la cause de l'Entente, et démissiona même lorsque le traité de Brest-Litowsk eût sacrifié Batoum aux Turcs. En décembre 1920, il plaida avec chaleur à Genève, comme délégué de son pays la cause de l'admission de la Géorgie dans la Société des Nations [1]. Le ministre de l'intérieur, M. Ramichvily représente dans le gouvernement géorgien la volonté ferme, inébranlable d'étouffer l'anarchie, de contrecarrer l'action bolchéviste. C'est dans son genre un Noske, mais avec nature moins fruste, moins massive que celle

1. Nous donnons en appendice la conclusion du Mémoire demandant l'admission de la Géorgie dans la Société des Nations.

du nouveau Schanhorst prussien, je l'ai vu chez lui aimable, souriant, gentleman !... ce qui ne l'empêche pas d'être dur, impitoyable, lorsque la sédition s'annonce ; car le salut de la patrie est pour lui la première loi. J'ai beaucoup connu M. Tchenkeli, l'un des meilleurs spécialistes en politique étrangère du Caucase. Il n'occupe à cette heure aucun poste officiel, mais le rôle qu'il a joué, pour l'indépendance de la Géorgie a été des plus importants ; il fut l'âme des négociations difficiles avec les Turcs et Allemands en 1918, avant la victoire alliée. Comme membre du gouvernement transcaucasien, il fut envoyé d'abord à Trébizonde à la tête d'une délégation de Géorgiens, Tatares et Arméniens, qui devait tenter d'éviter l'application des articles du traité du traité de Brest-Litowsk, concernant le Transcaucase «. La Russie n'a pas le pouvoir de traiter pour nous », disait-il aux délégués Turcs qui exigeaient la reconnaissance immédiate du traité. Les pourparlers ne réussirent pas et la Diète transcaucasienne ayant rappelé la délégation, la guerre fut virtuelle-

ment ouverte avec la Turquïe, et la Transcaucasie. Les troupes d'Enver Pacha occupèrent Batoum et la moitié de l'Arménie sans qu'aucune force importante ait pu leur être opposée. Les pourparlers reprennent alors à Batoum, tandis que les Turcs avançant toujours arrivent jusqu'à cinquante kilomètres de Tiflis. C'est alors que l'Allemagne cherche à jouer entre les deux partis le rôle de conciliateur ; elle voyait d'ailleurs avec inquiétude des corps de troupes turques de Mésopotamie où les Anglais dominaient cependant la situation quitter ce front pour celui du Caucase. L'Allemagne demanda donc l'arrêt de l'avance turque vers Tiflis, tandis que la désagrégation de la Transcaucasie commençait du fait de l'occupation d'une grande partie de l'Arménie et de l'attitude favorable des Tatares à l'égard des Turcs qui ne se montraient nullement empressés d'ailleurs d'obéir aux injonctions des officiers du Kaiser. La Géorgie se voit alors forcée de déclarer son indépendance tandis que l'Allemagne qui croit trouver dans sa médiation de grands avantages échelonne alors

devant les troupes turques des postes de ses propres soldats avec des drapeaux allemands qui sont plantés sur les routes. Les Ottomans n'osèrent se heurter à leurs alliés et l'Allemagne sauva de cette façon la Géorgie de l'invasion turque sans qu'il y ait eu de sa part un acte de dévouement ou de charité quelconque en faveur de ce petit pays. M. Tchenkeli avait conduit toutes ces négociations et il faut avouer qu'il le fit avec une habileté remarquable. Car telle fut l'heureuse destinée de la Géorgie : elle eût à disposition, en abondance, en ces heures critiques où les dangers s'amoncelaient de son côté au long de ses frontières, des hommes de caractère, de haute capacité morale et intellectuelle, et formés déjà aux luttes politiques par leur attitude d'hostilité contre le tsarisme. Une pléiade de ces hommes d'état de grande valeur, énergiques, tenace et forts du principe sacré que les petites nations aussi bien que les grandes ont droit à la vie, pénétrés de l'idée que la conservation de la nationalité n'est nullement contraire à la démocratie,

surent improviser en quelques semaines une administration, et organiser en quelques mois leur peuple en un état libre, indépendant, donnant dès la première heure des preuves irrécusables de sa vitalité.

Jusqu'à ce jour la politique a presque accaparé complètement les forces intellectuelles géorgiennes. Il fallait avant tout organiser l'état, l'armer, le défendre; et devant les dangers qui persistent, chacun y travaille encore de son mieux, non seulement les hommes d'état ou fonctionnaires, mais les écrivains, les poètes, les peintres, les sculpteurs; tous ceux surtout qui connaissent l'Occident et ses méthodes mettent la main à ce grand œuvre qu'est la résurrection nationale. De ce fait, le réveil littéraire qui s'est manifesté au cours du XIXe siècle et qui venait surtout du fait que la domination russe offrait toute sécurité, n'a guère été accentué avec la guerre et la révolution; les belles-lettres ne donnent d'ailleurs toute leur floraison que dans les périodes de stabilité politique et le laps de temps qui s'est écoulé depuis la proclamation

de l'indépendance du pays est trop court pour qu'un renouveau ait pu se dessiner. Le chef d'œuvre qu'a produit cependant l'âge d'or de la littérature géorgienne, au XIIe siècle, les talents qu'a vu fleurir le XIXe sont cependant des promesses certaines d'avenir littéraire fécond et représentatif des grandes qualités de la race.

Au cours du XIXe siècle, la publication du premier journal géorgien *Tsiscari*, (l'Aurore) rédigé par le prince Eristhavi donna le signal d'une activité productrice qui s'est poursuivie jusqu'à nos jours. Le prince Eristhavi fut en même temps le premier dramaturge géorgien et traduisit Racine dans la langue du pays. C'est dans ce journal également que parurent les écrits, poèmes et prose, des princes, A. Tchavtchavadzé et G. Orbéliani, restés encore classiques dans la littérature géorgienne. L'influence de Byron se manifeste nettement dans les poésies remarquables d'ailleurs du prince Raratachvili. Dans la seconde moitié du siècle l'activité littéraire qui semblait d'abord rester l'apanage de

l'aristocratie, se répand dans toutes les classes de la société; de nombreux écrivains sortis du peuple consacrent leur talent à la description des mœurs et des coutumes géorgiennes ; ils sont légion et nombre d'entre eux sont encore les meilleurs artisans de la régénération du pays. L'influence française plus que tout autre les inspire et dans certains cercles géorgiens, comme j'ai pu le constater, Maupassant, Daudet, Bourget, sont aussi connus que dans la classe cultivée de n'importe quel pays d'Europe. La poésie géorgienne subit également l'influence du symbolisme français; une revue littéraire, les « *Cornes bleues* » a fait même connaître dans le Caucase, par d'habiles traductions, la plus grande part des œuvres de Verlaine, Mallarmé Moréas et Verhaeren. Et vraiment on a de la peine à croire que nous sommes en Asie !

Quant aux journaux, c'est naturellement avec la révolution, l'indépendance et les nouvelles libertés, une floraison que jamais dans ce domaine n'avait connue la terre caucasienne. Car la police tsariste n'est plus qui

suspectait le moindre imprimé et entourait sa composition de difficultés presque impossibles à surmonter. Tiflis seule possède quatre journaux géorgiens, l'officieux *Ertoba*, (L'union), la *Cause du peuple* et le *Travail* des partis socialistes de gauche, la *Géorgie*, journal démocrate nationaliste, le *Rocher*, feuille conservatrice. L'organe gouvernemental *Borba* (La lutte) paraît en russe pour la raison que cette langue est encore commune à tous les peuples du sud du Caucase, ce qui permet au cabinet de Tiflis de faire connaître ainsi son point de vue dans chaque question aussi bien aux Tatares qu'aux Arméniens. La *République géorgienne* que dirige la princesse Orbéliani paraît en français avec un succès qui a fait abandonner la partie à son rival anglais *Le Georgian Mail.*

Je ne serais pas complet si dans cette étude rapide sur la société géorgienne, je ne donnais quelques détails sur des colonies étrangères, européennes, qui, souvent après de curieuses péripéties vinrent se fixer au sud du Caucase.

La nature géorgienne a été curieusement gratifiée d'attraits presque semblables à ceux de la Suisse. Montagnes escarpées, glaciers, forêts, rivières, lacs, pâturages, vignes, tout y rappelle l'Helvétie et un milieu identique façonné des mœurs presque semblables [1]. Comme le Suisse, le Géorgien est très patriote; comme lui, il est essentiellement pâtre et paysan et si tout un siècle de tsarisme l'a empêché jusqu'ici de révéler la force de ses sentiments démocratiques, l'enthousiasme qu'il manifeste à cette heure pour ses nouvelles libertés, l'ardeur avec laquelle il les défend, l'activité qu'il déploie en vue de la reconstruction nationale, nous font augurer pour la république des montagnards géorgiens un effort continu comme celui de la Suisse sur la voie de l'ordre et du progrès social. L'affinité entre les deux pays n'a pas été sans attirer entre la mer Noire et le Caucase toute une colonie de Suisses viticulteurs,

1. Nous donnons en appendice un article de la *République géorgienne* sur l'activité manifestée en Suisse en faveur de la Géorgie.

négociants, fromagers, pédagogues. Les premiers qui vinrent s'établir en ce lointain pays furent deux Oberlandais, Scheidegger et Knüti, que le baron de Kutschenbach, administrateur des domaines du tsar au Caucase, avait engagés par contrat pour quelques années. Ce baron connaissait les Alpes, voulait tenter d'introduire l'élevage du bétail, d'organiser la fabrication du fromage sur les hauts plateaux caucasiens. La première expérience réussit si bien que d'autres Oberlandais accoururent, en 1872 notamment, et cette fois-ci avec femmes et enfants.

Après avoir choisi à quelques soixante kilomètres au sud de Tiflis les pâturages qui leur convenaient le mieux, et qu'ils payaient à ce moment vingt-cinq kopeks la déciatine soit soixante centimes l'hectare, les colons commencèrent d'abord par bâtir leurs maisons auxquelles ils conservèrent le cachet connu des fermes bernoises. Les vaches de la race de Simmenthal et de Schwytz qu'ils avaient emmenées avec eux et auxquelles vinrent s'ajouter plus tard quelques « fri-

bourgeoises » furent lâchées sur des pâturages d'une herbe excellente et qui renferment comme en Suisse des rivières, des lacs riches en truites ; ils installèrent en même temps des fromageries que les indigènes venaient voir de loin. Et petit à petit d'autres chalets surgirent ici et là sur l'alpe caucasienne ; les déciatines s'ajoutèrent aux déciatines ; et les troupeaux de multiplier, les familles de s'agrandir, le baron de Kutschenbach épousant même la fille d'un des premiers colons, Scheidegger. Il eût bien été étonné le touriste qui se serait rendu, au début de ce siècle, avant la guerre, dans ce coin d'Helvétie caucasienne ; il aurait entendu et cela au milieu des populations tatares et géorgiennes le dialecte bernois le plus pur parlé par plus de quatre cents pâtres, surpris devant quelques « mazot » les enfants des Ammeter, Traecsel, des Boesch chantant en chœur « *O! mein Heimatland*, luttant à la mode suisse, sur l'herbe, ou dansant le soir au son de la « *Lauterbach* » ; il eût goûté le « schwitzarsky Sir », le fromage suisse du Caucase,

qui ne le cède en rien au « gruyère » ou à l'« emmenthal » et qui, fabriqué pour la première fois en ces contrées par les colons est devenu un des principaux articles d'exportation du pays. N'obtint-il pas d'ailleurs un diplôme d'honneur à l'exposition universelle de 1900, sous ce titre : « Fromage suisse du Caucase, section russe ! » Il fit d'ailleurs la richesse de ces vachers. Aussi bien, au début de la guerre, les familles, celles des Ammeter entre autres (cette dernière est originaire d'Izenfluh, près Brienz) qui compte maintenant plus de cent rejetons, étaient-elles devenues propriétaires d'immenses domaines. Fritz Ammeter battait le record avec 1600, et Christian Ammeter suivait avec 900. Et puis ce fut la guerre ; la débâcle russe sur le front turc amena les premiers déboires ; les fuyards pillèrent les fermes, les Tatares du voisinage commencèrent à les incendier.

Finalement la réforme agraire égale pour tous puisque le président de la république M. Jordania lui-même dut faire abandon

d'une partie de ses terres, enleva à ces colons des fortunes acquises par une vie de labeur obstiné. Et c'est ce que m'a raconté le doyen d'entre-eux, le vieil Oberlandais, Fritz Ammeter lui-même.

Il eût été étonnant qu'aucun nom de Suisse ne se trouvât parmi ceux des grimpeurs qui les premiers escaladèrent ces sommets du Caucase qui dressent une barrière gigantesque de pics, de nevés, de glaciers entre l'Europe et l'Asie. J'ai eu à Tiflis même la curiosité de faire quelques recherches à ce sujet. C'est en 1868 que trois Anglais, accompagnés d'une guide de Chamonix, tentèrent les premiers de gravir l'Elbrous (5642 mètres) mais trompés par le brouillard ils ne se rendirent que sur le sommet oriental, le moins élevé ; ce n'est qu'en 1874 que Groove et Moor, accompagnés de Pierre Knubel, un guide oberlandais, atteignit le plus haut sommet du Caucase et d'Europe. Parmi les autres guides suisses inscrits dans le palmarès des premières ascensions du Caucase, nous avons

trouvé des Burgener, Maurer, Moser Ruppen, etc. En 1888, une catastrophe semblable à celle dont les Alpes furent tant de fois témoins, défraya longtemps la chronique des clubs alpins. Cette année là, le 28 août, deux professeurs de Londres accompagnés des guides Streich et Fischer de Meiringen, tentèrent l'ascension du Koschtan-Tau dans le Caucase central; ils quittèrent la vallée... mais n'y revinrent plus. Malgré les recherches entreprises au cours de l'automne, leurs corps ne furent pas retrouvés; l'on se perdait en conjectures, soupçonnant même les montagnards de les avoir assassinés. L'année suivante, une expédition dirigée par le président du Club alpin de Londres et le professeur Fischer, de Meiringen, frère du disparu, tenta de dévoiler l'énigme; elle retrouva sur les flancs de la montagne les vestiges du dernier bivouac, avec tentes, sacs et ustensiles de cuisine... comme si la caravane avait eu l'intention d'y revenir. Il était donc probable que les disparus auraient été simplement victimes

d'un accident de montagne. La recherche des corps ensevelis dans les neiges d'une année restait impossible ; mais on avait du moins découvert les causes de la catastrophe et dissipé d'injustes soupçons. Deux guides suisses dorment ainsi de leur dernier sommeil au pied des plus hauts sommets du Caucase.

Tels sont les mille liens qui unissent ces lointaines contrées à la Suisse.

Les colons allemands sont des plus nombreux : des villages entiers comme Alexanderhof, Katherinenfeld, Marienfeld, Peterhof, Annenfeld, Helenendorf, Elisabethal ont été construits par eux et un quartier même de Tiflis leur appartient encore. Leur histoire est particulièrement curieuse. Leurs pères quittèrent le sud de l'Allemagne, le Wurtemberg notamment au nombre de plusieurs milliers, au début du XIXe siècle. Ils appartenaient à une secte de piétistes qui, pasteurs en tête, voulurent tenter une sorte de nouvelle croisade dans les lieux saints. Ils s'égrenèrent cependant le long de la route, les uns arrêtés d'ailleurs par des autorités russes

qui ne voyaient pas d'un bon œil cette émigration ; quelques-uns des plus fanatiques, réussirent cependant à traverser le Caucase où le gouvernement russe leur donna de la terre en les libérant de tous impôts.

Leurs descendants, les colons actuels, ont gardé les coutumes, les mœurs de leur ancienne patrie ; leur langue même est exactement le dialecte souabe (*svhwabisch*) de l'Allemagne du sud ; à les entendre parler l'on se croirait encore à Stuttgard. Les Russes les avaient laissé organiser leurs propres écoles et tribunaux; ils nommaient leurs juges, ils avaient une église, un hôpital spécial.... car ils étaient parmi les sujets les plus fidèles et soumis de sa majesté impériale. Leurs pasteurs vont encore faire leurs études à Riga... Et tout ce même peuple est resté naturellement champion du germanisme jusqu'en ces contrées lointaines. J'ai indiqué ailleurs [1] tous les liens qui unissent le Caucase, la Géorgie, en particulier avec la France.

1. Voir le chapitre : *La France et le Caucase.*

L'influence française a été autrefois des plus fécondes dans ces contrées et s'étendait jusqu'en Perse. Il ne tient qu'à nous maintenant, je le répète encore, d'assurer de nouveau en ces pays le rayonnement de notre langue, de nos lettres, de notre esprit. Il ne s'agit pas ici naturellement, de tenter cette sorte d'impérialisme intellectuel que l'Allemagne recherchait par l'expansion de sa *Kultur*. Le rôle de la France n'est pas ici de substituer sa propre culture à celle de la Géorgie, ou de quelque autre pays caucasien; elle ne veut jouer que l'emploi d'auxiliaire, d'aide pour le développement de la culture de l'humanité. La Géorgie qui connaît la France, qui a applaudi à ses victoires et la regarde comme la tutrice naturelle de tous les petits peuples, sera la première d'ailleurs à se rendre compte de la nécessité et de l'importance des échanges et du commerce intellectuel entre Paris et Tiflis.

CHAPITRE VII

L'ORGANISATION DE L'ÉTAT

Au lendemain de la proclamation de l'indépendance de la Géorgie, le gouvernement de la nouvelle République se trouvait en face d'une tâche aussi lourde que délicate. Il s'agissait en effet, et cela en pleine crise sociale et économique, non seulement de réorganiser complètement le pays, soit en supprimant les institutions tsaristes étrangères à la nation et ne cadrant plus avec la situation actuelle, soit en adaptant au nouvel ordre de choses celles qui se montraient susceptibles d'être amendées, mais aussi de créer de toutes pièces de nouveaux organismes complètement inexistants jusqu'alors. Comme pour tout Etat nouveau-né, la première acti-

vité législatrice a consisté dans l'élaboration d'une constitution qui, en raison de la complexité de la situation, n'a cependant pas encore été promulguée. Les dispositions qu'elle contient prouvent néanmoins qu'elle ne diffère point dans ses parties essentielles de celle des démocraties occidentales. C'est ainsi que l'organe suprême du pays, expression de la volonté du peuple, est le parlement élu par le suffrage universel, direct, et secret avec application de la proportionnelle. Ces principes démocratiques arrêtés, il fallut sur cette base réorganiser l'Etat et reconstruire tout l'édifice de la vie sociale ; asseoir les finances de l'Etat d'abord et créer un budget ; donner la terre aux cultivateurs qui ne la possédaient point, organiser la justice, constituer une armée nationale, élaborer un nouveau statut pour l'Eglise géorgienne privée de son autocéphalie depuis 1811 et redevenue indépendante, établir enfin l'instruction publique sur une tout autre base que sous l'ancien régime pour lequel tout enseignement libéral et démocratique demeurait suspect.

Dans ce dernier domaine, sur lequel je me suis livré à une enquête personnelle, la réforme nouvelle s'est inspirée du meilleur libéralisme ; elle n'a nullement été conçue, par exemple, contre les droits des minorités ethniques vivant dans le pays, et c'est ainsi qu'il existe à Tiflis, à côté de l'organisation scolaire Géorgienne des gymnases arméniens, russes, ossétiens, grecs et tatares où l'enseignement se fait, aux frais de l'Etat, dans la langue maternelle des élèves. Il est à souligner d'ailleurs que le nouveau régime a profondément transformé l'instruction publique.

Estimant que la vie intellectuelle géorgienne avait énormément souffert de la dénationalisation plus ou moins réussie de plusieurs générations, le gouvernement supprima en grande partie le système d'enseignement dont l'esprit était toujours demeuré étranger au pays. Désireux de relever au plus tôt le niveau de l'instruction, il décréta la création d'écoles démocratiques et nationales, basées sur le principe de l'instruction obligatoire et gratuite pour tous. Une telle réforme ne se fit pas bien

entendu, sans heurts, et même sans faute ; car il ne pouvait être question de transformer en quelques mois les résultats d'une méthode de plusieurs décades. Mais la confiance et l'ardeur avec lesquelles on se mit à l'œuvre, aidées par la création d'un ministère national de l'instruction publique et le goût des Géorgiens pour l'étude, ne pouvaient que susciter dans ce domaine un travail créateur des plus intéressants.

Les résultats de cette politique d'émancipation intellectuelle parlent d'ailleurs d'eux-mêmes : il existe actuellement dans la République géorgienne, pour une population de moins de trois millions d'habitants, 1.964 écoles primaires simples avec 3.782 instituteurs, 165 écoles primaires supérieures avec 735 maîtres. Dans le but de relever la situation industrielle et économique du pays de nombreux instituts techniques et professionnels ont été également créés. Enfin comme couronnement de l'œuvre, une université géorgienne a été fondée à Tiflis en 1918 déjà, avec trois facultés, lettres, sciences et médecine,

fréquentées dès la première année par plus de deux mille étudiants. La plus grande difficulté à laquelle se heurte cette dernière création consiste encore dans le recrutement des professeurs. Si les savants étrangers, français entre autres, auxquels le gouvernement géorgien fait largement appel, acceptent de participer à cette œuvre de régénération intellectuelle, l'université de Tiflis pourra devenir à brève échéance un foyer vivant de culture européenne et démocratique en Transcaucasie.

L'énergie de la petite République géorgienne a eu également raison de nombreuses difficultés qui faisaient obstacle à la création d'une armée assise, comme l'école, sur une base nationale [1]. Le service militaire, dès la procla-

1. Le caractère géorgien facilita dans ce domaine la tâche du gouvernement. Le Géorgien est en effet tout naturellement soldat et pendant la guerre mondiale la petite Géorgie a donné à l'armée russe exactement 145.000 combattants qui furent envoyé sur le front occidental. Ce furent les divisions géorgiennes notamment, qui devant Varsovie, repoussèrent à deux reprises les attaques allemandes. Ces soldats, écrit M. Tcherkésoff, ont toujours été hautement appréciés de leurs camarades

mation de l'indépendance, devint obligatoire pour tous les jeunes gens aptes à porter les armes ; il comprend, d'un côté, une armée régulière permanente, de l'autre, une garde nationale, née avec la révolution, et qui, maintenant, forme une sorte d'organisation territoriale, réserve de l'armée proprement dite. Cette double organisation sera supprimée dès que les circonstances le permettront et sera remplacée par un système de milices sur le modèle suisse. Certes, dans ce domaine, bien des rouages nouveaux souffrent de l'improvisation hâtive que nécessita la période critique de leur création ; mais l'envoi en France de quelques officiers, qui pourront

russes. Comme le disait le grand-duc Nicolas, commandant en chef du front occidental, au député géorgien Guélovani : « Si, pendant le combat, j'ai cinq ou six géorgiens par compagnie, je suis tranquille ». De ces guerriers, très peu revinrent des champs de Pologne et de Galicie.

Un Géorgien, le général Odichelidzé commanda un corps d'armée en Pologne et plusieurs officiers furent décorés par le tzar, pour leur courage, de la croix de Saint-Georges.

Un autre général géorgien, Makachvili, commandant une division de l'armée russe pendant la guerre mondiale a été fusillé à Bakou par les bolchévistes.

s'instruire dans nos méthodes, en ce qui concerne les spécialités techniques notamment, donnera tout de suite d'heureux résultats.

Quoi qu'il en soit, ces efforts, qui ne tendent à rien de moins qu'à donner à tout ce pays, placé aux portes de l'Asie, une physionomie démocratique et européenne en même temps qu'étroitement nationale, méritent de n'être point perdus de vue en Occident. Nous avons pu visiter, entre autres, à l'improviste, une école de sous-officiers qui nous a laissé la meilleure impression. Tous grands, larges d'épaules, fortement charpentés, en même temps que souples et agiles, ces jeunes gens s'exerçaient à l'escrime, à la gymnastique, avec une discipline parfaite. Le général Kvinitadzé commandant de l'école, qui s'approchait des groupes, était accueilli à l'ancienne mode du pays par un cri joyeusement lancé en commun : « Gagimardjos ! » Sois victorieux, mon général ! Ne voyez pas, dans le choix de cette formule, l'aveu d'une idée impérialiste ou quelque prochain appel aux armes. Cette expression n'est autre que le « bonjour » géorgien ; elle est ici

le salut commun de tout le monde. La Géorgie ne compte nullement s'étendre au profit de ses voisins ; elle espère même que sa neutralité sera proclamée un jour par le droit international. Elle vise tout simplement, à cette heure, à assurer à jamais son indépendance ; et c'est dans ce seul domaine qu'elle espère « être victorieuse ».

La question agraire a de même occupé une place prépondérante dans l'esprit de ceux qui président à la reconstruction de tout l'édifice de la vie politique et sociale de la Géorgie. Evitant dès le début la faute que commit en Russie le cabinet Lvof-Kerensky en renvoyant la réforme agraire à des temps meilleurs, le nouveau gouvernement géorgien sut habilement consolider son pouvoir par la création de la petite propriété. Il procéda de la sorte : la terre fut divisée en trois catégories.

1° terre de culture de grand rapport, produisant vigne, coton, tabac, blé, etc.

2° terre de petit rapport, comprenant les prairies et les champs affectés à la culture des légumineuses ;

3° grandes possessions de l'Etat ou de la couronne.

Le maximum de terres laissées en propriété personnelle a été fixé pour la première catégorie à sept déciatines (soit un peu plus de sept hectares), et pour la seconde à quinze. Quant aux grandes possessions de Borjon, appartenant jadis au grand duc Nicolas, et d'Oudielnaïa, propriété de l'Etat, elles ont été déclarées biens nationaux inaliénables. Les forêts et le sous-sol ont été également nationalisés. l'Etat assurant toutefois un certain revenu, un tantième, aux anciens propriétaires du sol, sous la condition qu'ils le fassent exploiter.

Cette réforme a créé naturellement contre le gouvernement de la République une forte opposition organisée par les grands propriétaires, qui, dans le désir que la terre leur soit restituée, penchent aussi bien du côté de l'ancien régime que vers les Soviets ; car ils comptent que le bien, c'est-à-dire leur avantage sortira de l'excès du mal, lorsqu'un gouvernement réactionnaire succédera au bolchévisme.

D'autre part, les paysans, qui peuvent à cette heure acheter librement des terres longuement désirées, sont relativement contents ; ils le seraient bien plus s'ils n'étaient souvent dans l'impossibilité financière de profiter des avantages de la réforme, aucune banque n'ayant encore été créée pour leur faire des avances. Durement frappés cependant sont les agriculteurs petits propriétaires, dont un certain nombre d'étrangers qui, sous l'ancien régime, avaient réussi par le travail de toute une vie à agrandir peu à peu leur lopin ; la réforme les prive d'une fortune honnêtement acquise. Aussi bien croyons-nous que la réforme agraire, telle qu'elle a été conçue jusqu'à ce jour, avec ses lots égaux et immuables, c'est-à-dire inspirée par la doctrine socialiste, n'affrontera pas longtemps les dures nécessités de la pratique. Un décret ne change pas la nature humaine et il ne sert à rien de vouloir supprimer l'intérêt personnel, car il a mené, il mène et mènera toujours le monde. La même erreur a été commise par le gouvernement géorgien dans ses mesures

commerciales [1]. Certes, le rouble géorgien n'étant point accepté hors du Caucase, l'Etat avait à craindre qu'une fois que les étrangers auraient exporté toutes les matières premières existantes, il ne pourrait que difficilement se ravitailler. De là la création de monopoles d'Etat, pour toutes les richesses du pays, manganèse, tabac, coton, etc., et l'organisation du

1. Le gouvernement géorgien vient de tenter cependant par des mesures nouvelles et originales de garantir l'intérêt personnel de l'ouvrier dans le bon accomplissement de sa tâche. C'est ainsi que le ministère du travail de la République géorgienne a élaboré et déposé devant l'Assemblée constituante un projet de loi portant création d'un système de primes pour le travail. Ces primes seront établies comme suit : *a*) pour l'augmentation de productivité du travail ; *b*) pour l'économie de la main-d'œuvre ; *c*) pour l'économie réalisée dans les matières premières et les outils de production ; *d*) pour la diminution du nombre des objets de rebut. Dans certaines branches d'industrie, les primes sont établies d'accord avec les syndicats correspondants, et le taux de ces primes est ratifié par la chambre des tarifs, composée, sur le principe de la parité, de représentants des ouvriers et des patrons. Ces primes peuvent atteindre un total à 200 0/0 de la rémunération ou de salaire mensuel de l'ouvrier. La conférence des représentants des ouvriers des manufactures de tabac, de la métallurgie, des scieries, de l'électricité et du cuir, convoquée par le ministère du travail, s'est prononcée à l'unanimité pour une large application du projet de loi dont il s'agit.

système de l'échange en nature. Sans parler de la question de monopoles qui soulève en Géorgie les mêmes critiques justifiées que partout ailleurs, le système du troc est lui-même gravement compromis par les conditions commerciales actuelles. D'un côté la longueur de la correspondance nuit à toute conclusion d'affaires, attendu que le prix des marchandises ainsi que celui des matières premières subissent de grandes fluctuations ; et d'autre part le troc ne peut guère s'effectuer que lorsque les articles manufacturés arrivent à un port géorgien, ce qui complique évidemment toute transaction.

Les difficultés que rencontre le gouvernement géorgien au sujet de la réforme agraire, comme dans l'organisation du commerce, découlent pour une grande part, nous semble-t-il, des concepts socialistes qui l'ont inspiré dans ces deux domaines [1]. Il est de toute probabilité d'ailleurs que les formules marxistes,

1. Nous donnons en appendice le récit de la visite en Géorgie des chefs actuels du mouvement socialiste européen.

dont la mise en pratique a toujours démenti la théorie, s'amenderont au contact des réalités.

Quoi qu'il en soit, par la construction de la base au sommet, en pleine crise mondiale, de tout l'édifice de la vie politique et sociale de son peuple, la République géorgienne a fourni les preuves incontestables de sa vitalité [1]. Ce résultat a été obtenu par la ferme volonté de tous, et par l'amour de la liberté, qui remplit tous les cœurs géorgiens. A ce titre, la jeune République mérite l'appui comme la sympathie de toutes les démocraties occidentales.

1. La rentrée en Georgie des impôts de l'année courante 1920 dépasse de beaucoup celle de l'année dernière. Les recettes du mois d'août 1920 ont été de 154 millions de roubles, tandis que celles du mois correspondant de l'année dernière étaient de 96 millions. Il y a donc une augmentation très considérable. La recette des droits de douane pendant l'année courante est trente-sept fois plus élevée que celle de l'an dernier. L'augmentation rapide des revenus de l'Etat est surtout frappante pendant les derniers mois : la rentrée pour juin a été de 96 millions, celle de juillet de 122 millions, celle d'août, de 154 millions de roubles.

CHAPITRE VIII

LE COMPLOT TURCO-BOLCHEVISTE

La facilité avec laquelle le mouvement bolcheviste s'est étendu jusqu'à Bakou s'explique d'une part par la terrible situation économique de la Russie soviétiste, et de l'autre, par les conditions politiques intérieures de la petite république tatare de l'Azerbeïdjan. L'activité des bolchevistes russes, du côté de l'Asie, est plus grande qu'on ne se l'imagine en Europe ; n'ayant réussi à nouer aucune relation diplomatique avec l'Occident, ne pouvant compter en raison du change et autres difficultés, sur aucun échange commercial profitable, et désespérant enfin de pouvoir communiquer aux démocraties alliées l'incendie révolutionnaire, les « rouges » se jettent maintenant sur l'Orient,

en s'efforçant, dans cette direction, de prendre leur revanche. Or, du côté du Caucase, Bakou se trouvait être, au point de vue politique et militaire, le point de la plus faible résistance. La république tatare de l'Azerbeïdjan, dont la majorité des habitants sont agriculteurs, possèdent néanmoins l'une des plus grandes sources de richesses économiques du monde entier, le naphte. Ce dernier était, avant la guerre, le combustible le plus employé en Russie; toutes les usines de la Volga, entre autres, étaient alimentées par Bakou. Il est donc fort compréhensible que les dictateurs de Moscou aient tenu à s'assurer, par un coup de main, la possession de cette dernière ville. D'autre part la situation de la petite république musulmane leur offrait des garanties presque certaines de succès. Dans ce milieu qui compte plusieurs dizaines de milliers d'ouvriers russes, les agents bolchevistes avaient pu, depuis de longs mois, faire impunément la propagande la plus active. Ils y possédèrent, un certain temps, trois journaux, publiés en tatare, turc et persan, qui se distribuaient gratuitement dans les rues;

il existait même certains « clubs » rouges, qui favorisaient l'expansion des doctrines bolchevistes, en organisant, malgré la cherté énorme des vivres, des banquets gratuits. Des relations postales régulières avaient été instaurées avec Moscou. Bien plus, il s'est passé à Bakou un fait curieux qui mérite d'attirer l'attention. Les chefs musulmans de l'Azerbeïdjan, peu expérimentés dans l'organisation des services publics, avaient laissé l'administration presque entière de leur pays entre les mains d'officiers ou fonctionnaires russes. Ceux-ci depuis la disparition des armées volontaires de Denikine et de Koltchak, avaient ces derniers temps, perdu tout espoir de reconstruire la Russie en dehors du mouvement rouge actuel, qui est devenu de plus en plus, au cours de ces derniers mois, d'essence nationaliste. Aussi bien ne doutent-ils plus que la Russie ne se reconstruise à travers le bolchevisme ; l'esprit militarisme de l'armée rouge les rend d'ailleurs pleins d'espoir de conserver ainsi la grandeur territoriale de l'ancien empire des tsars, ses richesses, son unité et cela même s'il en coûte

aux petites nations émancipées depuis 1918. Ce fait explique la raison pour laquelle les bolchevistes purent s'avancer, sans risque, de près de cent verstes en quarante-huit heures, et s'emparer de Bakou, sans coup férir, appuyés par les éléments communistes de la ville.

Tout paraît ainsi obéir à un plan conçu jusque dans ses moindres détails. Le 25 avril, un pont de la ligne du chemin de fer de Batoum à Tiflis était dynamité à la barbe des soldats anglais. Le 27, les bolchevistes pénétraient sur le territoire de l'Azerbeïdjan, du côté de Derbent ; le 28, une révolution locale mettait le pouvoir entre les mains des commissaires du peuple.

Tel était le bilan de la situation. Il est navrant que tous les nombreux efforts des missions européennes en Transcaucasie, que tous les sacrifices des alliés aient été inutiles et aient abouti à cette catastrophe. Il eut été facile, cependant, d'arrêter, le long de cette immense forteresse naturelle qu'est la chaîne du Caucase, le flux des hordes rouges. La cohé-

sion, l'entente, l'unité de l'effort, une claire vue de la situation ont manqué. Quoi qu'il en soit, il est de toute évidence que nous sommes actuellement en présence d'un nouveau tournant de l'histoire bolcheviste. Jusqu'ici, les éléments soviétistes avaient été maintenus dans les bornes de la Russie seule. Pour la première fois, ils débordent hors de leurs frontières. Et tout ce mouvement n'est que du pur impérialisme.

Cependant le pauvre peuple adzerbeïdjanien avait tout simplement été trompé par les mensonges humanitaires des bolchevistes. Sous le couvert de nobles principes, ceux-ci n'avaient en effet pas d'autre but que de s'emparer des richesses du pays, de l'asservir, de détruire son indépendance.

Dès son début en effet, les autorités militaires bolchevistes montrèrent de vives tendances russificatrices. La langue tatare fut supprimée dans toutes les institutions officielles et remplacée par la langue russe, tandis que les anciens fonctionnaires musulmans étaient

en disponibilité. Puis Bakou fut dévalisé de fond en comble ; les produits de tous genres qui étaient abondants à l'arrivée des rouges, disparurent en quelques jours. Les marchandises entassées sur des trains de 70 à 125 vagons furent dirigés vers la Russie comme « offrandes de l'Azerbeïdjan reconnaissant ». Un train de raisins secs porta par exemple l'inscription suivante : « offrandes du prolétariat de Bakou à Lenine. » Pain, viande, riz atteignirent bientôt des prix exorbitants et cette situation amena bientôt une vive désillusion dans la population musulmane.

Le caractère destructif et sauvage du soviétisme devint d'ailleurs de jour en jour plus sensible. Les journaux bolchevistes parurent bientôt avec la liste inévitable des fusillés. Les premières listes nommaient 20 condamnés mis à mort, puis 35, 45, et ainsi de suite. Les autorités étaient particulièrement sans pitié pour les réfugiés russes. On fusilla entre autres, un grand connaisseur des affaires d'Orient, le professeur Zimine.

Telles étaient les conditions dans lesquel-

les se prépara l'insurrection de la population tatare. L'armée rouge, enivrée par ses faciles victoires, ne s'aperçut d'abord de rien. Les habitants de Bakou se taisaient ; mais dans les campagnes, peu à peu, des protestations énergiques s'élevaient contre la politique fantaisiste et autocrate des organisateurs du soviétisme en Azerbeïdjan. Les mécontents se rassemblèrent à Gandja (Elisabethpol), ou une partie toujours armée des troupes azerbeïdjaniennes, vint les rejoindre. Apprenant ces faits, les bolchevistes investirent la ville, l'entourant de pièces à feu qui lancèrent pendant dix jours plus de huit mille obus. On peut se figurer l'épouvante de la cité pendant ces quelques jours. Les Azerbeïdjaniens tinrent bon jusqu'au dernier moment. Grâce à leurs attaques acharnées, ils s'emparèrent même de vingt-mille hommes de l'armée rouge et en tuèrent quinze cents. Leur opiniâtreté irrita les « rouges », qui, lorsqu'ils purent enfin se précipiter dans la ville, se mirent à piller, incendier, à tuer aussi les habitants à coup de lances et de grenades.

La *République Géorgienne*, qui dans son numéro du 20 juin 1920, donne ces détails ajoute; « Notre informateur visita personnellement Gandja. Et il raconte que sur le parcours de la gare à la ville, et dans la ville même, on trouve une quantité de cadavres amoncelés. La partie musulmane de la ville est entièrement détruite. Parmi les tués, il y a des enfants de deux à trois ans. Des petites filles de 8 ans, violées, sont exposées couvertes de sang et de boue. Dix-milles hommes pour le moins ont été tués du côté des Musulmans. »

« Actuellement il n'y a presque pas de musulmans en ville. Tous ceux qui sont restés vivants, sont partis dans les montagnes. »

Depuis ce moment, la population de l'Azerbeïdjan n'a cessé d'être en révolte plus ou moins ouverte contre les bolchevistes. Dans le Daghestan surtout, dans les hautes vallées, dans les villages perchés sur les montagnes escarpées du Caucase méridional, les montagnards musulmans résolus de défendre à tout prix leur indépendance, ont recommencé par

leurs excursions hardies dans les plaines, les exploits de Schamyl.

Cependant la situation se compliqua bientôt du fait que les bolchevistes tentèrent tout naturellement à prendre contact avec les nationalistes turcs d'Angora. Déjà nombre d'entre ces derniers se trouvaient à Bakou groupés autour de Nourrit Pacha, frère d'Enver ; et leur intention se dévoila bientôt manifeste de contrecarrer de tous leurs efforts, avec l'aide de Moscou, le plan des alliés.

Dès le début de cette nouvelle crise la petite république géorgienne qui a déjà su gagner par son attitude, dès les premières heures de la révolution, les sympathies de l'Occident, a manifesté sa politique d'une façon claire et positive. Elle défendra sa jeune indépendance contre tout ennemi, qu'il vienne du nord et du sud. Le traité du 7 Mai [1] avec Moscou la protège contre toute attaque bolcheviste extérieure. Cependant le danger turc auquel

1. Nous en donnons les principales clauses en appendice.

s'ajoute comme nous le verrons tout à l'heure le danger pantouranien, reste dès maintenant pour elle une grave menace. Et cela d'autant plus que l'Arménie qui se trouvait dans la situation critique d'empêcher la jonction des forces turques et rouges vient de se mettre par un coup d'état bolcheviste, sous la protection de Moscou.

L'union des deux peuples géorgien et arménien, l'un et l'autre chrétien et aryen, eut suffi cependant à protéger les libertés menacées ; il est douloureux de constater que de vieilles rancunes aient encore une fois de plus empêché cette entente si désirable cependant pour l'avenir de la Transcaucasie. Confiante dans la tutelle russe qui, au cours du siècle dernier a empêché son anéantissement, l'Arménie a préféré tendre la main aux commissaires de Moscou. [1]

1. Un fait nouveau adoucit quelque peu l'amertume que nous cause l'effondrement de l'Arménie; car le malheur rapproche les cœurs.

A Tiflis vient en effet de se créer, sous les auspices d'Ovanès Toumanian célèbre poète arménien, et de Varlaam Tcherkesof, éminent publiciste géorgien, un comité

Jusqu'à l'heure où se forgea l'entente entre Bakou Angora et Moscou, le mouvement Kémaliste avait eu le caractère d'un mouvement intérieur turc. Dès ce moment, on peut nettement discerner qu'il n'est comme le bolchevisme qu'un mouvement de puissance et d'expansion. Et dans le Caucase on peut très nettement distinguer déjà le but direct de ce mouvement ; il n'est autre que la fondation au Caucase d'un grand état musulman, satellite de la Turquie et s'étendant de la Caspienne

pour l'organisation d'une « Ligue de la paix et de la solidarité des peuples du Caucase et de l'Asie-Antérieure ». Ce comité a lancé une protestation contre l'invasion des Turcs en Transcaucasie.

La chute de l'Arménie, est-il dit dans cette protestation, aboutira au triomphe du fanatisme religieux et à l'asservissement national. Après en avoir fini avec l'Arménie, les forces panturques réunies, tendant entre autres à réaliser le traité de Brest-Litowsk, ne tarderont pas à se jeter sur la Géorgie.

S'adressant à la Société des nations, aux Parlements, aux organisations progressistes et démocratiques de tous les pays civilisés, le comité réclame la prise de mesures décisives pour « prévenir la ruine de deux peuples très anciens qui ont créé sur leurs territoires les formes les plus modernes de vie politique basées sur la liberté, ainsi que pour éviter que les masses musulmanes qui ont déjà commencé à s'éveiller à la civilisation ne reviennent aux temps sombres du moyen âge ».

jusque dans les environs de Kars et d'Ezeroum.

Car il est un fait qui domine tous les autres et jette une lumière crue sur la situation : les Tatares de l'Azerbeïdjan marchent la main dans la main avec les nationalistes turcs, et malgré la révolution bolcheviste de Bakou, les musulmans n'entendent faire aucune concession importante à la Russie, l'ennemie héréditaire de tous les disciples du Prophète, au sud comme au nord du Caucase. L'oppression russe, la parenté de race avec les Ottomans, la similitude de religions ont ainsi créé chez tous les musulmans de ce pays, au nombre de plusieurs millions, une turcophilie qui ne doit surprendre personne. En tous cas, malgré même les succès du soviétisme en Arménie, l'orientation du mouvement actuel dans le Transcaucase est moins russe et bolcheviste que turque on pantouranienne ; c'est ainsi que malgré la présence des commissaires du peuple à Bakou, tous les partis de l'Azerbeïdjan sont restés tucophiles en même temps que russophobes.

Aussi le moteur de la nouvelle force qui

agit à Bakou me paraît d'une façon générale moins être le bolchevisme lui-même que l'idée nationale. Ceci n'empêche point d'ailleurs Lénine lui-même d'avoir été peut-être, l'instigateur du coup d'Etat de Bakou ; mais il a eu l'habileté de laisser paraître ce dernier comme ayant été conçu et réalisé par les Tatares ; car le machiavélisme de la politique bolcheviste atteint parfois en ce qui concerne l'Orient du moins, un degré que la politique occidentale n'a peut-être jamais connu. Quoi qu'il en soit, il n'y aurait pas de plus grande erreur que celle de croire à la possibilité d'une victoire communiste dans l'Azerbeïdjan ; les idées bolchevistes ne prendront jamais pied dans ce pays où le fanatisme oriental, la conception féodale de la propriété le disputent au fanatisme religieux. Ce qui est vrai c'est que le coup d'état de Bakou a été dirigé contre les alliés ; car telle est à la fois la volonté des Turcs et des bolchevistes, et c'est précisément sur ce point — mais sur ce point seulement — que leur polilique se rencontre. Autrement dit, dans leur désir de revanche, les nationa-

listes turcs cherchent l'appui des forces rouges, comme les bolchevistes comptent pour le même but sur les forces musulmanes. Mais en dehors de ce but commun, chacun des deux partis cherche à exploiter en sa faveur les forces de l'autre, même mieux, à le duper, car leurs intérêts fondamentaux, leurs projets d'expansion et leur volonté de puissance s'opposent à une formidable contradiction.

En somme, deux jouteurs d'envergure sont aux prises sur la terre transcaucasienne : d'un côté Lénine, de l'autre moustapha Kémal. Chacun d'eux agissant pour son propre pays, ils se trouvent être aussi nationalistes l'un que l'autre. Moustapha Kémal veut exploiter l'idée soviétiste en faveur de sa cause comme une arme contre les alliés. Lénine de son côté a tenu tout d'abord à s'emparer des richesses de Bakou, si nécessaires pour la restauration économique de la Russie, puis aussi à frapper l'entente au moyen d'un soulèvement musulman. Contrecarrer la politique alliée, frapper dans le dos la puissance britannique en Asie, tels sont les buts communs de ces deux alliés

en eux-mêmes si dissemblables. Mais néanmoins leurs intérêts se heurtent et se heurteront toujours plus à mesure que le contact entre leurs deux forces grandira. Car Moustapha Kémal ne peut accepter la suprématie de la Russie soviétiste, pas plus dans l'Azerbeïdjan qu'en Arménie, parce que ce serait alors la fin de l'influence turque et du rêve pantouranien. Lénine, de son côté ne peut, sans manquer à ses doctrines, ni souhaiter, ni favoriser l'avènement en Transcaucasie d'un pouvoir nationaliste turc, avec ses formules le plus souvent féodales, en ce qui concerne la propriété foncière particulièrement.

Il est certain donc de ce fait qu'une crise se manifestera un jour ou l'autre entre les Russes d'un côté et les Turcs et Tatares de l'autre. Déjà dans ce combat sourd, voilé, dissimulé entre ces deux forces aussi impérialistes l'une que l'autre, Moustapha Kémal semble avoir gagné la première manche. On sait d'ailleurs dans quelle condition la paix a été signée entre la Géorgie et Moscou. C'est ainsi que les bolchévistes ont tranché la

question de Batoum en faveur de la Géorgie, c'est-à-dire en faveur d'un pays dont la politique s'est toujours prononcée contre celle des commissaires moscovites. Le traité russo-géorgien n'empêche cependant pas que la ville et la région de Batoum ne soient encore ouvertement revendiquées par les nationalistes turcs. Et cet exemple fait toucher du doigt, en même temps que l'opposition des intérêts russes et turcs au sud du Caucase, la sourde rivalité qui divise, malgré l'union apparente, Lénine et Moustapha Kémal.

Au sujet de l'Arménie même, ces deux joueurs sont aux prises, le premier devant ainsi soutenir un pays dont la seule existence contrecarre les plans du second. Quelle sera l'aide de Lénine ? quelle sera la force de Moustapha Kémal ? Nous le saurons demain. Mais si l'on songe à l'ampleur du mouvement pantouranien, ainsi qu'à la nature du bolchévisme qui n'est qu'une anarchie déguisée, il est à redouter que l'expérience qu'a tenté la jeune république arménienne ne lui soit bien amère.

Quant à la Géorgie, le danger qu'elle court d'être enserrée dans l'étau turco-bolchéviste, reste des plus graves. Déjà elle a entamé des négociations avec ceux dont elle craint les agissements. Un représentant du gouvernement d'Angora est arrivé à Tiflis pour commencer des pourparlers ; le gouvernement géorgien, fort de ses droits, exige de Mustapha Kémal la reconnaissance de l'indépendance de la république géorgienne dans les frontières fixées par le traité conclu entre la Géorgie et la Russie, le 7 mai 1920, c'est-à-dire la renonciation de la part du gouvernement d'Angora à toutes prétentions sur la région de Batoum ou sur tout autre partie du territoire géorgien.

Les négociations ne sont pas encore terminées. Mais comme conclusion nous pouvons citer les déclarations suivantes de M. Gueguetchkori, ministre des Affaires Etrangères faites à un rédacteur du *Temps* au moment même ou l'Assemblée générale de la Société des nations se réunissait à Genève :

« La Géorgie est une république toujours

neutre, et elle ne prendra jamais part aux luttes intestines de ses voisins qu'il s'agisse de la Turquie ou de la Russie. Mais le gouvernement de la république géorgienne ne peut rester indifférent, lorsqu'il apprend que ses voisins sont prêts à envahir ses confins ou ont des visées sur son territoire. Aux préparatifs hostiles, il oppose des préparatifs de défense nationale. Aux tentatives d'évasion il opposera la résistance la plus résolue ».

« Depuis qu'elle a proclamé son indépendance, la Géorgie a eu maintes fois à défendre ses frontières par les armes. L'âme du peuple s'est trempée dans la lutte. La république dispose maintenant de forces armées ; l'armée et la garde populaire, qui sont à la hauteur de leur tâche. Je puis me baser à cet égard sur l'opinion exprimée par les autorités militaires de l'entente qui ont pris connaissance de notre organisation militaire ».

« Nous n'avons jamais soulevé la question d'un secours en hommes et nous n'avons aucunement l'intention de la soulever. Notre politique extérieure ne compte que sur les

forces de notre peuple. Mais nous attendons un autre secours de la part de l'Europe : nous comptons sur son appui moral qui doit se manifester par la reconnaissance immédiate et sans réserves de notre indépendance *de jure* et sur l'aide matérielle sous forme du renforcement de nos moyens de défense. Les dirigeants de la politique européenne doivent se rendre compte qu'il serait néfaste d'abandonner à leur sort les républiques transcaucasiennes ».

« Entre le fait de l'avance des Kémalistes et la reconnaissance de l'indépendance de la Géorgie il n'existe apparemment aucun lien ; pour nous, — a déclaré avec véhémence le ministre, — elles sont étroitement liées. Notre peuple tendant ses forces dans une lutte qui a pour objet non seulement la sauvegarde de son indépendance, mais encore la défense de la cause de la civilisation en Orient, doit savoir qu'aucune atteinte ne sera portée ultérieurement à son indépendance, achetée au prix de sanglants sacrifices ».

« D'autre part, c'est précisément l'incerti-

tude du statut de la Géorgie, au point de vue international, qui entretient, parmi les Kémalistes, l'espoir d'appliquer les « droits » acquis par la Turquie à Brest-Litovsk et qui les ont poussés à l'offensive. Dans la question transcaucasienne il n'y a pour la diplomatie européenne que deux voix à prendre : soutenir les aspirations des Kémalistes en maintenant la situation indécise actuelle, ou bien reconnaître ouvertement et sans réserves notre indépendance ».

Le moment est venu, a dit en terminant M. Guéguetchkori, de faire un choix décisif entre ces deux voies.

CHAPITRE IX

UNE AVENTURE DE PIRATES

Le goût du meurtre et du pillage, la disparition de toute légalité, tous ces fléaux issus de la guerre mondiale ont fait renaître sur le Pont-Euxin le brigandage maritime à main armée, cet ancien fléau des mers, terreur des navigateurs européens au moyen-âge. On aurait pu croire cependant que cette race de hardis pillards qui infestaient la mer Méditerranée et la mer Noire avait disparu ; mais les mauvais instincts de l'homme sont éternels comme le monde ; étouffés parfois par les lois sociales, ils réapparaissent dès que les circonstances les favorisent. Il est singulier néanmoins qu'au début du xxe siècle, alors que nous possédons les ressources non seule-

ment de la vapeur, mais de la télégraphie sans fil, il y ait encore dans la mer Noire, à la barbe de nos torpilleurs, des bandes de forbans assez téméraires pour attaquer un gros paquebot français, maîtriser son équipage et piller près de quatre cents passagers. Bref écoutez l'histoire.

Le *Souirah,* paquebot de la Compagnie Paquet, partit de Batoum à sept heures du soir, pour son voyage de retour à Marseille. Contrastant avec l'agitation du pays qui depuis le coup d'Etat bolcheviste de Bakou se trouve toujours sous la menace de graves bouleversements politiques, la nature était particulièrement calme. La mer reposait tout azurée sous l'éclat du couchant et les monts du Caucase s'élevaient à l'horizon en une draperie toute rose et blanche de lumière. Le repas terminé, les passagers, parmi lesquels je me trouve, se répandent sur le pont et dans les salons, groupés selon les premières affinités du départ. On jase, on rit en fumant des cigarettes ; des mères promènent leurs bébés, des marchands discutent, des amoureux flir-

tent. Bientôt une nuit bleue, douce et chaude est descendue. Çà et là, des Kurdes s'enroulent déjà avec gravité dans leurs couvertures, et l'on n'entend bientôt plus sur la mer que les pulsations sourdes et vibrantes des machines.

Soudain un coup de feu éclate. Puis, dans une autre direction, un deuxième, un troisième... et bientôt, l'émoi augmentant à mesure que la fusillade crépite, c'est partout la panique, la folle, la stupide panique, hommes, femmes, enfants, pêle-mêle courant au hasard. « Les bolchevistes ! Les bolchevistes ! », crie une grosse dame en levant les bras. Un flux de passagers m'amène dans le salon de première classe, où se trouvent maintenant près de cent personnes réunies en proie à une intense agitation. Quelques-unes, aux premiers coups de révolver, se sont instinctivement étendues, aplaties contre le plancher, entre les tables et les fauteuils, et restent là, complètement incapables du moindre mouvement ; mais la plupart, venues de Russie, et connaissant les mœurs bolchevistes, ne songent

qu'à leurs portefeuilles qu'elles sentent directement menacés ; et pendant quelques minutes, en un steeple-chasse amusant, c'est à celui ou celle qui saura le mieux et le plus rapidement dissimuler son argent. Liasses de francs, de lire, de livres turques, de roubles de toutes formes et de toutes couleurs ; chèques, lettres de crédit de toutes les banques d'Europe et d'Amérique disparaissent en un clin d'œil, glissés sous des tapis, sur les chambranles des portes, au creux des bougeoirs, derrière les armoires, sous la housse des fauteuils ; quelques passagères même, d'un geste hardi, les escamotent dans leurs bas ou leurs chaussures. Le long des banquettes, des dames se trouvent mal ; des enfants pleurent. Dans un angle, un vieux monsieur hoquette de frayeur... Chacun, d'ailleurs, se sent impuissant; car ce n'est plus le coup de téléphone au poste voisin, ni l'arrivée subite de quelques agents appelés à la hâte qui sauveront la situation. Le bateau entier est cambriolé. La mer offre encore de ces surprises !

Malgré le mot de « bolchevistes » que chacun prononce, j'avais personnellement cru, jusqu'à ce moment, davantage à une rixe entre matelots ou entre ces derniers et les passagers de pont. Mais bientôt l'arrivée de deux bandits descendant révolver au poing, les marches de l'escalier du salon enlève toutes mes illusions et me fait comprendre de suite la nature du guet-apens. Porteur d'une somme assez rondelette dont je tiens à ne point être dévalisé, j'ai vite pris ma décision ; un couloir est devant moi, une cabine est ouverte, j'y pénètre et m'étends sous la couchette inférieure, tandis qu'une malle longeant les flancs du bord extérieur me protège comme dans un réduit. Et j'attends, tendant l'oreille... De la salle à manger me parviennent des bruits de menaces, des pleurs, des cris, des hoquettements de frayeur. Que se passe-t-il réellement? J'interroge à voix basse les occupants de la cabine, un prince russe et un officier géorgien qui viennent d'arriver ; mais ils me font signe de me taire et de ne point bouger. Je reste donc immobile, dans

une situation qui certes n'a rien d'héroïque, mais sur laquelle je compte pour dépister nos bolchevistes. Trois quarts d'heure se passent de la sorte, dans le va-et-vient agité de mes deux compagnons de voyage, lorsque soudainement deux bandits pénètrent dans la cabine et commencent les perquisitions. Je puis apercevoir quelques-uns de leurs gestes ; sous la menace des révolvers braqués, les deux passagers sont fouillés, leurs portefeuilles vidés, les poches retournées. Puis maintenant c'est le tour des bagages : vont-ils tirer la malle qui me protège ? C'est fait, une brusque lumière éclaire ma cachette où je me tapis contre la paroi, tentant de me réduire à ma plus simple expression, de jouer à l'homme caoutchouc. Vais-je éternuer ? Remuant lentement une main jusqu'à mon visage, je me pince le nez !... Pendant ce temps la malle est fouillée ; le linge répandu par terre s'amoncelle contre la couchette, me créant un nouveau rempart... Suis-je sauvé ? Non. Brusquement un nouveau flot de lumière m'inonde ; le matelas même de la couchette,

saisi par la main d'un des brigands, vient d'être soulevé... J'ai le nez à la hauteur du treillis mince et serré et je vois pendant l'éclair d'une seconde la tête méchante de mon homme... qui me regarde. Me voit-il ?... Il me voit !... Mon Dieu !... Non, il ne m'a pas vu ! Le matelas est retombé.

L'état d'esprit dans lequel me jettent ces rapides alternances d'espoir et de crainte n'a rien d'agréable ; car Ulysse lui-même, tapi sous son bêlier, n'eut pas dans l'antre de Polyphème, en un laps de temps aussi court, autant d'émotions diverses et successives. Toutefois, je me crois sauvé par le départ des brigands ; d'autant plus que quelques instants après les machines s'arrêtent de fonctionner. Je pense que, la râfle faite, nos agresseurs s'échappent maintenant en canot sur la mer ; néanmoins, je crois prudent d'attendre que la joie des passagers et le brouhaha général trahissent plus évidemment la fin de l'aventure et, prenant sous la couchette une position plus confortable, étendant mes membres fatigués et menacés de crampes, je

me félicite du bon tour que je viens de jouer à ces messieurs. Et je suis à tel point sûr, à cet instant, de la disparition de tout danger, que je reprends la liasse de billets glissés dès le début sous les tuyaux longeant le plancher de la cabine et les place de nouveau dans les poches de mon veston. Et j'attends ! Une heure. Deux heures. Et, pendant tout ce temps, le *Souirah* tantôt s'arrête, tantôt reprend sa marche. Je sus plus tard que, depuis la passerelle, le chef des brigands, tendant l'oreille, s'efforçait de surprendre dans le calme de la nuit le bruit du moteur d'une « pétrolette » qui devait venir le reprendre avec sa bande. Ces manœuvres, dont je ne pouvais comprendre le sens, me plongèrent bientôt dans une nouvelle et profonde perplexité. Que se passe-t-il à bord ? Les occupants de la cabine, après avoir été dévalisés, n'ont pas reparu. Personne pour me renseigner. Dirige-t-on le *Souirah* du côté de Novorossisk ou d'Odessa ? Allons-nous nous trouver demain en plein centre bolcheviste ? Ou bien des forbans préparent ils ce crime

effroyable de nous couler à coups de bombes, en pleine mer ?

J'en suis là de mes réflexions lorsque subitement un bruit de pas s'approchant du couloir me donne de nouveau l'alerte. La malle que je n'ai pas eu l'idée de replacer dans son ancienne position ne me protège plus comme la première fois; d'autre part, mon champ de vue s'est agrandi et j'aperçois bientôt trois paires de bottes caucasiennes, puis autant de mains qui reprennent la fouille avec plus d'activité que jamais. J'en vois une soulever le tapis, l'autre se faufiler sous les draps d'une couchette, une troisième plonger dans la malle laissée ouverte depuis la première perquisition; je vois les longs mausers qu'ils ne quittent point. Pendant ce temps, je puis reprendre tout doucement ma position de repli, sur le côté, contre la paroi, et là, tout raidi, crispé en une tension nerveuse presque cataleptique, je continue à observer bottes, mains, revolvers qui passent et repassent le long de la couchette à quelque cinquante centimètres de ma tête. Encore une fois, une

main soulève le matelas qui me protège et cette fois encore je suis sauvé par l'épaisseur du treillis. Je n'ai pas le temps cependant de remercier la Providence, car brusquement, près de ma couchette, un bras et un genou se posent à terre, tandis qu'une main, une grosse main tendue, commence à explorer mon réduit. Une... deux... trois secondes... elle bat le vide... puis m'empoigne la jambe. Un grognement de joie de la part de mon homme souligne le succès du geste ; je suis pris ; je n'ai plus qu'à me rendre. Je sors en rampant presque, la tête la première, tandis que le canon froid d'un mauser est appliqué sur ma nuque. S'il y a quelque honte à faire « camarade », il est certain que ce sentiment ne m'effleura nullement quand, quelques secondes plus tard, je fus debout, dans la position classique, les bras en l'air, sous la menace de trois revolvers. Les mains sales d'un brigand vêtu à la caucasienne d'un long manteau brun et dont le visage est recouvert d'un passe-montagne, ne lui laissant voir que les yeux, plongent dans mes poches et mes billets, sub-

tilisés en un clin d'œil, s'en vont gonfler encore sa houppelande déjà distendue. L'importance relative de la somme que j'ai sur moi me vaut en outre, de la part de l'un des deux autres larrons, la plus grande injure qui soit sur les lèvres bolchevistes : un « *borjoi* » (bourgeois), lancé d'une voix rauque et méchante. Que m'importe ! Je suis sain et sauf et quelques instants après je me trouve dans le grand salon mêlé aux autres passagers.

Mais que s'est-il exactement passé à bord pendant tout ce temps? Une agression armée des plus audacieuses et telle que les annales de la marine marchande française n'en connaissent guère de pareille. Une trentaine de brigands embarqués à Batoum pour Trébizonde comme passagers de quatrième classe ont réussi, en un clin d'œil, à maîtriser l'équipage et à s'emparer du bateau. Le guet-apens a été organisé aussi minutieusement qu'au cours de la guerre la prise d'une redoute, chacun des agresseurs sachant d'avance la place qu'il devait occuper à telle heure, le rôle qu'il y devait jouer. C'est à neuf

heures précises que le premier acte commence. Le capitaine en second Bugni se trouve sur la passerelle faisant son quart, quand deux hommes montant rapidement l'échelle l'assaillent revolver au poing en l'empoignant au collet. « Commandant, à moi ! » a-t-il à peine le temps d'articuler. Le commandant Mattei qui parle avec deux passagères sous la passerelle, grimpe précipitamment près de son second... juste à temps pour se trouver à son tour devant deux mausers ! A ce moment le gros des brigands se précipitent vers la cabine de télégraphie sans fil que l'opérateur M. Sahuc, tient par hasard fermée à clef. « *Atkrivatie* : » (ouvrez) hurlent-ils en tentant d'enfoncer la mince cloison... et comme le télégraphiste ne répond pas à leurs appels, ils n'hésitent plus. A coups de revolver ils font sauter la vitre du hublot, tandis que l'opérateur qui s'efforce de mettre son moteur en marche est soudainement menacé par un bras armé qui passe à travers l'ouverture. Sous peine de mort, le commandant est d'ailleurs obligé de venir lui donner l'ordre d'ouvrir la

cabine où les brigands, en quelques coups de poignards, coupent les fils et détériorent les contacts. Pendant ce temps, d'autres groupes de bandits assaillent le reste de l'équipage qui, disséminé dans différents postes et sans armes, ne peut songer à offrir aucune résistance; le troisième mécanicien est ainsi bloqué chez lui et chaque fois qu'il tente de sortir, des « pan » « pan » sonores le font reculer. Les nègres de la chaufferie se barricadent chez eux; le cambusier se fait un abri d'une pile de tonneaux; le boulanger, un Suisse, s'engouffre dans une fente étroite, derrière son four, encore brûlant... L'équipage est entièrement maté.

Les coups de revolver se succèdent d'ailleurs, atteignant parfois les vitres des salons, les lampes électriques et tenant ainsi tout le monde en émoi. Toutes les échelles, toutes les issues du navire sont occupées par les bandits qui peuvent contrôler toute circulation. Le second acte, le pillage des passagers va commencer. Dans le grand salon de première classe où l'affolement reste main-

tenu par la fusillade, les premiers bolchevistes — les uns en casquette à l'Anglaise et en grands « caoutchoucs » les autres en accoutrement du pays, le poignard à la ceinture sur le grand manteau de laine brun — apparaissent revolver au poing.

Dienghi ! (De l'argent) ce mot que souligne chaque fois la menace de l'arme braquée en pleine poitrine est répété à chacun. Il n'est même pas toujours nécessaire, car des mains tremblantes tendent parfois les liasses de billets avant même que les voix rauques les exigent.

Dienghi ! Dienghi ! L'appel se poursuit pressant, énervé. Des banknotes bleues et vertes, des piles de pièces happées par les mains sales disparaissent tour à tour dans les houppelandes ; et la moisson est abondante, de nombreux passagers, en raison des derniers événements du Caucase, transportant avec eux des fortunes entières. Ici c'est un riche Persan dévalisé d'un sac plein d'or qu'un bandit pourfend et dont une partie du contenu ruisselle soudainement sur le sol; là, c'est un

agent de change de Constantinople auquel on subtilise en un tour de main plus de cent mille francs. *Dienghi !*

Une telle pluie de richesses n'est pas sans transformer petit à petit l'attitude combative et menaçante d'abord de nos bolchevistes rassurés d'ailleurs par le succès complet de leur coup de main ; et les voyageurs quelque peu calmés maintenant ont ce spectacle curieux de les voir jouer aux brigands aimables, bien plus généreux ! Quelques pièces d'or du Persan sont remises « en souvenir » à des passagers et des billets de banque sont distribués au hasard pour « terminer le voyage », non seulement à des personnes qui ont été entièrement dépouillées, mais aussi à d'autres qui, dans le désarroi du début, ont pu échapper à la fouille ; et c'est ainsi qu'une dame sortit de l'aventure plus riche de cinq cent roubles qu'elle n'y était entrée.

Puis, de généreux, nos bandits deviennent galants ; les bracelets, les colliers de perles sont détachés des cous avec des salamaleks

de pachas [1] ; les bagues sont délicatement enlevées des mains sur lesquelles nos aigrefins tiennent à poser ensuite un long baiser humide et bruyant, à la moujik. Puis, après avoir ainsi affecté une sorte de générosité et d'insultante galanterie l'un des chefs donne l'ordre à un garçon d'aller chercher immédiatement des rafraîchissements pour ces dames, et la bouteille de limonade apportée en tremblant est aussitôt princièrement payée d'un billet de cent francs. Des partis de deux ou trois brigands pénètrent pendant ce temps dans les cabines qu'ils fouillent de fond en comble ; les passagers qui s'y étaient réfugiés doivent l'un après l'autre ouvrir malle et portefeuille... sous la gueule des mausers toujours braqués ! Les valises dont on ne trouve pas les clefs sont éventrées d'un coup de poignard ; car la fouille est fort minutieuse et les papiers, les lettres, d'importants contrats, tout ce qui n'est pas une valeur

1. Madame Haskell, femme du commissaire américain en Arménie, fut entre autre dépouillée de nombreux bijoux.

directe, sont sans autre forme déchirés. En troisième classe, seuls deux voyageurs sont dévalisés de leur pécule; mais tour à tour, tous les passagers de cette catégorie doivent répondre, revolver sur la poitrine, à cette question : « Etes-vous bolchevistes? » Il va sans dire que jamais foule ne le fut plus unanimement.

Le navire pendant ce temps poursuit sa route, du moins celle que dicte au capitaine le chef des brigands, un grand et robuste gaillard vêtu d'un élégant manteau circassien. D'après ses dires, une « pétrolette » doit venir le rechercher au large. Aussi, donne-t-il l'ordre parfois d'arrêter les machines, et sur le pont, dans le silence de la nuit bleue, les pirates tendent l'oreille pour surprendre sur les eaux calmes les vibrations du moteur. Mais rien... Une nervosité fébrile commence alors à se manifester parmi eux. L'ordre est donné au commandant que ne cessent de menacer trois ou quatre brigands armés, de diriger le Souirah entre Kopa et Artava, deux villages turcs de la côte Lazistan.

« Plus vite ! » exige l'un de ceux qui sont restés sur la passerelle, près de la barre ; et la chauffe est forcée... « Plus lentement », ordonne un autre quelques instants après. Le commandant, ne sait à quel saint se vouer, d'autant plus qu'il devine plus qu'il ne comprend ce que l'on veut de lui. Pour faciliter sa tâche, deux brigands descendus en première classe ramènent sur la passerelle un traducteur russe-français, un vieux Levantin israélite qui, devant tous ces revolvers, s'évanouit bientôt d'émotion.

Cependant la côte montagneuse du Lazistan apparaît projetant sur la mer une large nappe d'ombre propice à nos pirates. Sur leur ordre, deux canots sont alors mis à la mer ; manteaux, appareils photographiques, jumelles, valises en garnissent rapidement le fond ; une partie de l'équipage doit prendre place aux rames, puis les bolchevistes, riches maintenant de plus de deux millions, quittent finalement le bord, non sans que leur chef ait encore baisé la main du commandant. Les canots s'éloignent, tandis que les passa-

gers, après ces heures de mortelle anxiété et d'effroyable tension nerveuse n'osent encore croire à la fin de ce cauchemar. Quelques-uns même craignant l'explosion des bombes que les pirates, par un raffinement de cruauté, ont déclaré avoir placées sur le bateau, se refusent à enlever les ceintures de sauvetage qu'ils ont mises dès l'éveil de leur crainte. Mais peu à peu, chacun se rassure. Une lumière sur la mer; les canots qui sont allés déposer voleurs et butin en un point de la côte reviennent et bientôt tout le monde est à bord. Il est deux heures du matin. Le *Souirah* reprend alors sa marche, tandis que dans une agape commune, réunis avec l'équipage, nous nous serrons les mains, nous félicitant les uns les autres d'être sortis miraculeusement indemnes de la main des pirates.

L'élément pittoresque de l'aventure comporte tout ce qu'exige la facture d'un film à succès. Jamais navire ne fut plus rapidement plus méthodiquement, détroussé. Mais si la France tient à maintenir avec les dernières

Echelles du Levant les importantes relations maritimes qu'elle a établies sur cette ligne dès le dix-septième siècle, il importe que cette aventure soit considérée sous un point de vue tout à fait différent. De promptes mesures qui devront être maintenues jusqu'à la fin de cette période de troubles doivent être prises sur la mer Noire pour la protection des navires français.

APPENDICES

I

LA GÉORGIE ET LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

A l'occasion de la réunion à Genève, dès le 15 novembre 1920, de l'Assemblée générale de la Société des Nations. M. M. E. Gueguetchkori et Z. Avalichvili, délégués de la Géorgie ont présenté un mémoire demandant l'admission de la petite république au soin du nouvel aéropage international. En voici la conclusion :

Se ralliant à la bannière de la démocratie occidentale, la nation géorgienne dut néces-

sairement considérer avec une sympathie toute particulière la formation de ce système politique né de la guerre, et destiné à paralyser la guerre, que la Société des nations doit incarner et qui constitue probablement l'effort le plus remarquable et le plus fécond que l'humanité connaît dans la voie de son unité future. En sollicitant son admission dans la Société des nations, la Géorgie n'est point guidée par l'espoir d'en obtenir des avantages immédiats, politiques ou autres. Elle n'aspire qu'à la consécration, par la communauté des nations civilisées, de ses efforts tendus vers la liberté et l'ordre démocratique. S'associer, d'autre part, dès le début, à ce travail commun des peuples avides de paix et de solidarité, tel est le vœu le plus sincère de la Géorgie.

Le peuple géorgien veut assumer, dans la mesure de ses forces et de ses conditions, la part de ce travail, et le gouvernement de la Géorgie est persuadé que la situation politique et géographique de la Géorgie est de nature à donner une certaine importance à la

participation de cette nation à la politique internationale de paix dont l'organe directeur est la Société des nations. La Société des nations ne sera en effet forte que par l'adhésion sincère et efficace à elle de tous les facteurs politiques capables d'influencer et de guider l'opinion publique dans divers pays.

Il importe surtout d'établir l'autorité de la Société dans les contrées qui, par leur situation géographique ou par leurs conditions politiques particulières, peuvent facilement devenir foyers de complications affectant éventuellement la vie politique du vaste ensemble européen. Il ne sera pas exagéré d'affirmer que telle est aussi la condition de l'isthme caucasien. L'indépendance et la stabilité politique des pays qui le composent (Géorgie, Arménie, Azerbeïdjan) sont nécessaires si l'on veut que la Turquie nouvelle et la Perse puissent se développer librement, sans être perpétuellement menacées du nord, si l'on veut que l'Asie antérieure, dont on est en train de régler le statut, ne redevienne la proie des contestations rivales. La fonction

de la Transcaucasie en politique internationale sera évidemment de séparer les sphères de domination et d'influence ayant une tendance naturelle à entrer en conflits, et la consolidation des Etats transcaucasiens est sous ce rapport d'une importance qui dépasse de beaucoup les frontières de ces Etats. Or la Géorgie étant un des éléments principaux de cette consolidation, son admission dans la Société des nations lui faciliterait la tâche qui lui incombe dans la politique transcaucasienne, en même temps que l'autorité de la société elle-même s'en trouverait mieux assurée dans ces parages où elle est si nécessaire d'après ce qui fut dit tout à l'heure.

Il existe encore un autre aspect du problème qui donne une portée internationale aux pays transcaucasiens et à la question de l'admission de la Géorgie dans la Société des nations : c'est l'importance des communications par la Géorgie avec la Perse, avec l'Arménie, avec l'Asie centrale.

Il y a peu de routes commerciales dont le caractère d'artère internationale soit aussi

prononcé que celle qui par les Etats de Transcaucasie relie l'Occident avec les pays différents de l'Asie antérieure et centrale. La meilleure garantie de ce que le caractère international de cette route soit sauvegardé dans l'avenir au profit de tous consisterait dans l'aide et la direction que la Société des nations pourrait donner dans ce sens aux pays transcaucasiens, et l'entrée de la Géorgie dans la Société faciliterait évidemment à cette dernière la tâche sus-indiquée. Or, il est à prévoir que l'organisation et le perfectionnement des grandes voies de communication entre les peuples seront une des préoccupations principales de la Société des nations. Les Etats transcaucasiens, et particulièrement la Géorgie, libérés de la domination étrangère, solidaires dans ce qui constitue leur intérêt commun, liés envers la communauté des peuples par les obligations tracées dans le pacte de la Société des nations, serviront à cette Société d'un des principaux points d'appui en Orient.

Cette solution définitive du problème cauca-

sien, si conforme aux principes qui donnèrent la vie à la Société des nations, sera puissamment facilitée par l'admission dans ladite Société de la Géorgie, dont la position et les précédents lui assurent un rôle spécial dans les affaires politiques du Caucase.

Le gouvernement géorgien estime qu'en dehors des considérations ci-dessus, les principes mêmes qui doivent régler la vie internationale, orientée désormais vers la solidarité et la coordination, militent suffisamment pour l'admission dans la famille des peuples libres d'une vieille nation, autrefois l'avant-poste de la chrétienté en Orient, devenue là même un des avant-postes de la démocratie et qui n'aspire qu'au travail libre et assidu dans sa propre maison, son héritage légitime et incontestable.

D'autre part, dans des déclarations publiées par le *Temps* du 26 novembre 1920, M. E. Gueguetchkori s'est exprimé comme suit :

Les premières séances de la Société des nations ont montré que, malgré toutes les divergences existant entre les représentants des

divers Etats, tous sont d'accord sur un point, c'est de reconnaître que la force de la Société des nations doit être son universalité, en ce sens que doivent en faire partie tous les Etats, grands et petits, puissants et faibles. L'unique critérium de l'admission de tel ou tel Etat dans la société consiste dans la question de savoir ce que représente en soi ledit Etat et s'il est en mesure de remplir les obligations assumées par lui.

J'ai eu l'occasion de constater l'attitude envers la République géorgienne des délégués de nombreux Etats. Aucun d'entre eux ne doute que la République géorgienne ne soit un véritable Etat ni qu'à sa tête ne soit placé un gouvernement responsable, issu de la volonté du peuple et capable d'assumer des obligations de caractère international.

En effet, nous avons une histoire millénaire. L'ancienne civilisation a aidé notre peuple, au cours de dures années d'épreuves, à sauvegarder son existence et à établir, parmi le chaos de la destruction, les assises de la liberté et de l'ordre. Voici trois ans que nous

travaillons, consacrant toutes nos forces à la consolidation de notre Etat et à la renaissance de notre pays. Cette œuvre n'est pas encore terminée, mais beaucoup a déjà été fait dans ce sens. Nous avons affermi dans le pays l'appareil d'un fort pouvoir gouvernemental ; nous avons donné au peuple l'ordre, la liberté et la possibilité de travailler en paix. Nous avons créé des relations amicales avec tous nos voisins et nous avons conclu avec eux des accords au sujet des questions de frontières. Nous avons également réussi à faire reconnaître notre indépendance *de facto* par les grandes puissances occidentales, à nouer des relations économiques avec les pays cultivés de l'Europe et à conquérir la confiance du monde des affaires.

Les représentants des pays européens qui ont vu notre travail sur place savent quelle haute et redoutable mission incombe à la Géorgie dans la défense de l'ordre, de la liberté, et du droit, aux portes de l'Asie.

Il y a, il est vrai, des adversaires de l'admission de la Géorgie dans la Société des na-

tions. Toutefois, la Société des nations ne saura tenir compte de leurs arguments, car cela équivaudrait de sa part à renoncer au principe de libre détermination des peuples.

Je ne veux pas me baser sur ce point que l'intérêt politique bien compris dicte également aux puissances européennes la reconnaissance de la Géorgie. La question que doit résoudre la Société des nations n'est pas du domaine des calculs politiques ; c'est une question de droit. Et notre droit d'occuper une place dans l'alliance de tous les peuples civilisés — dont le but est de défendre la civilisation et la paix — ce droit ne saurait, à mon avis, soulever le moindre doute.

Le *Temps* a fait suivre ces déclarations de la note suivante :

Sans discuter aucunement la situation intérieure ni la politique extérieure de la Géorgie, pour laquelle nous avons les meilleurs sentiments, remarquons qu'il nous est impossible d'admettre la thèse d'après laquelle tous les Etats ont nécessairement un droit à faire partie de la Société des nations. Le droit

de chacun a pour limites les droits d'autrui, sans quoi l'Allemagne et même la Russie soviétique devraient siéger dès maintenant à Genève. D'autre part, il reste évident que si la Société des nations ouvrait ses portes aux petits Etats constitués sur l'ancien territoire russe depuis la révolution bolcheviste, et si, par conséquent, elle traitait ces Etats comme des puissances indépendantes de droit, elle sanctionnerait le démembrement de la Russie tel que l'ont accompli les traités signés par le gouvernement soviétique de Moscou. De même qu'il y a en diplomatie les reconnaissances de droit et de fait, il devrait y avoir à la Société des nations deux catégories d'admission, et l'on sauvegarderait ainsi un principe dont l'importance dépasse les intérêts particuliers.

II

LES CHEFS SOCIALISTES EUROPÉENS EN GÉORGIE

L'arrivée en Géorgie des chefs du mouvement socialiste de l'Europe occidentale a été considérée dans tout le pays comme l'événement important de la vie transcaucasienne au cours des derniers mois. Cette visite a même reporté au second plan l'intérêt qu'on attachait au congrès des peuples orientaux tenu en même temps à Bakou.

La délégation socialiste, venue en Géorgie sur l'invitation des organisations ouvrières du pays, comprenait : les Français Renaudel, Inghels et Marquet; les Belges Emile Vandervelde, Huysmans et de Brouckère ; les Anglais Tom Shaw, Mss. Snowden et Ramsay

Macdonald. A la réception de cette délégation prirent part, non seulement les ouvriers géorgiens, mais encore toutes les classes de la population de la République.

A l'hôtel de ville, le maire évoqua les jours d'angoisse que vécut Batoum, il y a deux ans, lorsque les troupes d'Enver pacha, actuellement membre éminent de la III[e] Internationale communiste, envahirent la Géorgie, détruisant tout sur leur passage. Le désespoir qui étreignait alors les cœurs des citoyens de Batoum n'a d'égal que la joie qu'ils éprouvent aujourd'hui en saluant les délégués de la démocratie occidentale. M. Macdonald répondit au maire : « Nous sommes heureux de nous trouver ici, en Géorgie, pays de la vraie démocratie. »

L'après-midi, toute la population se rassembla devant le palais du travail (Maison du peuple). Au nom de la délégation, M. E. Vandervelde adressa à la population un discours où il exprima sa vive sympathie à l'égard du peuple géorgien, luttant pour sa liberté et son indépendance.

Le 15 septembre, au matin, le train arriva à Tiflis, qui, pour accueillir les délégués, avait revêtu sa plus belle parure. Le président du conseil, M. Jordania, vieux leader de la démocratie géorgienne, leur adressa en français un discours de bienvenue, dont il convient de citer la fin:

Nous avons certainement des défauts, mais nous n'avons jamais compromis nos principes, notre conscience socialiste et démocratique. La social-démocratie géorgienne qui détient le pouvoir a pu réaliser de grandes réformes politiques, agraires et sociales, sans terreur et sans guerre civile, par simple voie démocratique. Nous sommes heureux de voir parmi nous nos maîtres, les représentants de l'Internationale, nos grands amis et camarades. Jugez-nous, aidez-nous, nous tendons nos mains vers vous.

Prenant ensuite la parole, M. E. Vandervelde déclara :

Ce que nous venons déjà de voir en Géorgie nous a profondément émus. Vous nous nommez vos maîtres. En fait, c'est chez vous

que nous devons venir nous instruire. En vérité, la Géorgie est la Terre Promise. Ce que nous voyons chez vous a dépassé toutes nos prévisions.

Le cortège gagna l'Assemblée constituante, où fut tenue une séance solennelle extraordinaire. A l'issue de cette séance, les délégués se montrèrent à la foule, à laquelle ils adressèrent des discours.

M. Renaudel manifesta son admiration pour le travail créateur des socialistes géorgiens et de l'ordre parfait qu'ils ont su établir. M. Shaw fit une comparaison frappante entre la Russie soviétiste et la Géorgie : « En Russie, dit-il, les bolchevistes n'ont donné au peuple ni liberté ni prospérité. C'est le contraire en Géorgie, où le peuple a obtenu l'une et l'autre du gouvernement qu'il a su instaurer. Les ouvriers anglais ne suivront jamais les bolchevistes. Nos ouvriers ont adopté la même voie que les Géorgiens. »[1] Puis M. Snow-

1. Le comité exécutif du parti travailliste anglais a envoyé le 16 décembre au citoyen I. Tsérételli le télégramme suivant :

den prononça un discours plein d'émotion : « Je salue la Géorgie, que nous aimons déjà tous. C'est le premier pays ayant trouvé la possibilité de transformer l'ordre social en évitant les erreurs et le chaos, la misère et les violences. Jamais je n'ai ressenti ce que j'éprouve chez vous. La Géorgie est digne de vivre et d'être citée en exemple aux autres peuples. »

Après les discours de MM. Inghels et de Brouckère, la foule vota à l'unanimité un ordre du jour saluant les représentants des socialistes européens et exprimant l'espoir que dorénavant les travailleurs géorgiens et leurs frères d'Occident établiront entre eux l'union la plus étroite.

Le comité exécutif du parti travailliste envoie ses salutations au gouvernement socialiste géorgien et lui exprime ses sympathies dans les circonstances difficiles dans lesquelles se trouve la Géorgie. Le comité regrette que la Société des nations n'ait pas reconnu la République géorgienne et qu'elle ait refusé son admission. Le comité espère que le gouvernement socialiste géorgien saura vaincre les difficultés qui se présentent devant lui.

ARTHUR HENDERSON.

III

RELATIONS ÉCONOMIQUES DE LA GÉORGIE AVEC L'EUROPE

Des relations économiques régulières entre la Géorgie et l'Europe dépendent en grande partie la prospérité du nouvel état. Le gouvernement géorgien s'en est rendu compte dès le début de son arrivée au pouvoir et déjà de grands efforts pour l'établissement de liens économiques solides dans les pays d'Occident ont été faits. C'est ainsi qu'en avril 1920 une mission spéciale, sous la présidence de M. Constantin Kandélaki, ministre des finances, du commerce et de l'industrie, est partie de Batoum pour l'Europe. Le travail de cette mission s'est heurté à de grandes difficultés provenant surtout du fait que les financiers,

industriels et commerçants de l'Europe considéraient la situation de la Géorgie comme incertaine. Le coup d'Etat bolcheviste de Bakou, l'entrée des Kémalistes en Arménie rendaient en effet ces milieux circonspects à l'égard de la petite république caucasienne. Néanmoins la mission a accompli un travail dont les effets pourront être des plus favorables au développement de la Géorgie. Voici une partie de l'exposé de M. Kandélaki et relatant, fin décembre 1920, les résultats obtenus :

Nous avons passé près de six mois en Europe, principalement à Londres et à Paris, en contact permanent avec les milieux commerciaux et officiels des pays de l'Entente. Je dois reconnaître que nous avons rencontré de toutes parts des témoignagnes d'attention et d'amitié à l'égard de notre pays. Je conserve particulièrement la meilleure impression de mes rencontres avec le monde des affaires de France. Nous avons, au début, été gênés du fait que notre pays n'était pas encore suffisamment connu de l'Europe. Nous avons éga-

lement été gênés assez sérieusement par la situation politique incertaine des pays limitrophes de la Géorgie, et notamment par le coup d'Etat bolcheviste à Bakou, les événements sanglants d'Asie-Mineure et l'invasion des kémalistes en Arménie. Il fallut chaque fois perdre un temps précieux à attendre que l'opinion publique revienne à une idée exacte de la situation.

Enfin notre travail s'est trouvé également entravé par cette circonstance que le statut international de la République géorgienne n'a pas encore obtenu la sanction des grandes puissances. Toutefois, les difficultés ont été vaincues. J'emporte, pour les soumettre à l'Assemblée constituante, des contrats de concessions que j'ai conclus avec des capitalistes de France, d'Angleterre et d'Italie. Tous ces contrats, au fond, relèvent d'un même ordre d'idées ; nous avons fait appel au capital, à l'initiative et aux connaissances de l'Europe pour l'exploitation de nos richesses naturelles. Le contrat conclu par nous avec les capitalistes français concerne l'*industrie séricicole.*

La Géorgie possède des conditions naturelles exceptionnellement favorables au développement de cette industrie, mais cette dernière, au point de vue technique, est encore chez nous très arriérée. J'ai conclu avec le syndicat des graineurs français et avec la maison Ferran-Guintrand, un contrat d'une durée de vingt-cinq ans, contrat en vertu duquel une société franco-géorgienne obtient le monopole de l'importation chez nous des graines de vers à soie et de l'exploitation de l'industrie séricole en Géorgie. Cette société s'occupera également de l'organisation en Géorgie de filatures de soie. Elle nous enverra quelques dizaines d'instructeurs spécialistes, organisera chez nous des laboratoires, des champs d'expériences, des magnaneries et préparera sur place des cadres de techniciens. De notre côté, nous nous engageons à céder à l'industrie française notre récolte de cocons. Les concessionnaires comptent pouvoir, à bref délai, porter chez nous la production annuelle de la soie à 5 millions de kilos (cette quantité représente, aux cours actuels, plus de 200 mil-

lions de francs). Pour l'industrie française du tissage de la soie, qui connaît de longue date les cocons géorgiens, ce contrat présente une grande importance, en ce sens qu'elle lui assure le stock de soie brute qui lui est indispensable. J'ai également conclu plusieurs marchés avec d'importantes maisons de commerce françaises, entre autres avec la maison Chabrières-Morel, de Marseille.

Avec les industriels et financiers italiens, j'ai conclu un contrat leur concédant l'exploitation des riches gisements de houille de Tkvartcheli (à une trentaine de kilomètres du bord de la mer Noire). Le contrat nous assure la quantité de charbon nécessaire à notre consommation intérieure et permet, en même temps, aux industriels italiens de couvrir, avec du charbon géorgien, une partie importante de leurs besoins en combustible solide.

En Angleterre, j'ai eu principalement des pourparlers financiers et ai obtenu, sous ce rapport, certains résultats. Nous avons conclu un emprunt dont la Géorgie avait grand besoin. Une partie importante de cet emprunt

sera affectée par nous à l'amélioration de nos chemins de fer, de nos ports, des manufactures de l'Etat, etc. Le reste de l'emprunt nous servira à améliorer notre circulation fiduciaire. En outre, j'ai conclu avec une des plus importantes sociétés d'assurances d'Angleterre un contrat en vertu duquel cette société devra travailler conjointement avec la Société nationale géorgienne d'assurances en vue d'une meilleure organisation des affaires d'assurances en Géorgie.

J'ai toujours considéré que l'avenir de la Géorgie dépend du développement de ses relations immédiates avec les pays avancés d'Occident. De mes observations et des entretiens que j'ai eus en Europe, j'emporte la conviction que le développement de ces relations est non seulement possible, mais inévitable et même à bref délai, car on éprouve en Europe un besoin urgent des matières premières de toutes sortes dont la Géorgie est précisément si riche. Le contrat que j'ai conclu avec les graineurs français doit être le prototype de toute une série d'accords analogues dans les différentes

branches d'industrie ; nous appellerons chez nous le capital européen et rémunérerons son concours avec nos matières premières. Les avantages de semblable opération sont réciproques.

Je relèverai encore une circonstance, a dit pour conclure M. Kandelaki. Ce qui nuit au complet développement des relations économiques de la Géorgie avec l'Europe, c'est que l'indépendance de la Géorgie n'a pas été, jusqu'à présent, reconnue *de jure*. Cependant, je ne doute pas que cet obstacle ne soit sous peu aplani, car en notre faveur militent non seulement des considérations de droit, mais encore les intérêts bien compris de la politique économique de tous les pays qui ont commencé à travailler avec nous.

IV

DISCOURS DE M. NOÉ JORDANIA

Ce discours a été prononcé à la séance de l'Assemblée Constituante géorgienne le 30 avril 1920, soit au lendemain du coup d'État bolcheviste à Bakou.

Citoyens ! Au nom du gouvernement j'ai l'honneur de vous déclarer que des nuages politiques se forment de nouveau autour de nous. Le voisinage de la Russie des « Soviets » devient de plus en plus une menace pour notre jeune République. Ce danger est d'abord venu vers nous du Nord, dans la direction de Sotchi, se rapprochant maintenant de nos frontières du côté de l'Orient par l'entremise de l'Azerbeïdjan. La première circonstance ne nous inquiète d'aucune façon : une

attaque par le Darial et Gagri est impossible. Il en est tout à fait autrement de la direction de l'Azerbeïdjan, où les frontières sont ouvertes, et je veux aujourd'hui attirer votre attention précisément de ce côté. Le 27 avril matin, nous avons reçu du gouvernement azerbeïdjanien l'information que les troupes bolcheviques s'étaient approchées des frontières de l'Azerbeïdjan. Le gouvernement communiquait que les troupes de l'Azerbeïdjan combattaient contre les bolcheviks et demandait notre aide pour cette guerre. Une séance de notre gouvernement fut convoquée sans retard et la question suivante y fut mise préalablement en délibération : le peuple d'Azerbeïdjan désire-t-il résister aux bolcheviks et prendra-t-il sur lui tout le poids de cette lutte ? Dans ce cas nous aurions l'obligation de le soutenir non seulement par la force de notre traité, mais aussi par des considérations politiques et morales. Eu effet, nous considérons l'existence indépendante du peuple, sa volonté et son désir, comme le facteur des rapports mutuels des peuples et la base inébranlable

de la politique extérieure. Voilà pourquoi nous disions ceci : si une force extérieure menace l'existence de la nation adzerbeïdjanienne, si cette force s'insurge dans ses frontières, c'est une violation révoltante du droit du peuple, et nous devons être avec ce peuple. Mais il n'en est pas ainsi, si la nation ellemême si le peuple même sympathise à l'envahissement de leur pays par une force étrangère, marcher contre cette force serait, de notre part, la violation des droits de ce peuple et la destruction, en même temps, des troupes que nous y enverrions. Nous communiquâmes immédiatement notre opinion à Bakou et commençâmes à étudier l'atmosphère politique de l'Azerbeïdjan. Vers une heure de l'après-midi, nous fûmes informés que les bolcheviks étaient déjà à Katchmaz, et à six heures du soir ils se trouvaient déjà à la station de Sangaithe, près de Baladjari, ayant parcouru cent verstes en six heures. Nous comprîmes alors de quoi il s'agissait : les bolcheviks y étaient arrivés avec un train rapide, ne rencontrant aucune résistance et par conséquent étaient

entrés dans le pays par le consentement du peuple de l'Azerbeïdjan avec des forces minimes et seulement deux trains blindés. Des forces peu nombreuses étaient nécessaires pour les faire reculer et leur enlever les trains blindés, mais vu que ce désir n'existait pas, la marche en avant des bolcheviks fut transformée en simple promenade. Comme vous le voyez, nos doutes ont été justifiés. Sur quoi reposaient ces doutes? Ils avaient pour bases deux circonstances : selon moi, le mouvement bolcheviste est la manifestation des peuples arriérés et peu développés politiquement. Là où il n'existe pas de démocratie, d'organe démocratique, où, par conséquent, le peuple ne peut se gouverner lui-même, et n'est pas entraîné par la vie politique et sociale, — ce même peuple attend d'en haut ses sauveurs et ces gouvernants parmi ceux qui jouissent d'une ferme volonté et d'un bras puissant. Si nous ajoutons à ceci qu'aucune des grandes conquêtes de la révolution n'a encore pris corps en Azerbeïdjan, que les terres n'y sont pas encore réquisitionnées chez les Khans, et que

les anciens rapports agraires y sont conservés comme autrefois, — il est facile de se représenter combien le peuple est mécontent du régime actuel, combien il est désireux de changer ce régime, fût-ce au prix d'une aventure.

C'est cette circonstance qui a préparé le fondement du coup d'État bolcheviste en Azerbeïdjan. Mais une autre question non moins importante s'est ajoutée à celle-ci, — c'est la question nationale.

Le gouvernement d'Azerbeïdjan le déclare ouvertement dans sa résolution. Il déclare que l'ancien gouvernement d'Azerbeïdjan est traître au peuple, parce qu'il avait formé une alliance avec l'Entente et que l'Entente ayant battu et divisé la Turquie, était aux yeux des communistes de Bakou l'ennemie de l'Azerbeïdjan.

Les bolcheviks de Moscou étant également contre l'Entente, l'Europe ne les ayant pas encore reconnus, les intérêts de Moscou et d'Erzeroum se sont rencontrés unissant d'un fil commun les communistes russes et les nationalistes de l'Anatolie. On peut dire avec

certitude que dans le coup d'Etat communiste d'Azerbeïdjan, cette question nationale a joué un rôle décisif. Ceci se voit de ce que les musulmans seuls ont été admis dans le gouvernement, et d'après les informations reçues, nous savons qu'ils ont l'intention de marcher sur l'Arménie, pour s'unir aux troupes d'Anatolie.

De la sorte le coup d'Etat bolcheviste de Bakou a pour premier but de chasser de Turquie les puissances européennes. C'est la répétition de ce qui a déjà eu lieu en 1918. A ce moment-là, les bolcheviks russes (Brest-Litovsk) et le « Moussavath » ont introduit la Turquie au Transcaucase, et à présent les communistes d'Azerbeïdjan ont pris sur eux le rôle du « Moussavath ».

Ces derniers ont oublié cependant une chose : le « Moussavath » a introduit une Turquie victorieuse, tandis que les communistes amènent une Turquie vaincue, déchirée, qui n'est même pas le vrai gouvernement de la Turquie, mais un groupe des nationalistes d'Erzeroum. Dans ces conditions, le jeu des

communistes de Bakou est voué d'avance à l'insuccès, et ils peuvent, hélas, non seulement ne pas relever la Turquie, mais anéantir à jamais l'Azerbeïdjan ! Comme vous le voyez, la destinée de l'Azerbeïdjan au moment actuel est liée à la destinée de la Russie bolcheviste et de la Turquie de Kémal-Pacha. Les gouvernants actuels de Bakou se couvrent de la toison caractéristique des communistes et des Pachas, cachant sous cette toison leur propre insuccès.

Nous regrettons que notre république voisine se soit jetée dans une aventure douteuse et court vers l'abîme. Par là même, elle s'est éloignée de nous et nous demeurons seuls. Mais cependant, Messieurs, la solitude n'est pas toujours le signe d'un manque de forces; tout au contraire, la solitude souvent nous rend forts.

En 1918, nous avons été sauvés par le fait que nous nous sommes séparés à temps de l'Azerbeïdjan ; autrement dit, c'est la solitude qui nous a sauvés du joug turc, et actuellement la séparation d'avec l'Azerbeïdjan, un

éloignement catégorique de son aventure, et la défense de notre propre voie et de notre politique sauveraient seuls notre république et notre démocratie.

L'entrée des bolcheviks dans notre pays, leur domination chez nous, nous assimileraient à l'Azerbeïdjan ; ce serait l'avènement, en Géorgie, de l'Impérialisme bolchevicoturc. Suivre les traces de l'Azerbeïdjan, accepter son credo politique, serait enterrer à jamais la libre et démocratique Géorgie, s'arracher à jamais de l'Europe, et tomber dans les griffes des fanatiques de l'Asie. L'invasion des bolcheviks dans notre pays serait l'établissement d'un ordre de choses rétrogrades dans un État civilisé, l'avènement de la tyrannie remplaçant la domination d'un peuple démocrate.

Le bolchevisme ferait ici ce qu'il fait en Russie, il abolirait les Erobas, les municipalités des villes, il supprimerait tous les organes autonomes, les libertés civiles et politiques, établissant à leur place le règne des terroristes et de l'armée rouge. La libre création et

l'action libre seraient remplacées par les piques. Le bolchevisme anéantirait la réforme agraire, détruirait toute propriété privée, ce qui produirait des rixes sanglantes parmi les paysans, ferait tomber toute la nation dans la guerre civile, et dissoudrait l'Assemblée Constituante mettant à sa place quelques hommes comme il en est actuellement à Bakou. En un mot le bolchevisme priverait la Géorgie du libre essor de son âme, lui arracherait tout ce qu'elle a édifié, montrant par là son talent créateur et son talent politique, il s'emparerait de son corps inanimé et finirait par le jeter à la réaction moscovite ou au pacha turc.

Messieurs, nous n'admettrons pas ceci, nous ne pouvons pas l'admettre, nous ne pouvons pas devenir traîtres à notre pays, nous resterons fermes, inébranlables à notre poste glorieux. Nous ne sommes pas seuls, toute l'Europe, sans distinction de parti ou de direction, est avec nous. L'Europe ou l'Asie? Cette question actuellement se dresse concrète devant nous, et je vous répète aujourd'hui plus énergiquement, plus haut encore ce que j'ai dit du

haut de cette tribune le 14 janvier : nous choisissons l'Europe, la démocratie européenne.

Messieurs, le gouvernement a commencé déjà l'organisation de la défense. Il a constitué un Conseil spécial de Défense, il a déclaré la mobilisation, il a nommé un commandant en chef, il a établi l'état militaire dans la Géorgie Orientale, les fonds nécessaires à la défense sont préparés ; il a pris toutes les mesures qu'il fallait. Nous sommes prêts à la lutte, notre armée et notre garde, toute notre démocratie sont avec nous. Nous montrerons à l'univers entier ce que signifie la lutte, la défense de ses frontières, de son organisation, de sa liberté. (*Applaudissements bruyants et unanimes*).

Les bolcheviks sont habitués aux victoires faciles. Ici, à nos frontières, ils comprendront, pour la première fois, le sens d'une défaite sérieuse. (*Applaudissements bruyants*).

Nous ne refusons pas de mener avec eux des pourparlers et à établir avec eux des rapports de bon voisinage ; mais s'ils ne le désirent pas eux-mêmes, s'ils touchent à ce que

nous avons de plus sacré, s'ils menacent nos frontières, la démocratie de la Géorgie montrera au monde entier qu'elle sait non seulement édifier un Etat, mais aussi le défendre (*applaudissements bruyants et prolongés*), qu'elle possède non seulement le talent de la création politique, mais aussi celui de la lutte pour la liberté. Le moment viendra où nous dirons tous fermement et vous, et toute la nation, ces paroles que notre peuple a répétées de siècle en siècle : « Mieux vaut mourir couvert de gloire que vivre dans la honte ».

V

TRAITÉ DE PAIX ENTRE LA GÉORGIE ET LES SOVIETS

C'est dans la nuit du 7 au 8 mai 1920, que M. Grégoire Ouratadzé, représentant de la Géorgie, membre de l'assemblée constituante, a conclu la paix à Moscou, avec la Russie soviétiste représentée par M. Karakhan, remplaçant du commissaire spécial des affaires étrangères.

Les points fondamentaux du traité sont les suivants :

Clause I

Se basant sur la déclaration de la république russe socialiste, fédérative et soviétiste qui reconnaît les droits de tous les peuples

d'affirmer leur vie propre et de se séparer même de l'Etat dont ils font partie, la Russie reconnaît incontestablement la liberté et l'indépendance de l'Etat géorgien, renonçant, de plein gré, à tous les droits de souveraineté sur la Géorgie.

Clause II

Se basant sur les principes déclarés dans la clause I du traité, la Russie prend l'obligation de renoncer à toute intervention dans les affaires intérieures de la Géorgie.

Clause III

1) La frontière des états géorgiens et russes va de la Mer Noire, le long du Psoou jusqu'au mont Akaktcha, à travers le mont Akaktcha et le mont Agapète et longe la frontière septentrionale des ex-gouvernements de la Mer Noire, de Koutaïs et de Tiflis jusqu'à la région de Zakatala, puis la frontière orientale de cette région jusqu'à ses confins avec l'Arménie.

2) Tous les passages montagneux se trouvant sur la ligne de frontière ci-désignée, sont reconnus neutres jusqu'au premier Janvier 1922.

Ils ne peuvent pas être occupés par les troupes ni géorgiennes ni russes, et ne peuvent être fortifiés ni par les uns, ni par les autres.

3) Le passage du Darial, indiqué dans l'article deux de cette clause, sera considéré neutre de Balta jusqu'à Kobi ; le passage de Mamisson sera neutre de Zaramague à Oni et tous les autres passages seront neutres à une distance de 5 verstes des deux côtés du point où passe la frontière.

4) Le tracé exact de la ligne de frontière entre les deux états sera marqué par une commission spéciale et mixte où se trouvera un nombre égal de membres des deux côtés. Les résultats des travaux de cette commission seront consolidés par un traité spécial entre les parties.

Clause IV

1) La Russie prend l'obligation de reconnaître comme entrant incontestablement dans l'état géorgien, outre les régions du gouvernement de la Mer Noire indiquées dans l'article 1 de la clause III de ce traité, les gou-

vernements et les régions ci indiquées de l'ex-empire russe : les gouvernements de Tiflis, Koutaïs et Batoum avec tous les districts et les régions formant ces gouvernements, ainsi que les régions de Zakatala et de Soukhoum.

2) Dans l'avenir, lorsque les rapports de la Géorgie et des autres pays, existant ou devant se former sur les autres frontières de la Géorgie, indépendamment de celles qui sont indiquées dans la clause III de ce traité, la Russie se dit prête à reconnaître comme faisant partie de la Géorgie les différents pays de l'ex-lieutenance du Caucase, qui voudraient se rapprocher d'elle par suite de traité, conclu avec eux.

Dans les clauses suivantes, la Russie et la Géorgie s'engagent mutuellement à observer l'une vis-à-vis de l'autre une stricte neutralité et à ne pas permettre sur leurs territoires l'organisation de forces et groupes armés ayant pour but la lutte armée, et le renversement de l'état de choses existant dans ces pays. Les forces de ce genre ayant pénétré ou pouvant pénétrer sur le territoire des Etats

contractants seront désarmées et internées.

La clause XII déclare :

Les rapports économiques entre la Géorgie et la Russie sont temporairement déterminés jusqu'à la conclusion d'un traité de commerce, pour lequel seront prises, dans le plus court délai possible, les mesures nécessaires, telles quelles :

1) Les deux côtés ont pour base de leurs rapports commerciaux des principes de bonne amitié.

2) Des marchandises, venues de l'un des deux pays, ou envoyées par lui, ne doivent être taxées d'aucun impôt, par l'autre pays [1].

1. Un accord commercial a été conclu, en décembre 1920, entre la République géorgienne d'une part, la Russie soviétiste et l'Azerbeïdjan d'autre part.

En vertu de cet accord, la Géorgie, l'Azerbeïdjan et la Russie se réservent réciproquement le libre transit de leurs marchandises sur leurs territoires respectifs. L'Azerbeïdjan s'engage à livrer à la Géorgie mensuellement 1.000 000 de pouds de pétrole et de produits de naphte aux prix suivants : naphte 25 roubles le poud ; pétrole 50 roubles le poud ; benzine à partir de 70 roubles. Ces produits sont exempts de tous droits de douane ou taxes. De son côté, la Géorgie permet l'exportation en Azerbeïdjan des briques, de l'argile réfractaire, du charbon, du bois et autres marchandises en échange des produits de naphte reçus par elle.

VI

LA FRANCE ET LA GÉORGIE

La *République géorgienne*, a publié dès ses débuts, dans son cinquième numéro, l'article suivant qui est un appel de la Géorgie à la France pour aider ce petit peuple à sa rénovation nationale :

D'un côté — une grande nation européenne, une des principales créatrices de la plus récente civilisation, une nation qui, à la fin du XVIIIe siècle, a ouvert au monde entier de grandes voies nouvelles dans le domaine de la liberté, égalité et fraternité et qui pendant une longue période est restée à la tête du progrès de l'humanité.

De l'autre — un petit peuple jeté par les destinées historiques, sur les confins de l'Eu-

rope et de l'Asie, qui s'est assimilé dès le IVe siècle la civilisation chrétienne, qui au XIIe siècle a atteint le point culminant de son développement intellectuel et matériel et qui pendant deux mille ans, n'a pas déposé les armes contre l'invasion asiatique en défendant au prix de grands sacrifices sa culture chrétienne et sa liberté.

D'un côté, une nation qui a offert au monde de nobles exemples d'une lutte héroïque contre le despotisme, qui a si souvent défendu non seulement sa propre liberté, mais aussi la liberté des autres peuples, qui a si généreusement et maintes fois sauvegardé les droits des petits peuples opprimés.

De l'autre, le petit peuple géorgien, placé au seuil de l'Asie et de l'Europe, qui a toujours servi d'appât aux oppresseurs asiatiques sans jamais accepter leur domination ; peuple qui s'est efforcé pendant de longs siècles, de sortir des ténèbres de l'Asie pour entrer dans le cercle lumineux de la civilisation européenne, qui a cherché sans cesse, mais en vain la protection des peuples d'Occident

avec lesquels il a une affinité de culture.

Parmi les Français instruits, il n'y en a que peu qui connaissent aujourd'hui la Géorgie. Cependant dès l'époque des Croisades, les Français et les Géorgiens eurent des relations réciproques, étant animés du même enthousiasme pour la défense des Lieux-Saints. Mais depuis, le cours historique de ces deux peuples a pris des directions différentes.

Toute l'attention de la France, pendant des siècles, fut consacrée à la défense de ses intérêts en Europe et à la création d'un solide état national.

La petite Géorgie fut absorbée par une lutte inégale mais héroïque contre les conquérants asiatiques, les Mongols, les Perses et les Turcs, qui l'envahissaient de toutes parts.

La chute de Constantinople en 1453 a coupé la voie qui menait de la Géorgie à l'Europe chrétienne.

Plus d'une fois, à bout de sang dans cette lutte au-dessus de ses forces, se trouvant sur le point de succomber, la Géorgie a jeté des

regards suppliants vers les puissances européennes et en particulier vers la France ; plus d'une fois, elle a eu recours à elles, implorant aide et protection. Mais ces puissances, préoccupées de leurs propres destinées historiques, n'avaient ni le moyen d'entendre l'appel de la Géorgie ni de comprendre d'une façon plus ou moins précise sa situation.

Au début du XVIIIe siècle, un seigneur et savant géorgien, Saba-Soulkan-Orbéliani essaya de gagner l'Europe afin d'établir des liens avec la France et les autres états européens, mais il lui fut impossible de franchir le rempart Turc qui isolait la Géorgie.

La veille de la signature du traité avec la Russie, l'avant dernier tzar géorgien, Hiraclée II, très connu en Europe, à son époque, par ses succès militaires, s'est adressé au gouvernement de Louis XVI, mais cette requête, comme toutes les précédentes, n'aboutit à rien.

Cet isolement de la Géorgie permit à la Russie, sans bruit et sans protestation au-

cune de la part de l'Europe, de violer le traité de 1783 qui existait entre la Russie et la Géorgie et de forcer cette dernière à devenir simple province russe.

Peu de temps après, cependant la France fut amenée directement à s'intéresser à la Géorgie. On sait que Napoléon avait élaboré un plan de lutte contre l'Angleterre et voulait porter à cette dernière un grand coup aux Indes. Ce fait le fit s'adresser à la Géorgie dans la première dizaine du XIXe siècle.

Napoléon comptait développer la sphère d'influence française en Perse et en Transcaucasie et entreprit même certaines démarches diplomatiques qui devaient préparer la séparation de la Géorgie d'avec la Russie.

La paix de Tilsit et l'entente avec la Russie mirent Napoléon en demeure de renoncer à ses plans concernant la Géorgie.

Depuis lors, cette dernière a perdu, pendant cent vingt ans, la possibilité de communiquer, directement, avec la France et avec toute l'Europe.

Cent vingt ans se sont écoulés, et la ques-

tion de la Géorgie se dresse de nouveau devant l'Europe, comme un des nombreux problèmes que la grande guerre nous a laissés à résoudre.

Depuis cent vingt ans, le peuple géorgien s'est reposé des luttes sanglantes et séculaires qu'il a soutenues, et s'est efforcé de s'assimiler la culture européenne; il a été un des premiers, parmi les peuples de Russie, à adopter les principes les plus récents du droit civique et démocratique.

Pendant cent vingt ans, les cercles dirigeants de la Géorgie se sont rapprochés de l'Europe et surtout de la France où ils puisaient les éléments d'idéal nécessaires à leur rénovation politique et nationale.

L'existence nationale de la Géorgie a adopté actuellement la forme d'une petite république démocratique qui s'attend à être reconnue et soutenue par sa grande voisine occidentale.

La Géorgie essuiera-t-elle un refus? La France de la troisième république restera-t-elle sourde à la voix du peuple géorgien

comme Louis XVI devait rester sourd aux supplications d'Iraclée II ?

Nous pensons que non !

Nous pensons qu'une Grande Nation qui a versé tant de sang précieux pour la défense des peuples, prêtera tout l'appui possible au peuple géorgien renaissant, et l'aidera à déposer sa part de très ancienne culture, dans le noble reliquaire de l'humanité.

VII

LA SUISSE ET LA GÉORGIE

La *République géorgienne*, organe officieux du gouvernement géorgien, publié en français, à Tiflis, a écrit (n° 47) l'article suivant qui souligne le bon combat mené en Suisse en faveur des républiques allogènes issues de l'ancien empire russe :

« La démocratie suisse a toujours témoigné beaucoup d'intérêt et de sympathie aux petits peuples opprimés. Lorsque l'ancien régime sévissait en Russie, les cercles politiques et intellectuels de la Suisse protestaient hautement contre la violation des petits peuples soumis à la Russie.

Après l'écroulement de la Russie, et la formation sur ses limites de nouveaux états dé-

mocratiques, la démocratie suisse défend âprement et énergiquement les intérêts de ces derniers. Nous devons noter que la démocratie suisse témoigne d'une sympathie et d'un intérêt exceptionels pour la Géorgie. Nous pourrons prochainement faire connaître à nos lecteurs un court résumé de livres sur la Géorgie, écrits par les meilleurs représentants de la science universitaire et de la presse suisses.

L'intérêt que la Suisse manifeste pour le destin des petis états démocratiques nouvellement formés, ne se borne pas à la propagande imprimée. Le 8 Janvier, fut formée à Genève la « Ligue de la défense de l'Indépendance des républiques qui se sont emparés de l'ex-empire russe ».

Les fondateurs de la ligue sont des savants suisses connus, les professeurs Pitard (Président de la ligue), Pictet, Moriaud, Millaud et autres. Cette ligue mène une propagande imprimée et verbale en faveur des républiques formées sur les limites de la Russie, elle organise des réunions publiques et des

meetings, fait des démarches pratiques pour que le gouvernement reconnaisse ces républiques, et ainsi de suite. Cette ligue est en contact avec le « Comité des peuples séparés de la Russie », lequel comité est fondé par les représentants de ces peuples (A. Jorjoliani, géorgien, en est le secrétaire.) Cette ligue s'est adressée au Conseil fédéral suisse, lui proposant de reconnaître *de jure* l'indépendance des républiques transcaucasiennes. Il était question d'envoyer à Berne une délégation pour soutenir cette demande devant le gouvernement fédéral.

Les membres de la ligue sympathisent chaleureusement aux nécessités de la Géorgie : ils soutiennent ses exigences devant les organisations suprêmes de l'Entente ; ils organisent des collectes d'argent au profit des victimes du tremblement de terre à Gori et ainsi de suite.

Encore sous l'ancien régime, la démocratie géorgienne était redevable à ce petit pays démocratique, toujours prêt à ouvrir ses portes à ceux qui étaient opprimés et exilés pour

l'idée de la délivrance des peuples. Les émigrés géorgiens trouvaient un accueil spécial, aussi bien dans les milieux socialistes que dans celui de la science universitaire.

Des années ont passé, l'espoir des lutteurs de la démocratie géorgienne s'est incarné dans la vie réelle, notre peuple a rejeté les chaînes de l'esclavage social et politique, édifiant maintenant avec ses propres forces, sa vie et son avenir.

Et lorsque la démocratie géorgienne voit que les meilleurs représentants de la démocratie suisse lui tendent amicalement la main, l'aidant d'une façon désintéressée, son désir de vivre, et de vivre libre, se fortifie encore ; elle croit en son avenir ; elle a un sentiment de reconnaissance et d'amour pour la petite démocratie qui est la plus vieille au monde et qui a toujours lutté pour le droit des peuples ».

Cette ligue suisse pour l'indépendance des républiques allogènes issues de l'ancien empire russe a adressé en leur faveur à la Société des nations une lettre à laquelle était

jointe l'annexe suivante, intitulée : *Pour la Géorgie :*

La Ligue suisse pour l'indépendance des républiques allogènes issues de l'ancien empire russe vient appuyer ici, auprès de l'Assemblée de la Société des nations, la demande d'admission présentée par la République géorgienne en exposant brièvement les raisons qui lui apparaissent militer en faveur de cette requête.

1. La Géorgie constitue en fait un Etat indépendant et son indépendance a été reconnue par tous ses voisins, en particulier par la Russie des soviets, dans le traité du 7 mai 1920 ; cette indépendance n'a rien de provisoire ni de précaire.

2. Elle est dotée d'un gouvernement stable, qui jouit de la confiance populaire et fait régner l'ordre et la paix.

3. Son territoire est clairement délimité sous réserve d'un arbitrage prévu entre elle et l'Arménie ; du côté de la Russie, notamment, elle est protégée par la chaîne puis-

sante du Caucase, qui constitue la meilleure des frontières naturelles.

4. Par la race, par la langue, par les mœurs, par les traditions, les Géorgiens présentent une unité ethnique incontestable et se distinguent nettement de tous leurs voisins Turcs, Arméniens, Tartares, Circassiens, etc,

5. Juridiquement, on peut dire que la Géorgie n'a jamais cessé d'exister comme entité distincte. Après avoir conclu, en 1783, avec l'empire des tsars, un traité d'amitié, d'alliance et d'établissement, elle a été, en 1801, annexée à la Russie par un acte brutal que le peuple géorgien n'a jamais reconnu et contre lequel il s'est révolté sans cesse.

6. La seule objection qu'on puisse faire valoir contre l'accession de la Géorgie à la Société des nations, c'est que jusqu'ici elle n'a pas été reconnue *de jure* par la majorité des Etats associés. Mais nous osons espérer que l'auguste assemblée qui représente aujourd'hui la conscience universelle ne s'arrêtera pas devant un argument semblable, que l'opinion publique ne pourrait guère considérer

que comme un argument de pure forme : l'admission de la Géorgie par les deux tiers au moins des membres de la Société des nations, aux termes de l'article premier du Pacte, ne doit-elle pas constituer, en effet, la plus solennelle et la plus éclatante des reconnaissances?

Exiger de la part d'un *Etat qui se gouverne librement*, selon le langage du Pacte, plus que le Pacte lui-même n'exige, exiger en particulier que l'admission par les deux tiers des membres de la Société soit précédée d'une reconnaissance par ces mêmes membres, pris isolément, ce serait aggraver injustement les conditions posées par le texte qui constitue la charte sacrée de la Société des nations.

Ce serait préférer, à l'action commune des Etats réunis en assemblée et s'éclairant les uns les autres par une discussion commune, l'action isolée et indépendante de chacun d'eux, dans un domaine où cependant l'Assemblée est seule compétente, puisqu'il s'agit de sa prérogative suprême aux termes du

Pacte : la détermination des individus qui composent la Société.

Plus encore : exiger que l'admission par la Société soit précédée d'une reconnaissance individuelle par les membres de la Société, ce serait, nous semble-t-il, nier l'idée même de la Société des nations et en méconnaître l'esprit, en restant fidèle, par simple habitude, aux traditions d'un droit international aujourd'hui passé, parce qu'il a été construit à une époque où la communauté internationale ne pouvait manifester sa volonté autrement que par des déclarations successives et concordantes des gouvernements isolés.

Nous nous permettons donc, messieurs, d'exprimer l'espoir que l'Assemblée que vous formez, rendant justice à un peuple que son long passé rend digne de l'indépendance qu'il a définitivement conquise, accueillera dès aujourd'hui la Géorgie au sein de la Société des nations.

Genève, le 22 novembre 1920.

Au nom de la Ligue suisse pour l'indépen-

dance des Républiques allogènes issues de l'ancien empire russe.

Le rapporteur :

Paul Moriaud

Doyen de la faculté de droit de l'Université de Genève.

VIII

L'INDÉPENDANCE DE LA GÉORGIE

Déclarations de M. Guéguétchkori.

Le 27 janvier 1921, la Conférence Interalliée à Paris a reconnu l'indépendance *de jure* de la République Géorgienne.

Peu de jours après, M. Guéguétchkori, Ministre des Affaires Etrangères de Géorgie, qui était alors en Europe, chargé de la mission de défendre devant les puissances les revendications de son pays, a fait au « Temps » les déclarations suivantes :

« La décision de la conférence de Paris de reconnaître l'indépendance *de jure* de notre République a mis une joie profonde et sincère dans le cœur du peuple géorgien. Cette déci-

sion doit être considérée comme le gage d'un développement continu des sympathies de la Géorgie à l'égard des grandes puissances d'Occident.

« La situation intérieure de la Géorgie nous permet d'envisager l'avenir avec calme et confiance. Notre peuple comprend la nécessité de poursuivre jusqu'au bout la grande œuvre de la création de l'Etat. Toutes les classes de notre pays sont unies dans un seul élan et supportent courageusement les sacrifices qu'exigent les difficultés actuelles.

« Les conditions nécessaires au développement du bolchevisme n'existent pas chez nous. La question agraire est résolue en Géorgie par la remise des terres à ceux qui les travaillent. Les ouvriers considèrent notre République comme leur propre création. Les classes possédantes se rendent compte que notre politique a sauvé le pays. C'est là qu'il faut chercher la cause de l'échec des nombreuses tentatives de nos adversaires contre la République. Leurs efforts se brisent, comme contre un rocher, contre la solidarité du peu-

ple géorgien et la conscience de notre démocratie.

« Dans la politique intérieure chez nous, comme partout, c'est la situation financière et économique du pays qui nous inspire les plus graves préoccupations. L'organisation de nos finances est loin d'être achevée. Les richesses naturelles de la Géorgie restent, dans une forte mesure, non utilisées. Nous voulons élever notre économie agricole au niveau de la technique moderne. Nous voulons développer notre sériciculture, organiser sur une grande échelle l'extraction du charbon, du cuivre et du fer. Nous voulons, enfin, établir la solidité des traités avec nos voisins et l'inviolabilité de la paix sur nos frontières.

« Les intérêts bien compris de la Russie et de la Turquie dictent aux gouvernements de ces pays une politique de paix à l'égard de la Géorgie. Pour la Russie, la paix avec nous ouvre la perspective de se servir pour son commerce de nos chemins de fer et de nos ports. Pour la Turquie, la paix et l'accord avec la Géorgie sont des conditions nécessai-

res pour préserver le calme en Transcaucasie, où la population musulmane est mélangée avec d'autres peuples.

« Nous espérons que sous ce rapport aussi la décision de la conférence de Paris facilitera notre tâche, en augmentant la stabilité des rapports internationaux en Transcaucasie ».

IX

LE MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE GÉORGIE CHEZ M. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Le 25 février 1921 M. le Président a reçu en audience solennelle M. Tchenkéli, le ministre plénipotentiaire de Géorgie. En remettant à M. le Président, ses lettres de créance, M. Tchenkéli lui adressa les paroles suivantes :

« Monsieur le Président,

« J'ai l'honneur de remettre entre vos mains les lettres de créance par lesquelles je suis accrédité auprès de Votre Excellence.

« Vous comprendrez aisément, Monsieur le Président, tout ce qu'il y a de profondément

émouvant pour moi dans cette inauguration officielle de relations régulières entre ma patrie et la grande nation qui vous a confié sa première magistrature.

« Le peuple géorgien apprécie tout particulièrement le fait que la reconnaissance définitive de l'indépendance de la Géorgie fut accordée par les puissances alliées à Paris, dans cette ville dépositaire fidèle des traditions de la Grande Révolution auxquelles les nations jeunes ou régénérées, d'origine révolutionnaire aiment à faire remonter le fil de leurs propres aspirations.

« Monsieur le Président, la Géorgie vient de reprendre sa place parmi les nations libres, après plus d'un siècle d'anéantissement politique.

« A des époques déjà éloignées nos deux nations étaient entrées dans des relations amicales ; mais tant d'obstacles les entravaient alors.

« Les temps modernes sont autrement favorables pour le développement normal de ces rapports.

« Contribuer de mon mieux à la consolidation de ces relations, aussi bien dans le domaine économique que politique, telle est la haute tâche qui m'imcombe.

« Avec toute la nation géorgienne mon Gouvernement espère que l'amitié de la France sera assurée à la Géorgie ressuscitée qui dans ses institutions démocratiques et dans son sentiment national trouve la plus sûre garantie de son avenir.

M. le Président a répondu à M. Tchenkéli par cette belle allocution :

« Monsieur le Ministre,

« Je suis heureux de pouvoir saluer en vous, le premier représentant diplomatique accrédité de la République de Géorgie à Paris.

« Le Gouvernement français n'a pas cessé de suivre avec la plus vive sympathie les efforts du peuple géorgien pour défendre son indépendance et pour s'organiser. Il a particulièrement apprécié la sagesse avec laquelle, la jeune République a su concilier les mesures les plus largement démocratiques avec

les principes d'ordre sans lesquels aucune Société ne saurait subsister.

« Depuis qu'elle a repris place parmi les nations libres, la Géorgie a été aux prises avec de grandes difficultés. La fermeté dont elle a fait preuve pour y faire face est un gage qu'elle saura trouver la force de triompher des épreuves qui peuvent l'attendre encore, et qu'elle réussira à se développer dans la paix et la prospérité.

« Je suis persuadé, Monsieur le Ministre, que vous travaillerez efficacement, comme vous en avez exprimé le désir, à la consolidation des relations entre la France et la Géorgie, aussi bien dans le domaine économique que politique. Vous pouvez être assuré de votre côté que la sympathie et l'assistance du Gouvernement français ne feront pas défaut pour rendre les rapports si heureusement noués entre nos deux pays, plus cordiaux et plus féconds. »

X

AGRESSION DE LA RUSSIE DES SOVIETS CONTRE LA GÉORGIE

Appel au prolétariat du monde entier.

(*Télégramme de Tiflis.*)

« Le Gouvernement des Soviets de Moscou a violé le traité de paix signé avec notre Gouvernement le 7 mai 1920 et, sans déclarer la guerre a passé perfidement les frontières de la Géorgie socialiste. Sous le drapeau du communisme, le gouvernement de Moscou continue la politique impérialiste des tsars, visant à la conquête et à l'asservissement des petites nations.

« Au nom de tous les ouvriers et paysans de la Géorgie, nous élevons une protestation

énergique contre cette agression. Le prolétariat et les paysans de la Géorgie défendent leurs frontières et se battront jusqu'à la dernière goutte de sang pour la sauvegarde de leur liberté et pour l'idéal socialiste. Dans la défense de notre liberté nous comptons sur l'appui moral du monde socialiste tout entier.

« Camarades, nous sommes sûrs que vous ne tolérerez pas que, sous le masque du socialisme et communisme, le gouvernement de Moscou anéantisse la République Géorgienne ».

Le Comité Central du parti social-démocrate de la Géorgie.

Le Comité Exécutif des Syndicats de la Géorgie.

XI

APPEL
A TOUS LES PEUPLES DE L'OCCIDENT

« Le gouvernement soviétiste de Russie retire enfin son masque socialiste et montre les griffes du conquérant féroce. Il a lancé ses régiments contre la Géorgie, d'abord du côté de l'Arménie et de l'Azerbeïdjan, puis, le 19 février, du côté du Nord, de Russie, sans prétexte, sans déclaration de guerre, sans aucun avertissement.

« Le pouvoir soviétiste s'est servi des passions nationalistes des populations arméniennes et russes pour pousser ces peuples contre la Géorgie.

« Dans cette guerre, les bolcheviks se basent non sur les oppositions d'intérêt existant en-

tre les différentes classes, comme ils l'annoncent partout, mais sur les dissensions nationalistes, sur les instincts primitifs de race.

« Envahie de tous côtés par l'armée rouge, la petite Géorgie démocratique, sans aucun secours du dehors, mène la guerre sur quatre fronts : en direction de l'Arménie, de l'Azerbeïdjan et de la Russie sur le littoral de la mer Noire, et en direction de Vladikavkaz. En même temps, le Gouvernement d'Angora, profitant de notre situation difficile, s'est emparé de nos provinces limitrophes de la Turquie: celles d'Ardahan et d'Artvin.

« Avec un enthousiasme unanime, rare dans l'histoire, tout le pays géorgien s'est levé comme un seul homme pour repousser les bolcheviks. En quelques jours, tout le pays se transforma en un vaste camp. La classe ouvrière se mit à la tête de la défense. Les usines et les fabriques furent désertées ; le prolétariat, sous le drapeau rouge, se précipita au front. Les combats qui durèrent du 11 à la nuit du 21 février, furent livrés sous les murs de Tiflis, où l'ennemi subit une grande

défaite. Les assaillants perdirent plus de 4.000 prisonniers, beaucoup de canons, de mitrailleuses et de munitions, mais, après cette défaite, l'ennemi renforcé par de nouvelles divisions, employa contre nous tous les moyens techniques dont il disposait, y compris trains blindés et tanks. Ayant repoussé toutes les attaques, nous décidâmes d'évacuer Tiflis pour conserver nos forces vives. Toute l'armée et le matériel de guerre furent évacués intacts. Nous nous préparons à la défense sur une nouvelle ligne stratégique. Toute la population de Tiflis ainsi que le prolétariat qui combattait au front a quitté la ville avec les troupes. Les ex-fonctionnaires du régime tsariste triomphent, de longues listes de proscription sont annoncées. Le peuple géorgien est décidé à combattre la barbarie moscovite, mais il est seul dans la lutte.

« Nous attirons sur le crime des bolchevistes contre la Géorgie l'attention particulière de ceux qui ont des sympathies pour eux en Europe. Sous les yeux des peuples civilisés, les impérialistes rouges détruisent l'Etat le plus

démocratique qui fût au monde, dirigé par les socialistes. C'est le conflit de deux principes : du bolchevisme et du socialisme. La méthode bolcheviste est appliquée en Russie tandis que nous avons réalisé en Géorgie la méthode socialiste. Maintenant, les bolcheviks veulent trancher le litige entre ces deux méthodes par la force brutale des canons et des baïonnettes. L'écrasement de la Géorgie serait un coup mortel porté, non seulement au peuple géorgien, mais aussi à tout le socialisme. Ce n'est que l'intervention énergique et unanime de la classe ouvrière et de la démocratie européenne toute entière qui peut mettre fin à la barbarie de Moscou.

« La démocratie géorgienne a déjà perdu dans cette lutte nombre de ses meilleurs enfants, mais cela ne nous décourage point. Nous continuons cette lutte inégale avec un redoublement d'énergie. Notre sang s'épuise pour la défense des grands principes de l'humanité, mais nous espérons que la démocratie de l'Occident nous donnera son aide et son appui mo-

ral, et, sûrs de cette aide et de cet appui, nous marchons résolument vers la liberté ou la mort ».

JORDANIA
Président du Gouvernement de Géorgie.

XII

PROTESTATION CONTRE L'ENVAHISSEMENT DE LA GÉORGIE PAR LES ARMÉES BOLCHEVISTES.

Le Conseil Municipal de Paris a voté, le 26 février 1921, la motion suivante :

« Après avoir pris connaissance de l'appel du peuple géorgien, le Conseil municipal de Paris, fidèle à ses principes humanitaires, flétrit les guerres de conquête et d'oppression, proclame le droit des peuples à disposer d'eux-même, adresse son salut au peuple de Géorgie et voue au mépris des hommes le gouvernement bolchevik qui, sans déclaration de guerre, porte le meurtre dans la République de Géorgie ».

Des résolutions analogues ont été adoptées

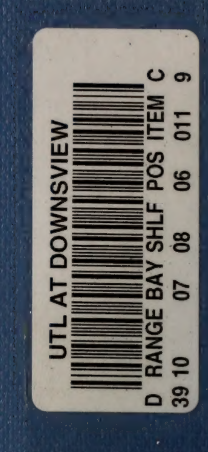
par les organisations suivantes : le parti travailliste et les syndicats de l'Angleterre, le Parti Socialiste Français, l'Union Socialiste Italienne, par les partis ouvriers de Suède, de Belgique, de Danemark, de Tchéco-Slovaquie, de Croatie et de Slavonie, de Lettonie, par le parti social-démocrate allemand (majoritaires), par le Comité Exécutif de la IIe Internationale, par la Diète de Pologne, la délégation du parti social-démocrate russe (menchéviste) et la conférence des représentants des Etats-Baltiques.



Gravé par LOBROT 18 rue des Plantes

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie Générale de Châtillon-s-Seine. — EUVRARD-PICHAT.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 07 08 06 011 9